

CONTES VRAIS

PAMPHILE LEMAY

CONTES VRAIS

Seconde édition, revue et augmentée.



MONTREAL
LIBRAIRIE BEAUCHEMIN, Limitée
256, rue St-Paul

1907





MAISON HANTÉE

Illustrations de
Edmond-J. Massicotte.

LE HIBOU

I

Moi, je n'ai pas eu de chance. Rien ne m'a réussi. J'aurais pu devenir riche, si j'avais fermé la main au lieu de l'ouvrir. Je serais arrivé aux honneurs, mais j'ai oublié d'avoir de l'ambition. J'aurais bien épousé une dot... exemplaire, mais il y a tant de vertus qui ne sont pas dorées.

J'ai changé de lieu, et partout j'ai laissé des amis qui m'ont oublié. J'ai changé de foyer, et nulle part je n'ai trouvé cette orgueilleuse satisfaction que l'on éprouve, en regardant flamber des bûches qui ne doivent rien au bûcheron, en entendant mitonner dans la vieille marmite de famille, un potage acquitté.

C'est compris, je n'ai pas eu de chance. Est-ce bien ma faute? D'abord, il y a le tempérament qui nous fait tourner comme le vent fait tourner une girouette, avec cette différence que l'on rit et que la girouette grince. Puis, ce sont les circonstances qui nous entortillent comme les araignées entortillent les mouches, dans leurs toiles ténues et collantes; puis les chemins qui se bifurquent! et les montées raides! et les descentes vertigineuses! ... Tenez! la vie est un jeu de hasard; elle devrait être défendue.

Mais j'ai appris à souffrir. Je ne dis pas cela pour me vanter. Il n'y a que ceux qui ont eu peur de la souffrance qui se vantent d'avoir souffert. Or, savoir

souffrir, c'est peut-être ce qu'il y a de plus utile à l'homme, et ceux qui ne le savent pas sont encore plus à plaindre que moi.

Et puis, il y a l'expiation.

Qui d'entre les hommes n'a pas quelques peccadilles sur la conscience?... La route où nous cheminons est glissante... Le pied se heurte à une pierre mise là d'aventure... La lumière est douteuse... On chancelle, on roule...

Dieu aveugle ceux qu'il veut perdre. Pourquoi n'aveuglerait-il pas aussi, mais d'une autre façon, ceux qu'il veut sauver, afin qu'ils fassent des bévues, qu'ils ne soient pas heureux dans leurs entreprises, que leurs projets échouent, que leurs espérances s'envolent, que leurs richesses se dissipent, et qu'ils paient ainsi, dès maintenant, si leur soumission est sincère, la dette du péché?

Si je n'ai pas été chanceux, mon ami Célestin Graindamour l'a été. Dame! avec un nom pareil. Vous me direz peut-être que le nom n'y fait rien. Chacun peut penser et dire ce qu'il voudra, pourvu que

cela ne fasse de tort à personne. Je ne suis pas de l'avis de tout le monde, moi; je n'aime pas à opiner du bonnet.

Mon ami Graindamour est né sous une bonne étoile: Vénus ou l'Epi de la Vierge. J'ai dit: Vénus. Nos jeunes astronomes vont sourire ou s'indigner. Il n'est pas permis, en effet, de prendre pour une étoile cette planète voluptueuse qui n'est pas plus grosse que la Terre, et ne vaut pas mieux qu'elle. Mais son rayonnement est si vif qu'on la croirait un grain de cette poussière de soleils qui monte sans cesse de l'infini... Il en est donc du ciel comme de la terre, et là comme ici l'apparence est trompeuse, et l'éclat, souvent emprunté.

Tout de même, mon ami Célestin est né sous une bonne étoile. Je vais vous conter la chose. Si vous avez des doutes sur l'exactitude de mon récit, venez me prendre, nous irons ensemble à la maison hantée.

Avez-vous entendu parler de la maison hantée? Une petite maison de pierre, dans le bois du moulin, et vieille! vieille!...

Elle doit y être encore, car après tout je n'ai pas rêvé ça.

Elle était abandonnée depuis longtemps. Quelquefois, lorsque nous allions à la pêche au crapet ou à la perchaude, dans la Grande Rivière du Chène, avant de descendre la côte sablonneuse, nous nous y arrêtions. Nous poussions les ais vermoulus de la porte et nous pénétrions dans les pièces basses et humides. La cuisine paraissait désolée avec son âtre béant et sa crémaillère noircie par la fumée. Des hibous taciturnes semblaient se complaire sur les pierres effritées de la cheminée. Célestin, qui est adroit au tir, en a tué plusieurs. Moi, je n'ai jamais de ma vie fait jouer la gâchette d'un fusil. J'ai peur du bruit.

Les bonnes gens du village disaient que c'était toujours le même hibou qui tombait sous le plomb de Célestin ; et je me rappelle l'exclamation soudaine et le geste comique de la mère Fanfan, un soir qu'elle nous rencontra portant triomphalement

l'oiseau de Minerve au bout d'une carabine. Nous sortions du bois.

— Encore le hibou! fit-elle, en levant les bras au ciel.

Puis elle ajouta d'un accent découragé:

— Vous ne le tuerez jamais, allez!

— Diable! répliquai-je, il me semble pourtant, qu'il en a pour son compte.

J'étais curieux, tout de même, de connaître la pensée de la vieille femme, et je demandai:

— Que voulez-vous dire, mère Fanfan? Nous n'avons pas abattu le même oiseau deux fois... Ce qui est mort est mort.

Elle me regarda avec des yeux indignés, puis sa bouche ridée fit une moue dédaigneuse:

— Je ne sais pas ce que je dis, peut-être...

— Pardon, la mère, repris-je avec douceur, je ne veux pas vous offenser, mais je comprends qu'ils sont tous de la même famille. C'est cela, n'est-ce pas? Il y a des familles de hibous: des pères, des mères, des frères, des sœurs, des cousins,

des cousines, comme il y a des familles de loups, de renards et d'hommes.

La vieille ne riait pas. Elle repartit:

— C'est le même hibou; il n'a pas de famille... pas plus que le payen qui est enterré dans la masure du bois.

— Comment! il y a un homme d'enfoui là?

— Pas un homme, un payen, que je dis, et le hibou que vous tuez de temps en temps, c'est son âme à ce payen... L'âme est immortelle, vous savez... Le curé le dit assez souvent.

Elle était bien convaincue de ce qu'elle affirmait. J'ajoutai:

— Il devait avoir l'âme noire, ce payen que l'on tue et qui ne meurt jamais. L'avez-vous connu?

Elle se hâta de répondre:

— Moi, non, mais mon père. Il vivait seul, n'aimait pas les pauvres et dépouillait les riches.

— Et ils ne se plaignaient pas, les riches? demandai-je.

— Se plaindre, pourquoi? cela n'aurait servi de rien, car il était protégé par Béelzébuth.

— Quel est ce monsieur-là ?

— Vous voulez rire, je le vois bien. Tout le monde connaît Béelzébuth.

— Je ne l'ai jamais vu.

— Je vous souhaite de ne jamais le voir. C'est satan en propre personne.

— Oh! oh! je comprends... Et ceux qu'il protège dorment donc en sûreté?

— Oui, mais c'est le réveil qui n'est pas drôle. Béelzébuth garde le trésor, ajouta-t-elle.

— Quel trésor?

— Le trésor du payen, dans la maison en ruine.

J'aurais voulu la faire parler encore, mais elle me tira sa révérence.

— Excusez, dit-elle, je me rends auprès d'Henriette Lépire, qui est bien malade. Elle va mourir peut-être.

Elle fit deux ou trois pas et revint.

— Vous savez, recommença-t-elle de sa voix glapissante, elle est entrée, l'autre

jour, dans la masure, en passant, et elle a eu terriblement peur.

— Il pleuvait, je suppose, et elle s'est mise à l'abri.

— Ou bien le soleil était trop chaud et elle s'est mise à l'ombre.

— Il n'aurait pas été nécessaire de se rendre sous le vieux toit moussu, les branches de sapin gardent bien de la chaleur, observai-je.

— Et la mousse fait un bon lit, ajouta-t-elle, tout drôlement.

— Le jour baisse, partons, dit Célestin.

— Elle a eu peur? repris-je, un peu curieux de connaître la petite médisance.

Et la vieille de se hâter de répondre:

— Des plaintes, mon bon monsieur, des gémissements à fendre l'âme, puis aussitôt après, des ricanements...

— Elle était seule ?

— Oui ; il n'était pas encore arrivé.

— Viens donc, bavard, me cria Graindamour qui s'éloignait.

— Le vilain, se faire attendre ainsi,

ajoutai-je en riant, et je courus après mon ami.

Je ne suis pas superstitieux et ma crédulité n'est pas robuste; ce jour-là, cependant il me vint à l'idée d'éclaircir le mystère de cette maison en ruine, gardée par un esprit joyeux ou chagrin. Je flairais une aubaine, une aubaine littéraire, cela s'entend.

Nous marchions à grands pas, Célestin Graindamour et moi, plongés l'un et l'autre dans cette pensée absorbante d'une intervention surnaturelle, quand le tintement d'une clochette fit vibrer la forêt, comme le cri métallique de ce petit oiseau solitaire qui chaque soir salue le soleil couchant. Célestin dit:

— C'est le bon Dieu.

— Le bon Dieu? répétai-je un peu surpris.

La petite cloche sonnait de temps en temps, à l'approche des habitations, pour inviter les gens à s'agenouiller. Célestin murmura d'une voix singulière:

— C'est peut-être pour Henriette.

Il aimait cette jeune fille, je le savais. Au reste, il ne s'en cachait point.

— Mourir de peur, ce serait étrange, remarquai-je.

Deux voitures s'engageaient dans le chemin du moulin, sous la forêt. Dans la première, un homme seul, le sonneur; dans la seconde, deux hommes, le cocher et le prêtre. Le prêtre, profondément recueilli, portait sur sa poitrine, dans une custode d'or, le Suprême Viatique. Dès qu'il nous aperçut, le sonneur fit tinter la clochette deux ou trois fois, en l'agitant au bout de son bras, et il secoua les guides sur la croupe de son cheval. C'était Jean Taillon. Il aimait à "rouler." Son cheval l'occupait plus que le bon Dieu, bien sûr. Je lui criai:

— Pour qui?

— Pour la petite Lépire.

L'autre voiture arrivait; celle du bon Dieu. Nous nous agenouillâmes sur le bord du chemin, dans la poussière, saluant tête nue le divin Voyageur.

Quand nous fûmes debout, les voitures descendaient la côte de la rivière, dans un sable mouvant et chaud, au milieu des sapins odorants. Célestin proposa d'accompagner le bon Dieu. Je remarquai qu'il filait un peu vite, le bon Dieu, que nous avions une assez longue route à parcourir, à pied, et que notre dévotion un peu entachée de curiosité, ne serait peut-être pas très agréable au Seigneur.

— C'est que j'ai envie d'attendre la nuit, répliqua-t-il.

— Pourquoi la nuit?

— Nous entrerons dans la maison de pierre.

— Dans la maison de pierre?... la nuit?... fis-je étonné.

— As-tu peur?

Je fus blessé dans ma vanité.

— Peur de qui ? peur de quoi ? répondis-je fièrement. Allons chez Lépire.

Il ne demeurait pas loin. Il habitait une maisonnette d'humble apparence, en deça de la rivière, dans un fonds de verdure riante, où se dépliaient de grands rideaux

de sapins sombres. L'eau qui se brisait sur des cailloux jetait à cette chaumière, comme des poignées de fleurs blanches, ses légers flocons d'écume. On y entendait le grondement monotone des meules qui broyaient le blé, et de la rivière qui tombait du haut de la chaussée.

Quand nous arrivâmes, le curé était en prière. Des voisins, hommes et femmes, garçons et filles, agenouillés sur le plancher nu, suivaient ses mouvements avec curiosité. Nous fîmes comme les autres. Nous avions, par respect pour le bon Dieu, laissé le fusil et le hibou sur le perron de pierre, tout près de la porte. Sur une petite table recouverte d'un drap blanc, on avait placé un crucifix de plâtre et deux pâles bougies. Le crucifix portait de larges taches rouges sur le front, sur le côté, sur les mains et les pieds, et les bougies répandaient dans la pièce basse une lueur mélancolique.

Célestin regardait, d'une façon singulière, la jeune malade dont le visage livide émergeait de l'oreiller aux grandes fleurs

bleues. Moi je priais; mais je ne priais pas sans distractions. Je songeais à la masure et au payen. Tout à coup la moribonde se dressa sur sa couche et jeta un cri:

— J'ai peur!

Le prêtre la calma avec des paroles onctueuses. Un instant après, elle ajouta:

— Il compte son or sous la pierre du foyer.

Tout le monde chuchotait :

— Elle est folle... elle est folle...

La mère Fanfan, qui se trouvait près de moi, me poussa du coude:

— Je vous le disais, il y en a de l'or.

Quand le curé sortit de la maison, la malade reposait tranquillement:

— Un ébranlement du système nerveux, fit-il... pas dangereux. Pour la raison, peut-être... pas pour la vie.

* * *

Nous causâmes un instant avec le père Lépire, le meunier, et d'autres personnes du voisinage, puis nous leur souhaitâmes

le bonsoir, tout en les invitant à jeter un coup d'œil sur le bel oiseau que nous avions abattu.

La mère Fanfan sortait:

— Où est-il votre bel oiseau, fit-elle?

— Là, sur le perron.

Elle regardait partout d'un œil furetant:

— Il n'y a pas une plume seulement, reprit-elle. L'oiseau était, en effet, parti. La vieille ajouta:

— Bien certain qu'il a regagné la masure.

— Je le retrouverai bien, dit Célestin.

Et nous partîmes un peu interloqués. Au faîte de l'escarpement, les cîmes des sapins et des épinettes, encore illuminées des feux du crépuscule, étaient semblables à des bouquets gigantesques. Au fond, dans l'ombre qui s'épaississait, l'eau coulait tapageuse, avec des flocons d'écume, et les broussailles qui se penchaient sur elle tout le long de la rive, lui faisaient comme une bordure de deuil. Nous remontâmes à petits pas, dans le sable fuyant,

la côte où serpentait la route. Rendus au sentier qui conduit à la masure, Célestin me dit:

— Viens-tu?

Je n'y tenais pas, mais une fausse honte me fit répondre:

— Si tu n'as pas peur.

Il éclata de rire. Nous nous enfonçâmes dans un chemin tortueux, étroit, sombre, en écartant des mains les branches des aunes et des noisetiers qui nous barraient le passage. Il marchait vite, voulant me prouver qu'il n'avait point peur. Comme nous arrivions devant le seuil démantibulé, un cri lugubre: Hou, hou, hou ! réveilla la solitude, et un gros oiseau gris apparut sur la cheminée de la maison.

— Le hibou à la mère Fanfan, dis-je, en m'efforçant de rire.

Et Célestin ajouta:

— Un hibou qui ne meurt point, comme la vache dont parlaient les notaires d'antan, dans les donations entre vifs.

Et tout en disant cela, il épaula son



Nous nous agenouillâmes sur le bord du chemin, saluant tête nue le divin Voyageur. (page 15)

arme. Le coup partit, l'oiseau aussi. La détonation roula sinistre sous le dôme de la forêt; l'oiseau décrivit un cercle noir dans la pénombre, et ses ailes lentes et larges s'agitèrent sans bruit dans l'air immobile. Il plongea dans la cheminée, et se prit à ululer d'une façon plaintive, comme la première fois.

— Il doit être blessé, fit Célestin, entrons; je le dénicherai bien.

Nous improvisons un flambeau d'écorce, et nous pénétrons dans la maison en ruine. Le bruit sourd d'un vol de chauves-souris s'éleva de tous les coins, et nous vîmes des ailes nues s'agiter froides et molles autour de nos têtes. Les nocturnes habitants de ces lieux s'indignaient de notre témérité, ou se laissaient éblouir par la flamme qui sortait tout à coup des ténèbres.

En face du foyer refroidi, il y avait des branches de sapin. C'était un lit où l'on pouvait dormir. L'odeur du sapin a quelque chose d'enivrant; elle calme la fatigue comme l'arome du pavot, et elle réveille

des songes agréables comme une bouffée d'opium. Quelques-unes de ces branches desséchées et couleur de rouille faisaient ressortir le vert sombre des branches nouvellement apportées.

Il n'était pas gai de demeurer ainsi plongés dans l'obscurité, sous les plafonds humides, parmi les hôtes sauvages de la masure, en face de cette hideuse cheminée où se promenait toute la gente redoutable qui fait de la nuit ses délices, et des décombres sa retraite préférée.

Nous jetons dans le foyer quelques branches sèches, et nous nous amusons à voir la flamme tordre les ramilles en spirales ardentes, et à écouter le crépitement joyeux des feuilles résineuses. Soudain voici que nous apercevons, juché sur la crémaillère enfumée, le long de la paroi couverte de suie, un peu en arrière du feu, le hibou fantastique qui nous a salué tout à l'heure. Ses yeux étincellent comme des escarboucles, dans les deux cercles de plumes grises qui lui étoilent la tête, et

son bec crochu, fermé serré, lui donne un air très méchant.

Il nous regardait.

— Tue-le, c'est le moment, dis-je à mon ami.

Il me répond qu'il va le prendre vivant. Et aussitôt il se lève du lit de sapin et s'avance vers la cheminée. Je fais de même, tout prêt à l'aider, car il n'était pas aisé de se rendre maître du morose oiseau, sans recevoir quelques baisers de son bec dur et quelques égratignures de ses griffes acérées.

— Je vais le saisir par le cou, prends-le par les pattes, ordonne-t-il.

Le hibou ne remuait pas. Il nous regardait toujours d'un air de défi qui n'était nullement rassurant. La flamme se repliait comme pour mourir; la lueur se tamisait comme si elle eut passé dans une brume froide; le foyer avait des ombres singulières qui dansaient au-dessus de la cendre. Le hibou paraissait grossir.

Il est énorme, observai-je.

Je n'en ai jamais vu d'aussi gros, répondit Célestin.

Nous nous avancions les mains tendues. Célestin regardait le cou renflé de l'oiseau, moi j'avais les yeux fixés sur ses pattes.

— Mais il grossit toujours! repris-je épouvanté.

Ses griffes paraissaient enfoncées dans le bois enfumé de la crémaillère, et le bec s'entr'ouvrait menaçant maintenant. Nous étions tout prêts, et il ne pouvait nous échapper. Un hibou, ça ne s'élance pas avec la vivacité d'un oiseau-mouche. Et puis, il ne pourrait seulement pas déployer ses ailes dans cet antre étroit. Célestin fit un mouvement brusque pour lui saisir le cou, et il ne saisit rien. Je fis la même chose pour les serres, et mes mains restèrent vides. Une sueur froide mouilla nos fronts.

— C'est étrange, murmurai-je en reculant.

— Il y a du diable, s'écria Célestin qui se fâchait.

Il était un peu colère, Graindamour, et entêté aussi.

Nous jetâmes des branches dans le foyer, car nous avions peur des ténèbres maintenant.

— Allons-nous-en, repris-je, nous reviendrons demain dans la journée.

— Je suis venu, je reste, répondit mon compagnon.

Il n'avait pas fini de parler qu'un long gémissement monta du fond de l'âtre. On aurait dit que la voix dolente sortait du milieu des flammes. Nous nous regardons avec terreur.

Alors on entend un son argentin, le son des pièces de monnaie qui tombent les unes sur les autres, puis une voix chevrotante se met à compter :

— Un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, dix...

Cela ne finissait plus. Ensuite, quand la voix eut compté jusqu'à mille, il se fit un bruit étrange, tantôt clair, tantôt sonore, comme si une main fiévreuse avait brassé toutes les pièces d'argent, et un

rire aigu, saccadé, s'élança comme un jet de feu dans la cheminée.

Nous pensions au récit de la mère Fanfan, et à toutes les histoires de revenants qui se racontent sous le chaume.

— Nous ne pouvons rien contre les esprits, observai-je, nous parlerons de cela au curé.

Célestin ne me répondit pas: je vis qu'il était furieux. Il souleva la trappe de la cave et cria :

— Donne-moi mon fusil.

— S'il y a un homme ici, qu'il parle, ou je fais feu, reprit-il, et si je tue...

Le silence demeura profond, effrayant.

— Pas de réponse? tant pis!

Il arme son fusil et lâche la détente. Le coup était dirigé vers la cheminée. Le rire recommença amer et moqueur, comme un hoquet de damné.

— Je m'en vas, lui dis-je épouvanté.

— Attends un peu.

Il prend une poignée de rameaux secs, y met le feu et les jette dans la cave. Tout le dessous du plancher à demi-pourri

s'éclaire. C'était humide et vide. Il n'y avait personne dans ce trou infect qui n'était pas aussi grand que la cuisine au-dessous de laquelle il avait été creusé. Des toiles d'araignée pendaient comme des crêpes funèbres aux angles des poutres rongées par la vétusté. Des rats épouvantés de tant de lumière s'enfoncèrent dans leurs cachettes profondes, et un crapaud qui sautait lourdement sur le sol fangeux, s'arrêta tout à coup, gonflant son ventre blanc et son dos grisâtre émaillé de verrues. Il fixa sur nous, avec une troublante mélancolie, ses deux beaux yeux noirs cerclés d'or, ses yeux ronds, veloutés, brillants comme des perles sans prix.

— Il n'y a personne, observa Célestin; sortons.

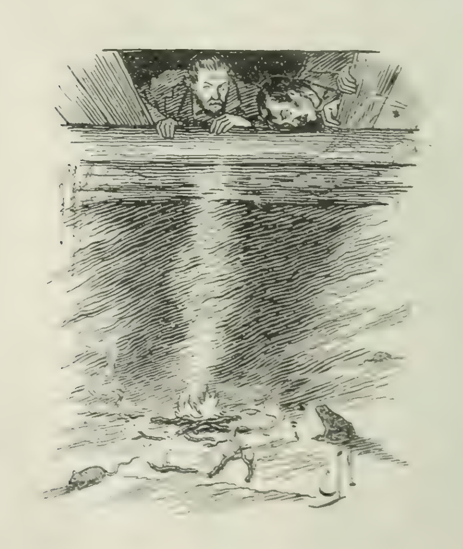
Je profitai de cette heureuse disposition de mon ami pour me précipiter dehors.

— Veux-tu revenir avec moi, demain, me demanda-t-il, quand nous fûmes sur la route?

Je lui répondis que j'en avais assez. Il me recommanda beaucoup de ne parler de

rien. Il avait son idée. Je promis le secret et le gardai fidèlement. Vous êtes les premiers, chers lecteurs, à qui je le révèle.

Vous allez me dire, sans doute, que vous ne voyez pas en quoi mon ami a été plus chanceux que moi. C'est vrai, et je vais être obligé d'écrire une autre petite histoire, pour racheter ma parole. A demain.





Illustrations de
Edmond-J. Massicotte.

II

Elle longeait, d'un pas indécis, le chemin poussiéreux qui passe comme un rayon de lumière blanche à travers les chènes sombres de la rive. Parfois elle s'arrêtait, la tête penchée dans une réflexion amère, ne s'occupant ni des bruits de la route, ni des appels de la prairie, ni du murmure des eaux. Parfois aussi, les yeux levés vers le ciel, elle parlait d'une voix dolente et charmeuse, en décrivant de la main des gestes gracieux.

Elle n'était plus jeune, et ses cheveux grisonnaient, frisottés avec une certaine coquetterie sur son front hâlé. Elle n'avait pas de rides, mais une joue fraîche encore, des dents blanches et fermes dans leurs alvéoles, et des yeux d'un bleu pâle, où l'éclair de l'intelligence ne s'allumait plus qu'à de rares intervalles.

Elle n'était pas laide ainsi, avec son épaule tombante et sa poitrine en liberté sous les plis d'un mantelet.

Pauvre Henriette Lépire!

Il y avait longtemps qu'elle traînait, au milieu des siens, une existence lamentable. Elle était douce et complaisante. Elle savait encore travailler au métier et filer la laine; mais elle paraissait oublier tout à coup de faire glisser la navette entre les brins croisés de la chaîne, ou de peser du pied sur la pédale du rouet, pour faire tourner le fuseau. Elle éprouvait des joies enfantines qui finissaient souvent dans les pleurs. Elle voyait, dans un monde idéal, des choses qui la transportaient de plaisir ou d'horreur; elle

entendait des chants qui la ravissaient ou des lamentations qui la faisaient tressaillir douloureusement.

Le jour où nous la rencontrâmes, Célestin Graindamour et moi, elle était dans un moment de calme et douce tristesse. Elle sortit de son rêve en nous apercevant, et vint à nous.

— C'est le payen qui m'a tuée, dit-elle. Il avait pris la forme d'un hibou pour me parler. Je lui pardonne le mal qu'il m'a fait, car je suis au ciel.

Et elle se mit à chanter.

— Henriette, fit Célestin, te souviens-tu des jours de notre jeunesse?... de nos veillées, l'hiver?... de nos danses, l'été, autour de la grosse gerbe?

Elle porta la main à son front et parut chercher.

— Oh! oui, reprit-elle vivement; tu m'aimais en ce temps-là.

— Je t'aimais, dit Célestin, et si tu n'es pas ma femme, c'est que le bon Dieu ne l'a pas voulu.

— Ne parlons plus d'amour, car je suis morte. J'ai beaucoup souffert, mais aujourd'hui je ne souffre plus, je n'ai plus de corps.

— Depuis combien de temps êtes-vous morte, lui demandai-je?

— Je n'ai pas compté les jours, parce qu'ici le soleil ne se couche jamais.

— Et pourquoi êtes-vous morte, vous, jeune et belle?

— Pour laisser la place à la petite Irénée Caron.

La petite Irénée Caron, c'était la femme de Célestin. Nous partîmes d'un éclat de rire.

—As-tu encore peur de mes écus blancs? demanda Graindamour, en tirant de son gousset quelques pièces d'argent.

La malheureuse fille pâlit tout à coup. Elle regardait les écus avec une fixité inquiétante, comme si elle eut vu s'y dessiner des figures extraordinaires. Soudain, elle repoussa la main de Célestin et s'enfuit en criant:

— J'ai peur! j'ai peur! j'ai peur!

— Pauvre Henriette! soupira mon ami.

Après une minute, il ajouta:

— Il n'y a pas au monde d'arme plus redoutable que la langue.

Je plaçai là un gros point d'interrogation. Fais de même, ami lecteur.

* * *

Nous ne nous étions pas vus, Célestin et moi, depuis vingt ans au moins. Attendez. La dernière fois, c'était dans la maison hantée, sous le bois du moulin. Nous avions ressenti les frissons d'une grande épouvante. Moi du moins. Il devait y revenir le lendemain. Moi, le lendemain, j'étais appelé à Québec, par un homme dont je bénis la mémoire, pour prendre charge de la bibliothèque de la Législature. Pendant vingt-cinq ans, je vécus en tête-à-tête avec les livres, et je ne songeai guère à la maison hantée. Je n'y songeai même pas du tout, jusqu'au jour où un autre homme... Mais que Dieu m'aide à pardonner! Il y avait donc vingt-cinq ans. Comme le temps passe vite!

Célestin me dit:

— Tu vas comprendre. Au reste, tu connais le monde mieux que je ne le connais moi-même, et tu sais avec quel plaisir il pratique la médisance et la calomnie. On dirait qu'il n'y a qu'une certaine somme de vertus à se partager, et que plus il y en a ici, moins il y en a là.

— A propos de quoi cette tirade?

— Parce que l'infortunée que tu viens de voir a été calomniée, et que des gens implacables la montrent encore du doigt en disant:

— C'est une punition.

— Je sais, répondis-je, que nos gens aiment à faire intervenir Dieu dans leurs petites affaires. Ils rétrécissent le cercle de notre liberté. Quand ils ne vivent pas en bon compagnonnage avec le ciel, ils deviennent fatalistes, et disent en branlant la tête:

— Cela devait arriver.

— Te souviens-tu de la mère Fanfan? demanda mon ami.

— Parfaitement; nous l'avons rencontrée ici, tout près, le soir de l'apparition de ce damné hibou dans la masure.

— Te rappelles-tu une parole malheureuse qu'elle a dite au sujet de Henriette?

— J'ai compris que la jeune fille était venue à un rendez-vous. C'est la seule chose dont je me souvienne.

— C'était un mensonge. La vieille répétait sans doute ce qu'elle avait entendu dire, mais tout de même, elle manquait à la charité.

— Elle en a laissé entendre plus qu'elle n'en a dit, observai-je. Infortunée jeune fille, repris-je, je regrette de t'avoir calomniée... par pensée! Et j'ai aussi terni alors, en mon for intérieur, la réputation sans tache de mon meilleur ami.

Célestin me dit en souriant qu'il me pardonnait.

— N'a-t-elle donc jamais recouvré la raison, lui demandai-je?

— Si, si, et pendant une année je lui ai fait ma cour régulièrement.

Il ajouta, une minute après:

— Je devais l'épouser. Elle m'avait aimé quand j'étais pauvre, je lui restai fidèle quand je fus riche.

— Riche, toi? m'écriai-je... Comment cela?

— Attends un peu, tu vas le savoir, fit-il se rengorgeant.

— Chanceux, va!

— Tu ne devines pas?

— Deviner?... Il y a bien des moyens de faire fortune. Non, pourtant, puisqu'il y a tant de déshérités. La fortune, c'est un coup du hasard. C'est une coquette qui fuit quand on veut l'étreindre, et qui vient quand on est endormi.

Tout en disant ces choses du bout des lèvres, je cherchais. Soudain un souvenir remonta du passé, comme un éclair qui sort de la nue.

— La maison hantée! Un trésor! fis-je vivement.

— Un trésor, en effet, dit mon compagnon. Ces pièces d'argent que le spectre comptait, et dont le tintement clair le faisait rire... Je te révèlerai tout. Pour

le moment, tu vas apprendre comment ont fini mes premières amours.

L'époque de mon mariage avec Henriette était fixée. Ce devait être après les récoltes. Nous avions une bonne quinzaine de répit, en ce temps-là, entre les récoltes et les guérets. Pourtant le grain ne mûrissait pas aussitôt qu'aujourd'hui.

— Et l'on semait moins, ajoutai-je, pour dire quelque chose.

— Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on travaillait moins vite. Il fallait couper le grain à la faucille ou au "javelier."

— Et maintenant vous vous promenez dans vos champs, commodément assis sur vos faucheuses ou vos rateaux.

— C'est le progrès.

— C'est le progrès, mais ce n'est pas la richesse. Ce n'est qu'un déplacement de forces, et il y a souffrance partout en attendant que l'équilibre se rétablisse. Quand cinq moissonneurs promenaient la faux dans les grands blés, ou liaient les gerbes pesantes, ou conduisaient à la

grange les charrettes aux larges roues, il y avait du pain dans cinq familles...

J'étais pour continuer sur ce ton; il me dit brusquement:

— A qui la faute? Tous nos bras s'en vont à la manufacture.

Et c'était vrai.

Aujourd'hui encore, ne dirait-on pas que les jeunes gens rougissent de conduire la charrue et d'ensemencer le champ qui a nourri leurs pères? Le travail rude et noble du défricheur leur fait peur. Ont-ils donc perdu toute virilité? Ils s'en vont à la ville; ils s'en vont aux Etats-Unis, surtout, et là, jetant aux quatre vents leur sotte fierté, ils se font valets et ne reculent devant aucune humiliation.

Les bras sont peut-être moins fatigués, le soir venu, mais les cœurs sont moins allègres, assurément.

On se grise au son des pièces blanches que l'on compte chaque semaine, et la main ne se ferme pas pour les retenir.

On oublie que ce n'est pas en gagnant

beaucoup que l'on s'enrichit, mais que c'est en dépensant peu.

— Tous nos bras s'en vont à la manufacture!

Frappé de la remarque opportune de mon ami, je m'écriai:

— L'amour de la vie libre, loin du foyer paternel, prépare pourtant de lourdes chaînes aux enfants trop tôt émancipés!

Le patriotisme, cette religion humaine, sœur bien-aimée de la religion divine, le patriotisme sent faiblir l'élan qui l'emportait, et l'oubli des exigences sévères de la morale, amène la mollesse du caractère!

On ne prie pas, et le flambeau de la foi s'éteint vite quand il n'est pas ranimé par le souffle sacré de la prière!

Certes! loin de la maison des vieux parents, ou loin du soleil de la patrie, toutes les énergies ne s'étiolent point, tous les beaux sentiments ne sont pas inconnus, tous les nobles désirs ne sont pas vains, tous les fruits du labeur ne sont pas perdus! Il y a des efforts qui triomphent, des volontés qui sont invincibles, des sou-

venirs qui ne meurent point, des croyances qui ne se laissent pas éconduire du sanctuaire intime; mais les naufrages sont fréquents sur l'invisible et tempétueux océan où voguent les âmes; ils sont fréquents surtout lorsque ce port béni que l'on appelle la patrie ou le foyer, est descendu sous les brumes d'un horizon lointain!

— Une belle tirade, interrompit mon ami, c'est dommage que ta voix se perde dans la solitude des champs.

— Parlons quand même, répondis-je, disons ce qu'il faut dire. Qui sait si les échos ne porteront pas nos paroles aux défricheurs de là-bas ou de l'avenir... Mais je veux bien me taire et t'écouter.

Et il reprit:

— Je songeais depuis longtemps à fiancer Henriette. Je voulais lui donner un anneau d'or et une bague ornée d'une belle pierre. Nous nous rendîmes à la ville ensemble, par le bateau. C'était un lundi. Je m'en souviendrai toujours.

Elle paraissait joyeuse et parlait volontiers de l'avenir heureux qui se levait devant elle. Le passé ne l'effrayait plus. Elle le voyait avec calme s'éloigner et se perdre en l'abîme qui s'ouvre éternellement derrière nous.

Le bateau accosta le quai, vers les cinq heures du soir, et nous débarquâmes avec la foule des passagers, par l'étroite passerelle où se précipitaient les cochers et les bouchers de la ville.

Une pieuse coutume appelait alors à l'humble église de Notre-Dame-des-Victoires les "habitants" qui venaient au marché; et souvent la célèbre petite nef avait peine à contenir la multitude dévote. C'était un va-et-vient continuel. La porte roulait toujours sur ses gonds et le bénitier était mis à sec.

Après une bonne prière, on étalait ses denrées sur le pavé des halles et l'on guettait l'acheteur. Les choses se passent encore un peu comme cela aujourd'hui. On va parfois à l'église faire une prière avant de mettre en vente sa marchandise.

Cela ne veut pas dire que l'acheteur doit fermer les yeux et payer le prix demandé tout d'abord. Nos cultivateurs sont malins, et ce n'est pas sans raison qu'ils essaient de mettre ainsi de leur côté la bonne Vierge Marie.

Nous allâmes tous deux, elle et moi, nous agenouiller devant le saint autel, parmi les nôtres. Nous sortîmes l'âme en paix et remplis des plus douces espérances. Nul ne sait ce que lui apporte l'heure qui va sonner.

Voilà que nous nous arrêtons bientôt devant une vitrine étincelante. Le rayonnement des joyaux nous captivait.

— Vrais ou faux, ajoutai-je encore, car ce n'est qu'à l'épreuve que l'on connaît la valeur d'une chose... ou d'un homme.

Ma sage observation passa inaperçue. Il disait.

— Nous entrons tout émus. Moi, je redoutais un peu les prix, elle, ma libéralité. Elle resta toute confuse lorsque je lui dis de choisir. Elle n'osait. Le bijoutier aidant, elle finit par se décider.

Si tu avais vu le regard d'amour et de reconnaissance dont elle m'enveloppa!...

— Tiens! elle était femme, et jamais une femme n'enveloppe...

Inutile de continuer, il ne m'écoutait pas plus qu'auparavant.

— Quand vint le moment d'acquitter la note, dit-il, je tirai de mon gousset une poignée de pièces blanches. Le marchand eut un sourire de satisfaction. Ma fiancée leva les yeux de dessus ses joyaux, et les porta machinalement vers mes bons vieux écus.

Je les empilais en les comptant avec lenteur, par plaisir et pour ne pas me tromper. Sentant son regard peser sur mon trésor et sur moi tour à tour, je me détournai un peu pour lui sourire. Elle était d'une pâleur affreuse.

— Qu'as-tu donc? lui demandai-je tout surpris.

Elle ne répondit rien. Le marchand courut chercher un peu d'eau froide. Il pensait qu'elle allait s'évanouir. Je le croyais aussi.

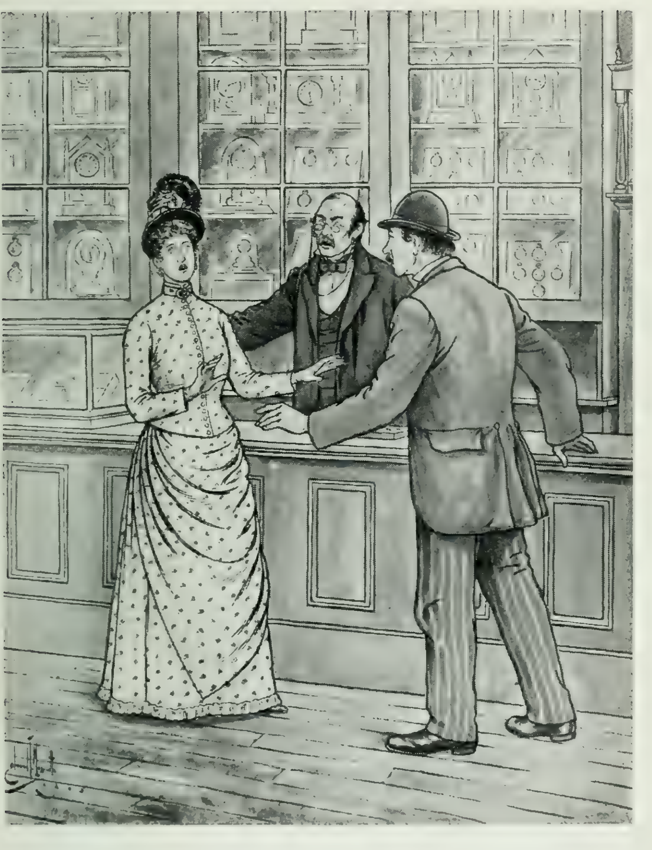
— Oh! ces figures!... Ces monstres!... fit-elle alors, les yeux hagards, la bouche stupidement ouverte... Ils veulent m'ôter mes bijoux!... Allons-nous-en!... J'ai peur! j'ai peur! j'ai peur!

Elle était redevenue folle. Cette fois, il n'y eut plus de remède, et je dus l'oublier.

* * *

Nous avions marché longtemps en causant ainsi, et nous suivions maintenant la route de la Pinière, qui relie le chemin du moulin à celui de la grande côte, le long du fleuve. Nous nous laissâmes tomber sous un bouquet de trembles, auprès d'une mare calme où des araignées d'eau, sveltes et légères, se jouaient à l'envie, entremêlant comme des arabesques, sur la surface huileuse, de petits sillons frémissants qui s'effaçaient aussitôt.

Là-bas, vers le nord, le grand fleuve endormi paraissait un lac d'argent dans les longues échancrures de ses côtes



Elle devint d'une pâleur affreuse. Puis, les yeux hagards, la bouche stupidement ouverte.... j'ai peur ! j'ai peur ! (page 44)

sombres, et les arbres des bords se découpaient comme une couronne royale sur le fond éclatant des eaux et du ciel. Le soir arrivait et les oiseaux remplissaient l'air de leurs cris d'allégresse. Pourtant, on aurait dit qu'il y avait des plaintes au milieu de ce concert d'amour. Mais non, les oiseaux qui souffrent ne chantent pas, et l'homme seul peut trouver la consolation en chantant ses douleurs. Il a le souvenir et l'espérance; il a surtout son âme et Dieu.

Tout à coup, dans le lointain de la forêt, un gémissement prolongé s'éleva. Nous nous regardâmes un peu surpris et la même parole nous échappa.

— Le hibou!

Nous l'écoutâmes avec émotion. Il ululait d'une voix lugubre, et des échos non moins lugubres lui répondaient des bords escarpés de la rivière.

— Je ne sais pas s'il est réel, celui-là, fit Célestin en se levant.

Et ses regards demeurèrent longtemps fixés vers l'endroit de la forêt où se trou-

vait jadis la maison hantée, et l'on eut dit qu'il revoyait une horrible scène du passé.

Nous nous éloignâmes de la mare dormante et des trembles palpitants. Sur la route quelques charriots passaient, chargés d'écorce de pruche pour les tanneries.

— Et ta fortune, demandai-je à mon ami, d'où vient-elle donc? Il me tarde de le savoir.

— Il n'a tenu qu'à toi, mon cher, de la partager, me répondit-il.

Pendant que je me plongeais dans l'étonnement, il continua.

— Te souviens-tu que je t'ai dit en sortant de la masure: "Veux-tu revenir demain?" et que tu m'as répondu: "Merci bien, j'en ai assez." T'en souviens-tu?... Je voulais en avoir le cœur net, de cette apparition. Je n'étais pas très rassuré, cependant, et je sentais des frissons courir sur mon épiderme. Je me disais, pour soutenir mon courage, qu'on n'a jamais vu les morts faire du mal aux vivants. Il fallait y aller bravement, et ne pas se laisser effrayer par les cris, les

plaintes ou les rires d'un fantôme. Et, s'il y avait de l'or, comme je serais récompensé!

— Et tu t'en es allé seul, le matin, fouiller cette cave maudite?

— Seul, sans doute. Au reste, que feraient dix hommes contre un spectre?

— Je partis en voiture dès les premières lueurs du jour. Je ne voulais pas éveiller la curiosité. Le monde jase toujours assez. J'apportais une bêche, une pioche, une hache. Je m'étudiais à demeurer ferme. Des rires, des cris, des plaintes, cela ne fait pas mal, que je me disais toujours.

Je ne rencontrai personne. Mais quand je passai devant la maison d'Alphée Gagnon, tout près du bois, le vieux Elisée rentrait d'une joyeuse sauterie, le violon sous le bras.

— Où vas-tu si matin, me cria-t-il?

— Faire danser le diable. Et toi, d'où viens-tu?

— De faire danser la jeunesse.

Il me dit autre chose, mais mon cheval

trottait dru, mes instruments de fer sonnaient fort, et je ne compris pas.

Je cachai mon attelage à cinquante pas du chemin, sous les broussailles, et, mes outils sur l'épaule, je me dirigeai vers la maison hantée. Vrai, le cœur me battait joliment. Je me disais, pour me rassurer, que l'on n'entendait rien, peut-être, durant le jour. La lumière, ça dissipe des mystères, et les ténèbres, ça cache bien des supercheries. Et puis, les trépassés ne sont pas libres de laisser comme cela, à chaque instant, leur nouvel emploi, pour venir ennuyer les vivants.

Le vieux plancher craqua sinistrement sous mes pieds. La porte de la cuisine était fermée; nous l'avions laissée ouverte, si je me souviens bien.

— Je ne sais, dis-je, en l'interrompant, je sortis le premier, sans regarder en arrière. Je pensais à la femme de Loth.

— J'ai toujours admiré ta prudence... et ta galanterie, dit-il d'un ton sarcastique, et il continua:

Je fis tourner la porte sur ses vieux gonds rouillés, et je me trouvai devant un feu de cheminée qui flambait à merveille.

—“ Diable! pensai-je, il y a quelqu’un ici.

Te le dirai-je? Je crus un moment que c’était toi... que j’étais devancé... joué. J’appelai, rien ne répondit. Je m’approchai du foyer. La flamme montait sans pétillement et sans chaleur. Il n’y avait qu’un peu de cendre sur la pierre. Je ne pus me défendre d’un grand saisissement, et je compris que la lutte allait être sérieuse.

Je fis le signe de la croix et le feu mystérieux s’éteignit aussitôt. Cela me rendit le courage. Avec ma bèche, j’enlevai la cendre et mis à nu la large pierre de l’âtre. Alors, j’entendis derrière moi un bruit de pieds lourds qui tombaient en mesure sur les planches vermoulues, comme dans une ronde infernale. Je me détournai vivement et ne vis rien.

Je voulus reprendre ma besogne hardie, mais la cendre maudite était revenue sur

le foyer, et elle paraissait rouge de sang maintenant. Je sentis un accès de colère me monter au cerveau. Je saisis ma hache et me mis à frapper de grands coups sur la pierre plate qui formait le fond de la cheminée. Je n'entendis pas résonner la pierre, mais j'entendis des cris épouvantables, comme doivent en pousser les malheureux qu'on assassine. Je ne me laissai pas effrayer. Une espèce de fureur me possédait et je ne craignais ni Dieu ni diable.

La pierre se fendit, et j'en tirai les morceaux avec ma pioche. C'est-à-dire que j'en tirai un morceau; les autres tombèrent dans une cavité noire, étroite, horrible. Qu'y avait-il là? Je ne pouvais voir. Une clameur stridente monte de ce cachot obscur; j'entends un cliquetis d'ossements secs qui paraissent se chercher et s'unir; puis un spectre blanc, petit comme un rachitique, avec des trous noirs à la place des yeux, du nez et de la bouche, m'apparaît tout à coup. Je recule d'épouvante.

— Pourquoi me troubles-tu dans mon enfer, vocifère-t-il, de sa bouche sans langue ni lèvres?

L'assurance et le sang-froid me reviennent à cette question:

— Qui es-tu? lui demandai-je.

Tous ses os trépignèrent et claquèrent comme des castagnettes infernales.

— Parle, au nom de Dieu.

— Babylas, l'hôtelier.

— Babylas? Un grec?

— On m'appelait ainsi, mais j'ignore où j'ai vu le jour.

— Et pourquoi es-tu damné?

— Pour avoir tué et volé.

— Quel est ton supplice?

— Je compte mon or jusqu'à la fin de l'éternité, avec des mains rougies qui laissent tomber une goutte de sang sur chaque pièce brillante.

Il éclata de rire, mais d'un rire si douloureusement épouvantable, et qui me fit tant de mal, que je m'évanouis.

Quand je repris mes sens, je me mis à genoux et priai.

Petit à petit, la terreur se dissipa et l'audace revint.

— Es-tu là, Babylas, demandai-je?

Personne ne me répondit. Je ne me déconcertai pas. Je suis curieux et je voulais savoir quelque chose de l'autre monde.

— Babylas, repris-je, par la Vierge Marie, je veux que tu parles.

Il se fit un vacarme épouvantable dans toute la maison, et une voix cria:

— Oh! ce nom! ce nom! si je pouvais le prononcer, il me semble que mon supplice finirait!... J'essaie, et mes lèvres impures ne peuvent jamais!... Heureux ceux qui le disent souvent pendant leur vie, ils le chantent dans la mort!

— Souffre-t-on beaucoup en enfer? demandai-je encore.

Il me répondit qu'il y avait des damnés qui s'y trouvaient mieux que sur la terre. Surtout les hommes qui avaient eu des femmes jalouses ou bavardes, et les femmes qui étaient demeurées incomprises ou avaient eu des maris... réfrigérants.

— Et votre peine est éternelle?

— Eternelle comme Dieu!

— Et toujours la même?

— Pas pour tous les damnés... Elle peut s'adoucir, mais elle ne finira jamais.

— Les flammes qui vous consument sont-elles plus ardentes que les bûchers allumés par les hommes?

Il se prit à rire sinistrement, et il dit ;

— Sur la terre, il y a des flammes de toutes sortes, et les plus redoutables sont les flammes allumées par les passions. Il en est de même ici. On brûle de haine, on brûle d'envie, on brûle d'amour... C'est le feu de l'amour qui est le plus dévorant. Les damnés entrevoient Dieu en mourant et se prennent à l'aimer à cause de sa beauté. Dieu les repousse de devant sa face. Sa sainteté ne peut souffrir leurs embrassements impurs. Alors la jalousie et le désespoir se mêlent à l'amour, et le supplice devient indicible. N'est-ce pas ainsi que les choses se passent sur la terre? Combien de malheureux dédaignés se consument au feu

de leur amour et meurent après un long martyre! L'homme garde ici ses passions et son caractère.

— Mais le souvenir de Dieu ne suffit-il pas pour vous faire oublier vos douleurs?

— Et sur la terre, me répond durement le damné, le souvenir d'une femme que vous adorez et qui vous repousse pour aller à un autre, peut-il adoucir votre chagrin?

— Mais vous paraissez avoir du plaisir à compter votre or, dis-je encore, bien décidé à tout savoir?

— Je hais cet or qui m'a perdu, et je voudrais ne le voir jamais. Dieu le met sous mes yeux et me force à le compter toujours ; c'est un châtiment insupportable. Laissez-moi remplir ma tâche maudite, ajouta-t-il, et ne me troublez plus.

Et il recommença le décompte de ses pièces volées et teintes de sang.

— Encore une question, la dernière, suppliai-je. Dites-moi comment vous pouvez vous reconnaître là-bas?

— Comme on se reconnaît sur la terre.

—Mais, vous n'avez plus de corps?

— L'âme garde la forme du corps, ou, plutôt, c'est le corps qui se modèle sur l'âme. Votre esprit voit souvent de ces formes impalpables, mais vous ne pouvez pas communiquer avec elles, à cause de la matière qui vous enveloppe.

Et il se mit à compter de nouveau: Un, deux, trois, quatre... et encore, et toujours... et les pièces tombaient les unes sur les autres, avec un tintement funèbre, dans l'horrible cheminée.

Je fis de la lumière, et je vis, au fond de la lugubre cachette, un squelette agenouillé sur un tas d'argent. Je pris l'argent et laissai le squelette. N'aurais-tu pas fait de même?

— Et c'est sur cet argent néfaste qu'Henriette a vu les horreurs qui l'ont rendue folle?

— Bah! c'était dans son imagination malade.

— Tu sais bien que non. Et tu as perdu cette femme que tu aimais?

— J'en ai trouvé une autre qui m'aime.

— Chanceux, va!





Illustrations de
J.-B. Lagacé.

III

Henriette la folle, comme on l'appelait ordinairement, faisait souvent de longues promenades à pied, sur les routes solitaires qui traversaient les prés et les bois.

Au temps de la floraison, elle errait dans les prairies où se berçaient, comme des ailes de papillons, la renoncule d'or, le bluet d'azur, et la blanche marguerite ; dans les champs ensemencés, où se déroulaient les nappes odorantes du sarrasin et

les vagues blondes de l'avoine et du blé. Ici elle prenait un épi qu'elle mettait dans ses cheveux, là elle cueillait une marguerite qu'elle effeuillait en disant: Il m'aime ...un peu... beaucoup... pas du tout... à la folie... Parfois elle jetait un éclat de rire, parfois une larme coulait sur sa joue pâle.

Cependant ses pas ne s'égaraient point toujours au hasard, mais souvent se dirigeaient vers une maison cachée comme un nid dans un bouquet d'ormes, au bord de la grève.

Quelquefois elle passait devant la porte de cette maison, la tête penchée afin de ne voir personne; quelquefois encore elle s'arrêtait sur le seuil, appelait les enfants qui se sauvaient, et demeurait de longs instants les bras croisés sur sa poitrine, et comme muette de stupeur. Nul n'aurait pu dire ce qui se passait alors dans son esprit malade. Elle entrevoyait peut-être, à la lueur d'un éclair, l'abîme où sa pauvre raison avait sombré. Elle essayait peut-être de renouer le fil rompu de

ses idées, de ressaisir la trame de sa douce existence.

Le plus souvent elle entrait, et si la ménagère était seule, elle demandait un verre d'eau, buvait une gorgée et poursuivait sa course. Quand le maître n'était pas sorti, elle se disait fatiguée et acceptait une chaise. Bientôt ses yeux bleus s'allumaient au fond de sa figure tout à l'heure impassible, et sa bouche, amèrement triste, se fermait dans un sourire navrant. Elle buvait l'ivresse sans souci du réveil prochain. Elle ne songeait plus au départ tant qu'il restait là, lui, l'homme aimé.

Or, cet homme était mon ami Graindamour, le chanceux dont je vous ai parlé déjà. Madame Graindamour ne s'était jamais montrée jalouse de ces singulières attentions d'une folle. Elle se plaisait même parfois à attiser la flamme inconsciente mais redoutable qui consumait l'âme de l'ancienne amie de son mari. Pauvre âme souffrante, elle ressemblait à l'épave en feu que ballottent les vagues de la mer, au milieu de

leurs inquiétantes solitudes. Le monde était pour elle une immense solitude aussi. Elle n'en comprenait ni les appels séduisants, ni les douloureuses inconstances, et pourtant elle éprouvait l'amer ennui des âmes délaissées.

Célestin devenait pensif. La vue de cette femme qu'il avait aimée aux jours ensoleillés de sa jeunesse, lui rappelait des félicités à jamais perdues. Une tristesse vague passait sur son front et il commençait à ressentir un attendrissement dangereux. Il se demandait comment, dans ce cœur brisé, l'amour n'avait pas sombré avec les autres sentiments. Il sentait de plus en plus la chaleur de ce rayon mystérieux qui l'avait inondé, malgré son indifférence et son éloignement, et il se trouvait cruel.

C'était peut-être sa faute, si le choc avait été mortel. Le désespoir avait pu s'ajouter à l'effroi. S'il fut resté près d'elle, le trouble se serait peut-être calmé. L'amour est un remède puissant quand il n'est pas un mal qui tue. Il l'eut sauvée! Et alors

l'épouvante fatale qui avait ébranlé la raison de cette infortunée lui apparaissait comme une chose monstrueuse; et il était tenté d'accuser la justice de Dieu. Jamais encore il n'avait compris l'inéluctable malheur. L'aimait-il plus, cette femme, qu'il ne l'avait aimée autrefois? Oh! non, se disait-il; mais il avait vieilli, son intelligence s'était développée, il voyait de plus loin, il jugeait mieux.

Le nuage montait et projetait des traînées d'ombre sur la limpidité de sa conscience.

Sa femme vit bien, à la fin, qu'il souffrait et que sa tendresse se refroidissait. Elle n'essaya point de le consoler. Elle ne pensait pas qu'il pouvait se détacher d'elle. Elle avait ses enfants. Et puis, une femme de ménage n'a guère le temps de s'occuper des hommes, même de son homme. C'est elle qui faisait cette réflexion. Il ne lui venait pas à la pensée que l'amour vit plus longtemps de rêves et de souvenirs, de regrets et d'espoirs, que de passagères satisfactions; et cet instinct

irrésistible et doux qui ramenait la folle à son foyer, l'amusait plutôt qu'il ne l'inquiétait.

— Ma pauvre Henriette, lui dit-elle un soir, tu aimes mon mari, je crois.

La folle s'attardait. Elle était assise auprès d'une fenêtre par où descendait une gerbe de lumière, et elle regardait tournoyer légèrement, dans ce rayon de feu qui traversait la pièce comme un glaive étincelant, un flot d'atomes invisibles ailleurs. Célestin venait d'entrer, et il se tenait debout contre la cheminée, cherchant d'une main distraite, sur la corniche de bois peint, sa pipe et son tabac. Ses regards tombaient avec complaisance sur sa malheureuse amie et son cœur se serrait dans une angoisse.

Henriette la folle était devenue pâle, et il se faisait un travail singulier dans son esprit. La violence de l'amour qui trouble si souvent notre raison, paraissait dégager la sienne des nuages qui l'obscurcissaient depuis tant d'années. Des larmes mouillaient ses grands yeux d'azur

douloureusement ouverts, et sa poitrine se soulevait lentement sous l'émotion contenue. Et quand madame Graindamour lui dit : Tu aimes mon mari, je crois, elle répondit frémissante:

—L'amour, c'est le souffle du bon Dieu. S'embrasser, c'est...

Elle ne savait plus et elle cherchait.

— C'est se goûter, ajouta Célestin, en souriant. Et il s'approcha d'elle. L'infortunée comprit. Elle se leva d'un bond et lui jeta autour du cou ses bras durs comme des cercles d'acier.

Madame Graindamour éclata de rire.

— Te voilà bien enchaîné, dit-elle à son mari.

Lui, il était ému; il était confus, car il se sentait devenir coupable. Il fit un léger effort pour rompre la chaîne troublante qui le retenait.

— Assez, Henriette, fit-il avec douceur, ma femme va se fâcher... Elle est jalouse.

— Ta femme, reprit la pauvre insensée, ta femme, c'est moi! Est-ce que tu ne me

reconnais plus? Regarde-moi donc bien, je suis Henriette.

Elle s'interrompit un moment, et son visage tout à l'heure souriant, prit une expression d'indicible étonnement.

— Mon Dieu! recommença-t-elle en dénouant ses bras, quel rêve affreux j'ai fait!

Est-ce que j'étais folle? Que m'est-il arrivé? Il me semblait que tu m'avais abandonnée le jour même de notre mariage, et que, dans mon désespoir, je m'étais enfuie au fond des bois, parmi les bêtes sauvages... Et les bêtes sauvages ne voulaient pas me dévorer parce que j'allais être mère. Combien de temps suis-je restée en cet état? je l'ignore. Dis-le moi... Une autre femme, plus cruelle que les bêtes de la forêt, se moquait de moi et me disait en riant:

— Ton mari, il m'aime, il m'appelle. Tu ne le presseras jamais plus sur ton cœur. Oh ! comme j'ai souffert !

Mais c'est un rêve, n'est-ce pas?... C'est un mauvais rêve que j'ai fait... C'est fini

maintenant... Me voici réveillée, tout à fait réveillée... Je ne dors plus...

Elle porta ses regards autour de la chambre et parut tomber dans un étonnement nouveau.

— Où sommes-nous? s'écria-t-elle tout à coup. Nous ne sommes pas chez nous!... Et, cette femme qui nous regarde, qui est-elle?... Viens! allons-nous-en... je ne me sens pas bien dans cette maison étrangère... Tu ne me réponds rien... Qu'as-tu donc?... Comme te voilà changé!... Ce n'est plus toi, Célestin. On dirait un vieillard!... Tu étais jeune, il y a une minute, jeune et beau!... Reprends donc ta jeunesse, nous sommes au jour de notre mariage... Tu pleures?... Pourquoi?... Vais-je retomber dans mon sommeil affreux?... Est-ce la mort? est-ce la folie?... Mon Dieu! ayez pitié de moi!

Elle s'affaissa sur le plancher, aux pieds de Célestin.

Et la femme de mon ami ne riait plus. Elle ne riait plus, mais de grosses larmes roulaient dans ses yeux.

* * *

Les jours longs et brûlants de l'été s'étaient, l'un après l'autre, éteints dans les brumes légères qui couronnaient les montagnes du couchant, et avec eux dans le cœur de l'homme, s'étaient de même éteints bien des soucis amers et des inquiétudes mortelles; mais Célestin n'avait plus retrouvé la paix d'autrefois, et il allait se consumant dans la mélancolie.

Le spectre de la maison hantée se dressait devant ses yeux, comme le soir où nous avions osé troubler son repos de damné. Il entendait, comme alors, le son argentin des pièces de monnaie, que la voix sépulcrale de l'avare aubergiste comptait sous la pierre de la cheminée. Les rires et les gémissements du fantôme arrivaient tour à tour à ses oreilles, comme des reproches ou des menaces. Il n'entendait plus les paroles qu'on lui adressait : il était obsédé. Les amis parlant entre eux disaient:

— Célestin a quelque chose; il n'est

plus le même... On dirait que les remords le rongent. Rien d'étonnant après tout. Cet argent qui est tombé tout à coup dans ses poches, vous vous souvenez? d'où vient-il? On ne l'a jamais su. Il ne l'a jamais dit. C'est un mystère pour tout le monde. Bah! il vaut mieux rester pauvres et joyeux comme nous autres. L'argent du diable retourne en son.

Une fois, Pierrot Miquelon conta sérieusement que Célestin s'était fait recevoir franc-maçon, dans sa jeunesse, et que depuis ce temps, il appartenait au diable. Il y avait de quoi rendre sérieux.

A la mort, le diable en personne viendrait réclamer son âme au tribunal du souverain Juge. Il produirait un papier signé avec du sang. Le Père Eternel n'aurait qu'à faire droit. Ce monsieur Lucifer est un retors et ses comptes sont bien tenus. Soyez sur vos gardes, aveugles affiliés de la secte infernale!... Soyez aussi sur vos gardes, ô chrétiens impitoyables, qui chaque dimanche venez courber devant le Dieu des humbles vos

têtes pleines d'orgueil, venez ouvrir devant le Dieu de charité vos cœurs pleins de malice! Le diable n'aura peut-être pas besoin d'un papier signé de votre sang pour emporter vos âmes.

* * *

Les travaux des champs étaient finis. La récolte avait été bonne, et les granges, pleines jusqu'au faîte, promettaient l'abondance pour l'hiver qui allait venir.

Célestin avait coutume de se réjouir à la vue de ses fenils où le foin et le trèfle dégageaient leur doux arome; à la vue des "tasseries" où les gerbes laissaient pendre comme des grappes de diamants les épis mûrs. Aujourd'hui, il regardait avec indifférence les riches produits des sillons et des prairies. Les chevaux hennissaient joyeusement; les bœufs et les génisses au poil luisant beuglaient tour à tour comme pour le saluer, lui leur maître toujours fidèle à leur apporter le mil succulent et la paille dorée, l'eau



Une forme étrange, un spectre de feu se précipite vers mon ami. (page 75)

fraîche et l'avoine réchauffante, mais il ne les entendait plus !

Henriette la folle ne venait plus qu'à de rares intervalles dans la maison de son ancien promis. Elle se souvenait peut-être d'une grande joie ; elle avait gardé, bien sûr, le souvenir d'une grande douleur. Au reste, la femme de Célestin ne la recevait plus comme autrefois; elle la traitait même un peu rudement.

* * *

Un soir du mois de septembre, un de ces beaux soirs d'automne qui gardent tard les doux effluves d'une journée chaude et les lueurs merveilleuses du soleil disparu, il y avait chez Célestin Graindamour une de ces tapageuses "épluchettes," dont le souvenir réjouit encore ma mémoire fatiguée.

Les voisins étaient venus, les voisins et les amis. On vidait le petit verre, on mangeait les épis rôtis à la braise ou bouillis dans l'eau, à plein chaudron. Les

feuilles déchirées formaient des amas bruissants et moelleux où se roulaient les enfants; les aigrettes dorées s'étaient accrochées aux boutonnières comme des décorations royales. Célestin avait dépouillé sa noire mélancolie. Il s'abandonnait à la gaieté comme pour s'étourdir ou reprendre les heures perdues. Souvent ainsi l'âme se dégage d'une longue tristesse pour s'élancer étourdiment vers le plaisir. Inconstante et inquiète, elle vole au hasard vers le mal ou le bien, si la foi ne la guide pas. Pauvre âme humaine, mystérieuse étincelle de la Divinité qu'un souffle mauvais a jetée, dès le commencement, en dehors du céleste foyer, pauvre âme, tu tourbillonnes aux caprices des passions, dans un ciel souvent obscur, mais tu laisses un trait de feu dans la nuit désolée, car tu es lumière, et tu viens te perdre au brasier divin, si tu crains la justice, si tu espères en la miséricorde!

Pendant la soirée, Trefflé Lépire, le frère d'Henriette, vint trouver Célestin Graindamour, pour savoir s'il avait vu la

pauvre simple. Elle était partie depuis deux jours, et l'on avait peur de la trouver morte quelque part. Célestin lui dit qu'elle n'était pas venue. Mais un petit garçon du voisinage affirma l'avoir aperçue, au coucher du soleil, sur le haut de la falaise. Elle était assise sous un arbre. Il l'avait bien reconnue, à son chapeau de paille grand comme un parapluie, et à sa robe blanche comme un surplis de curé.

Trefflé avait peine à croire qu'elle ne fut pas entrée dans la maison de Célestin. Il ne savait pas qu'on avait peur d'elle maintenant, et qu'on la tenait à distance. Célestin ne voulait pas lui dire que sa femme se montrait jalouse et la recevait mal, crainte de le chagriner ou d'être obligé de parler trop. Il ne voulait pas tout dire.

Une femme se hâta de supposer qu'elle pouvait bien se précipiter du haut du cap. Elle devait être fatiguée de la vie. Et puis, elle ne savait plus qu'il faut prendre soin de son existence, même quand c'est

pour souffrir; que le bon Dieu qui nous la donne a seul le droit de nous l'ôter.

Trefflé s'éloigna suivi de deux ou trois petits garçons que la curiosité poussait autant que le désir d'être utiles.

Il ne trouva pas sa sœur. Elle n'était pas tombée sur la grève au pied de la falaise. Il l'avait appelée en vain. Il pensa qu'elle s'en retournait par les champs, son chemin de prédilection. La nuit était belle, et c'était un plaisir de marcher sous les étoiles.

On ne s'inquiéta pas davantage de l'infortunée. Le rhum couleur d'ambre remplit les gobelets, et l' "épluchette" reprit son entrain et sa tapageuse gaieté.

Minuit venait de sonner lentement à la grande horloge de faux acajou, debout dans un coin de la salle, avec ses trois pommes d'or sur la tête, quand un petit garçon entra subitement pour dire qu'on allait avoir de l'orage. Le ciel était affreusement noir, et des lueurs sinistres rayaient l'horizon.

Au même moment un grondement sourd fit trembler les fenêtres. Ceux qui ne demeuraient pas loin se levèrent pour partir, mais un éclair fulgurant les repoussa dans la maison. Les femmes jetèrent un cri d'effroi.

— Ne sortez pas, c'est dangereux, assurait-on.

Quelques-uns cependant se sauvèrent en courant.

Bientôt le ciel se transforma en une fournaise ardente ouverte de tous les côtés. Les éclairs brûlaient les paupières et tous les objets s'illuminaient de lueurs plus vives que les feux du soleil, pour s'envelopper ensuite d'un voile de ténèbres plus sombre que la nuit. La foudre éclatait avec un fracas terrible. La pluie se mit à tomber par larges gouttes d'abord, et mollement; mais bientôt le nuage creva et le torrent se précipita sur les toits, sur les arbres, sur les chemins, partout, ajoutant aux éclats de la foudre un grondement plein d'horreur.

Madame Graindamour ouvrit un placard et prit une chandelle enveloppée dans un papier blanc. C'était une chandelle bénite le jour de la Purification. Elle la fixa dans le chandelier de cuivre et l'alluma, pour éloigner le tonnerre.

On causait tranquillement, un peu terrifiés et pour chasser la peur, quand soudain la porte s'ouvrit et une voix cria:

— Célestin, ta grange brûle!... Le tonnerre!...

C'était Pierre Audet, le premier voisin, un de ceux qui étaient partis dix minutes auparavant.

Ma grange! clama Célestin, bondissant de son siège.

Tout le monde s'élança dehors, sous la pluie et le tonnerre.

La grange brûlait. Une belle et longue grange, pleine de grain. Du blé, je ne sais combien de lourdes gerbes! De l'avoine, la plus belle que le "javelier" eut jamais coupée! Des pois aux gousses renflées! De l'orge comme des grains d'or! Et le seigle blanc comme la neige! Et le

sarrasin dont l'arome se répandait jusque dans la bergerie, à l'autre bout! Jamais la récolte n'avait été si belle. Et les voitures, les herses, les charrues, les rateaux! Aurait-on le temps de tout sauver?

La vaste toiture n'était plus qu'une immense nappe de flammes, qu'un vent subit agitait, comme des panaches d'enfer, dans les ténèbres du ciel.

— Sauvons le moulin à battre! cria Célestin. Il est ici.

Il montrait une grande porte rouge dans la façade blanche.

— Sauvons le moulin! répétèrent tous les hommes en se précipitant.

La porte s'ouvrit et une bouffée de flamme, dans une épaisse fumée, les arrêta soudain. Célestin cria de nouveau:

— Courage, mes amis, courage !

Au même instant un appel lamentable s'élève du fond de l'aire:

— Célestin! Célestin!

Et une forme étrange, un spectre de feu se précipite vers mon ami. Il pense au fantôme de la maison hantée. Deux bras

nerveux et brûlants entourent son cou mouillé par l'orage, et deux lèvres de feu se collent à ses lèvres et les consument dans la douleur et l'amour.



Il roule sur la terre humide, à la porte de la grange, avec le fantôme. On se hâte de le relever. Le spectre le tient toujours dans ses embrassements mortels.

C'était Henriette la folle! Elle avait cherché là un refuge contre l'orage, elle trouva la mort, le seul refuge contre les désespérances de la vie.

Célestin sentit, cette fois, sa raison chanceler.

Il erre tristement en ces lieux où naguère il étalait ses richesses et sa félicité. Il mourra bientôt. Peut-être ne sera-t-il plus demain.

Décidément j'ai eu tort de l'appeler chanceux.



*Illustrations de
Georges Delfosse.*

IV

Un soir, je racontais l'histoire de la maison hantée à mes voisins: le bonhomme Chénard, le vieux Blais, le vieux Letellier, le père Ducap et plusieurs autres. Cela les amusait assez, mais ils paraissaient suspecter un peu mon honnêteté de conteur, et ils me décochaient tour à tour, pour l'acquit de leur conscience, de petits

traits malins qui faisaient rire tout le monde et me chatouillaient désagréablement. Je n'en laissais rien voir. Je sais dissimuler comme un vrai diplomate.

Cependant, le père Ducap devint tout à coup fort pensif. Il semblait ne plus rien entendre. Quand j'eus fini, il se leva, et lentement, d'une voix grave que faisait vibrer l'émotion:

— Je connais, moi, dit-il, ce qui s'est passé dans cette maison du bois du moulin. Je sais quel spectre la hantait et quel crime fit descendre sur elle la malédiction de Dieu.

Il garda le silence un instant. Nous étions tous fort surpris, car il n'avait jamais parlé de ces choses. D'ordinaire on se hâte de dire ce que l'on sait. Il en est même qui disent ce qu'ils ne savent pas. Il avait eu sans doute quelque bonne raison pour se taire.

— C'est que moi, reprit-il, je ne croyais ni au hibou fantastique, ni au fantôme expansif de la masure. Les ricanements et les plaintes des trépassés ne m'ont

jamais empêché de dormir. Mais si ce que l'on vient de raconter est vrai, je n'ai plus qu'à m'incliner.

— Je vous jure que c'est vrai, affirmai-je avec aplomb.

Il parut réfléchir un moment encore, puis il ajouta :

— Il est toujours pénible de dire du mal des autres, et surtout des siens.

— Comment ! repris-je très étonné, vous voulez vous amuser à nos dépens. Vous n'êtes pas de la famille de ce damné.

— Je suis de la famille de ce damné, mais par alliance, et c'est encore trop, avoua-t-il.

Puis, comme fortifié par cet aveu, il continua :

Enfin, ce n'est pas ma faute, c'est le hasard. L'ivraie se mêle au bon grain, les chardons poussent au milieu des fleurs. Quand il s'agit des âmes et des consciences, des vertus et des vices, c'est le bon Dieu qui fait le triage, et il le fait bien.

Nous le prions alors de raconter cela... de dire tout. Nous sommes des gens d'honneur, et capables de garder un secret quand c'est nécessaire.

— Pas ce soir, demain, répond-il. Il faut que je me recueille un peu. Bien des choses s'effacent de ma mémoire maintenant; et puis, je ne sais pas s'il est bien opportun de réveiller des souvenirs mauvais, et de raconter la vie de ceux qui n'ont pas craint le Seigneur.

Le lendemain, dès après le souper, nous étions tous assis dans nos fauteuils de frêne, les uns à demi-perdus dans l'ombre des angles, les autres se profilant dans un cercle de pâle lumière, à une petite distance de la table où brûlait mélancoliquement une lampe de verre. Nous causions spectres, fantômes et revenants, en attendant le vieux voisin qui devait nous renseigner sur les habitants de la maison hantée. Il tardait. Peut-être ne voulait-il plus parler. Son secret mourrait avec lui. Le poèle grondait sous "l'attisée"

d'épinette rouge... ou l'attise, si vous l'aimez mieux.

Tout à coup, on entend craquer la neige sous des pieds pesants, à la porte. C'est lui, le bon vieillard. Il entre. Nous échangeons les cordialités ordinaires. Il suspend au crochet de fer son casque, son capot d'étoffe grise, réchauffe au poèle ses mains frileuses, et vient s'asseoir près de la table, en pleine lumière. Nous voulions ne rien perdre des impressions de cette honnête figure de vieux. Nous étions très attentifs, très anxieux. Un latiniste dirait:

" Conticuere omnes, intentique ora tenebant ; Inde toro pater Æneas sic orsus ab alto:"

Vous vous souvenez des premiers vers du second livre de l'Enéide ?

Il n'y avait pas chez nous de reine malheureuse, toute pâmée d'amour; il n'y avait que les bonnes ménagères du voisinage, bien abritées contre les tempêtes du cœur par le soin des marmots, les oraisons

jaculatoires et les soixante et quinze ans du nouvel Enée.

Le père Ducap toussa trois fois, se campa sur sa chaise, et commença en ces termes:

— Ce damné était mon oncle.

— Votre oncle ? fîmes-nous, épouvantés.

— Mon père et lui avaient épousé les deux sœurs, deux jeunes filles assez jolies et fort avenantes, disait-on, mais de caractères tout à fait différents. Ma mère était douce et charitable, l'autre, dure et avare. On est toujours cruel quand on aime l'argent.

Les deux mariages eurent lieu un même matin, dans l'église de Sainte-Anne-de-Beaupré. C'est de Sainte-Anne que viennent mes ancêtres maternels. Mon père, lui, était de l'Ile d'Orléans, l'île des sorciers, comme on l'appelait jadis.

Mon oncle Michel Babylas n'avait pas de parents dans nos environs. Il se disait originaire des vieux pays. Même, il affirmait descendre en ligne indirecte du grand prêtre Hanan, qui s'était si fort moqué de

Jésus. C'était du badinage, vous comprenez; il ne pouvait pas montrer ses parchemins. Mais ce qu'il aurait bien pu faire, par exemple, c'eut été de crucifier le doux Sauveur du monde.

Il était petit, bronzé, très vif et grand parleur. Il s'était fait marchand forain, et parcourait nos paroisses, sa pacotille sur le dos. Ce fut dans l'une de ses tournées d'affaires qu'il fit connaissance de mademoiselle Lucie Dupincourt, la sœur de ma mère.

La jeune fille se sentit fière d'être remarquée, et répondit aux avances galantes de cet étranger. Imprudente, qui repoussait l'amitié d'un brave garçon de ferme, son voisin, sous prétexte qu'il manquait d'élégance et ne s'exprimait pas avec facilité.

Les époux Babylas n'eurent qu'un fils. Un enfant comme les autres pour tout le monde, mais pour eux un petit prodige. Ils le trouvaient beau, bien fait, pétillant d'esprit, trop fin assurément pour vivre longtemps dans notre pauvre monde,

comme si les niais seuls devaient arriver aux cheveux blancs. C'est vrai pourtant qu'il mourut jeune, mais pas de trop d'esprit.

Il en avait sa part, qu'il dépensait peut-être à faire des sottises, comme bien d'autres. Cependant il ne paraissait pas adonné à la dissipation, et il semblait naturellement bon. Un fruit encore sain sur un arbre déjà malade. Mais il allait être piqué d'un ver, lui aussi, comme l'arbre paternel, le ver de l'ambition. Il voudrait faire parler de lui, et pour cela il faudrait des écus. L'argent est le commencement de la sagesse selon le monde, et le piédestal de toutes les grandeurs d'un jour.

Dans nos campagnes, en ce temps-là comme aujourd'hui, il fallait peiner longtemps pour emplir d'écus un gousset un peu profond. Il se fatigua d'attendre. Il donna un baiser à sa mère, une poignée de main à son père, et il mit un paquet sous son bras. La mère versa une larme et le père sourit.

— Ne m'oublie pas, dit-elle, et reviens bientôt.

— Va et fais de l'argent, recommanda le père. L'argent est un levier formidable, qui peut soulever toutes les volontés, une huile magique qui adoucit tous les rouages, un argument irréfutable, un voile qui cache les défauts, un verre qui grossit les vertus. Pauvre, tu n'es rien; bien pauvre, tu deviens méprisable; très pauvre, tu n'es qu'un sot. Riche, tu mérites la considération et le respect; bien riche, tu as l'esprit et le talent que tu veux payer; très riche, tu possèdes tout le génie qu'une tête humaine peut emmagasiner... et rien n'empêche que tu renifles l'encens de la flatterie jusqu'à pamoison.

Toutes les plumes sottes ou affamées t'offriront leurs pointes serviles, et tous les rimeurs en mal d'enfant chanteront ta gloire. Et plus tu verseras l'aumône à la réclame et plus la réclame ajoutera de fleurons à ta couronne... Va!

Il était déjà loin sur la route qui mène partout.

* * *

A la tombée de la nuit, Babylas et sa femme venaient s'asseoir au coin du foyer et regardaient mélancoliquement les félines ondulations de la flamme qui dévorait des sarments résineux, et ils semblaient se complaire dans la morne solitude de leur demeure. Ils conversaient par monosyllabes, soit paresse de l'esprit soit caprice de la voix. Ils se devinaient ou ils se dédaignaient.

Lui, il fumait à longues bouffées un tabac mordant; elle, le menton penché sur sa grosse poitrine, elle faisait jouer les aiguilles de son tricot. Puis, dans leur égoïsme, ils enveloppaient l'âtre d'un regard jaloux, et lui tendaient plaisamment leurs membres un peu frileux.

Il y avait de la tristesse au fond de leur âme. Il y avait aussi de l'envie, car ils étaient chagrins de la félicité des autres, ne disaient du bien de personne, et ne songeaient à aucune œuvre de charité.

Il y avait même de la haine. Ils auraient voulu voir la misère assiéger le seuil de leurs voisins, et les malheurs empoisonner leur existence.

Parfois cependant l'amertune se fondait tout à coup, et ils souriaient. Ils parlaient de richesse, ébauchaient des rêves séduisants, se promettaient une vieillesse fortunée.

On ne les aimait guère dans la paroisse. Babylas affichait du mépris pour tout ce qu'on respectait. Il ne prenait jamais le chemin de l'église. Il disait que le confessionnal est un écueil où périt la liberté de l'homme, ou s'effeuille l'amour de la femme; que les prêtres font un métier lucratif et facile; que la superstition bat son plein dans notre pays; qu'il n'y a qu'une religion sensée, la croyance en un Dieu qui s'amuse de nos chimères... Un tas de bêtises enfin, qu'on ne se donnait pas la peine de réfuter. On levait les épaules, on tournait le dos.

Le peuple n'est pas savant, dis-je alors, mais il a du bon sens. Il juge vite et bien

les personnes qui se mêlent de dogmatiser, sans en avoir la mission. Si le dogme l'embarrasse, il regarde à l'honnêteté de ceux qui l'affirment Il comprend la morale. Il sent bien qu'il devient meilleur après la prière, plus fort après la confession, plus courageux devant les promesses du ciel, plus charitable au souvenir de la miséricorde divine, plus doux à la pensée de Jésus pardonnant à ses bourreaux.

S'il voit couler une eau limpide, il sait que la source est pure. Quand le fruit est délicieux et sain, les rameaux sont verts, et la sève circule vaillamment dans le tronc; l'arbre est bon. Les fruits de la religion sont divinement beaux et infiniment bons, donc la religion est infiniment bonne et divinement belle.

Que les rhéteurs, les philosophes et les savants de toutes les époques et de tous les lieux, pâlissent sur les livres, interrogent la nature, demandent leurs secrets aux ruines antiques, et cherchent à con-

naître, jusqu'en ses mystérieuses profondeurs, l'histoire de la vie sur la terre, c'est bien. L'esprit humain a le droit de connaître. Mais qu'il ne cherche pas en dehors de Dieu, c'est peine perdue. Dieu lui a donné le thème, qu'il le développe. Dieu lui a laissé des notes, qu'il les recueille et les commente. Il pourra se tromper, mais ses erreurs n'infirmeront jamais la loi première. Il semblera inventer peut-être, quand il ne retrouvera que la trace perdue. Partout il verra surgir une croyance religieuse, mais nulle part, excepté dans la parole du Christ, il ne trouvera la lumière, nulle part, excepté au pied de la croix, il ne trouvera l'amour, nulle part, excepté dans la foi, il ne trouvera la paix.

Prie et crois, dans ton heureuse ignorance, ô peuple courbé sur la glèbe, car ni la foi, ni la prière ne t'empêcheront d'aspirer plus haut, de voir plus loin, de marcher plus vite. La religion n'enraie pas le progrès, elle le dirige; la foi n'emprisonne pas la liberté, elle lui donne des

ailes ; la charité ne mine pas les institutions financières, elle leur demande un noble emploi de leurs richesses.

Mais, pardon! je m'aperçois que j'ai pris sans gêne aucune la place de notre cher vieux conteur. Je lui rends la parole, m'écriai-je après cette longue tirade.

Le père Ducap sourit et continua ainsi:

Le vide se fit autour du petit marchand forain. Les amis, les voisins cessèrent même de le visiter, à cause de sa mauvaise conduite. Il était canaille. Sa femme se laissa corrompre. Elle l'avait aimé d'abord; et l'amour qui donne tant de force et de courage quand il est pur, inspire, quand il est mauvais, une lâcheté singulière et une extrême cruauté.

Elle revit son premier ami, celui qu'autrefois par une vanité sotte, elle avait refusé d'épouser. Il était marié et paraissait heureux. Des souvenirs adroitement rappelés, des entretiens prolongés trop longtemps, des soupirs mal étouffés, des regards chargés de flamme, enfin tout ce que la chair en effervescence peut



Il prit son marteau et se rendit dans la chambre du voyageur. (page 111)

inspirer à l'esprit curieux, elle l'employa, et il fut vaincu.

Babylas découvrit la liaison qui l'outrageait et, un matin, le cadavre de son rival fut trouvé sur la route. Nul n'avait été témoin du crime, cependant tout le monde montrait du doigt le coupable.

L'existence devint insupportable au couple infâme, et la femme adultère et le mari assassin s'en allèrent vivre ailleurs.

C'est à cette époque que fut construite, dans le bois du moulin, à Lotbinière, une maison de pierre dont vous connaissez les débris, sinon l'histoire.

Alors, il n'y avait ni bateaux, ni chemins de fer, et les voyageurs se faisaient conduire d'une ville à une autre, en de lourdes voitures, sur des chemins cailloufeux ou coupés d'ornières.

La voie la plus droite était comme aujourd'hui la plus courte, et la plus courte était la plus avantageuse. Economie de temps, de chevaux et d'argent. Or, de Sainte-Croix à Gentilly, la ligne droite coupe de grandes pointes superbes qui

font, dans le fleuve, une dentelure de rochers ou de caps, avec d'immenses panaches de forêts et des villages florissants: Le Platon, le Bois des Hurons, tout Lotbinière d'autrefois; Le Cap Charles, le Cap à la Roche à Saint-Jean-Des-Chaillons; le cap Levrard et tout Saint-Pierre-les-Becquets. Les voyageurs suivaient d'ordinaire cette ligne droite, et traversaient le bois du moulin, au deuxième rang de Lotbinière.

Sauvage, sur les écores d'une belle rivière, sous les bois, l'endroit n'était pas mal choisi pour un relai, et hommes et bêtes s'y reposaient avec plaisir.

L'auberge de Babylas fut achalandée. On y dormait un calme sommeil dans cette atmosphère saturée des baumes de la forêt; on y mangeait de bon appétit la perdrix et le lièvre accommodés à des sauces que Brillat-Savarin n'aurait pas soupçonnées; on y buvait le bon vieux rhum de la Jamaïque, qui souventes fois attisa l'esprit de nos pères. Cependant de temps à autres, il se fit à son sujet des con-

fidences étranges, et sa réputation périclita. Les voyageurs n'osaient plus y coucher. On entrait, en passant, boire un verre, manger un potage et l'on se hâtait de fuir. La solitude se fit.

Mais Babylas était riche. Pendant dix ans, il avait exercé son industrie avec succès. Pas difficile sur le choix des moyens, les scrupules ne l'avaient jamais ennuyé. Fort peu de dépenses, pas de toilettes pour le dimanche, pas de cheval à l'écurie, une vache que nourrissaient les plantes du bois et l'herbe des routes, des poules, du gibier, de la venaison, point n'aurait été besoin de faire de la rapine, pour amasser. Le pécule eut fait boule de neige.

Un jour, la nouvelle se répandit qu'il avait été dévalisé. Personne n'en éprouva de chagrin. Il ne s'expliqua jamais comment son argent si bien caché avait pu être trouvé. Y avait-il eu trahison? Seule sa femme connaissait la cachette, et elle paraissait fort désolée, elle aussi. Il

se passe de si étranges choses parfois dans le cœur des femmes dévoyées.

Cependant toutes ses piastres si âprement amassées n'étaient pas disparues. Il en avait fait deux parts, — pour lui toutes deux, — et les avait enfouies en des cachettes différentes. Il ne risquait jamais tout à la fois. L'une de ces deux parts avait été trouvée. Il devint irritable et sombre. Il se mit à surveiller sa femme avec un soin jaloux. Et comme elle allait au moulin de temps en temps, pour acheter de la farine, il y alla, lui aussi.

* * *

Un soir du mois d'octobre, il s'y était rendu pour faire un bout de causerie avec le meunier. Le ciel n'avait pas une étoile, et la rivière coulait noire en son lit de cailloux, entre les deux falaises.

Les meules du moulin tournaient avec un grondement monotone et régulier, broyant le blé que dorait un rayon de la lampe. Au plafond sombre montait une blanche poussière de farine. Toute la

pièce semblait remplie d'une brume très légère qui ne laissait d'humidité nulle part, mais qui voilait tous les objets comme d'un subtil pollen de fleurs. Dans l'obscurité qui enveloppait la route et le moulin, le ciel et la côte, s'élevait l'éternelle clameur de la rivière tombant du haut de la chaussée.

Tout à coup, les sabots ferrés d'un cheval retentirent sur le petit pont d'en face. Une voiture passait. Le meunier remarqua :

— Ce sont des voyageurs, car ceux qui vont quérir le prêtre ou le médecin, me disent toujours un mot en passant. S'ils n'entrent pas, ils appellent et je sors.

— Alors, bonsoir; je rentre chez moi, fit Babylas. Le chat doit être au bord du trou quand le rat se montre.

Et il sortit.

— Quelle obscurité d'enfer! grommela-t-il.

— Bonne nuit pour le crime, répliqua le meunier en riant.

Babylas entendait le roulement de la

calèche, à une petite distance, et il se hâtait, connaissant bien le chemin. Quand il arriva sur la côte, une voix rude criait:

— Ce damné chemin de l'auberge, où est-il ?... On ne voit que du noir partout.

Il se mit à courir, criant à son tour:

— Attendez, messieurs, je vais vous guider.

La voiture s'arrêta. Babylas prit le cheval par la bride et le conduisit jusqu'à la porte de sa maison.

— C'est un voyageur que je vous amène, monsieur Babylas, fit le cocher en mettant le pied à terre.

— Mille fois merci, monsieur Spénard, et venez souvent.

— Pas en des nuits pareilles. Monsieur était pressé, il fallait bien marcher. Le voici sain et sauf, j'en suis aise et m'en retourne.

Babylas fit entrer son hôte et l'installa dans la meilleure chambre. Il revint ensuite trouver Spénard qui montait déjà dans sa voiture.

— Vient-il de loin ? demanda-t-il.

— Je ne crois pas, répondit le cocher, car son bagage est mince.

— Est-ce un commerçant?

— Je n'en sais rien. Peut-être que c'est un pêcheur à la ligne... Il ne parle point.

— Il vous a dit où il allait, au moins?

— Il ne le sait pas. Il a l'air de chercher quelque chose. Il s'est informé seulement du prix et de la qualité des terres, dans nos environs. Il a aussi demandé s'il y avait quelque jolie maison à vendre dans notre village. Il n'y en a point. S'il veut aller plus loin, comme la chose est probable, vous lui trouverez une voiture, n'est-ce pas? Une bonne, car il n'aime pas se faire ballotter comme un colis. Moi je ne peux pas faire une lieue de plus, il faut que je conduise monsieur Baby aux Trois-Rivières, demain matin. Je vous souhaite le bonsoir.

Il s'enfonça dans le chemin ténébreux.

Le voyageur, un jeune homme de vingt-cinq ans, se laissa d'abord tomber sur un sofa, et, la tête dans ses mains, il parut absorbé dans une sérieuse réflexion.

Il avait un air un peu rude. La fatigue, peut-être, ou les contrariétés, les mécomptes; on ne savait. Tout de même, il n'était pas laid avec ses cheveux crépus, son œil perçant, ses joues hâlées, sa moustache épaisse.

Madame Babylas entra. Il eut un tressaillement et il se leva pour la saluer. Elle lui demanda s'il voulait prendre une tasse de thé. Il ne faudrait qu'une minute pour faire bouillir l'eau. Il remercia, prétextant la fatigue et le besoin de dormir.

Elle le conduisit dans une chambre assez propre, et blanchie au lait de chaux, en arrière du salon. Elle se retirait, quand il la rappela pour lui confier une petite sacoche de cuir très ronde et bien pesante.

— Prenez-en grand soin, recommanda-t-il, c'est toute ma fortune.

Les yeux de la femme étincelèrent et elle eut un sourire singulier.

— Grand soin, oui, dit-elle... Vous pouvez dormir sur vos deux oreilles.

Quand elle rentra dans la cuisine, Ba-

bylas l'attendait debout près de la table. Il prit la sacoche et la soupesa curieusement.

— Qu'y a-t-il donc là-dedans, fit-il, c'est bien lourd?

Puis il ajouta d'un ton sarcastique:

— Est-ce qu'il vend du plomb, ce monsieur-là?

Madame Babylas répondit que c'était peut-être de l'argent, vu qu'il lui avait confié ce petit sac en lui recommandant d'en prendre un soin tout particulier... Qu'il valait une fortune.

— Une fortune!... Une fortune là-dedans! reprit Babylas étranglé par le désir de regarder, de palper, de...

— On pourrait toujours voir, proposa la femme, il n'y a pas de mal à voir.

— Du mal? Mais non, il n'y en a pas... Une fortune! Cela ne se voit pas souvent, comme ça, tout à la fois, d'un coup d'œil. Laissons-le s'endormir. Il semble fatigué... Il est bien fatigué; il l'a dit.

Ils jetèrent des sarments secs dans la cheminée et une flamme vive s'éveilla,

remplissant l'humble pièce d'une lueur molle et flottante. Ils éteignirent la bougie. Pourquoi une bougie? Dépense inutile. Le bois ne coûte rien dans la forêt ; on peut vaillamment attiser la cheminée.

* * *

Il devait dormir maintenant. Il était couché depuis une heure, une longue heure. Il dormait en effet. Il dormait d'un sommeil calme, profondément confiant, et un sourire de béatitude avait fait disparaître l'aspect trop rude de sa figure.

Le couple hideux s'approcha du foyer où le bois résineux flambait toujours.

La sacoche était fermée à clef. Il y eut un mouvement d'impatience.

— On ne peut toujours pas briser la serrure, disait la femme.

— Il faut voir tout de même, répliquait l'homme.

Ils s'assirent côte à côte, en face de la flamme et leurs visages inquiets et mauvais prenaient des teintes rouges comme du sang.

Babylas proposa d'aller fouiller les poches du vêtement.

Il faut être bien prudent et ne pas éveiller l'hôte, observa sa femme.

Il partit, marchant sur le bout des pieds, sans souliers et sans lumière. Dix minutes après, il revint tout souriant, montrant une petite clef qu'il tenait entre le pouce et l'index, dévotement. Il mit cette clef dans la serrure en simulant sacrilègement l'hostie sainte que le prêtre offre au communiant. Un sarment se fendit dans le brasier avec un bruit d'explosion, et des étincelles volèrent à la face des misérables.

Le petit sac fut ouvert, et les deux infâmes poussèrent de leur gosier serré par la crainte et le plaisir, une exclamation de surprise. Ils se penchèrent sur le trésor, puis, se regardèrent muets et presque tremblants. Ils avaient peur d'être surpris. Si le voyageur s'éveillait... s'il avait entendu leur cri étouffé!... Mais non, ce n'était pas possible, il dormait

bien profondément dans son bon lit de plume, et les portes étaient fermées.

Ils enfoncèrent leurs mains dans la sacoche ouverte, et brassèrent les pièces de monnaie et les liasses de billets. Comme ça sonnait agréablement à l'oreille, et comme c'était doux à palper!

—Comptons les écus, proposa la Babylas.

Et ils s'approchèrent l'un de l'autre, comme pour se soutenir dans la lutte qui allait commencer. Ils prirent les billets.

Désenchantement! Une cinquante de misérables unités!

Il y en avait d'autres qu'ils étalèrent d'une main fièvreuse.

C'était mieux: des billets de cinq, de dix, de cinquante, de cent.

Un véritable éblouissement. Et ces pièces sonnantes qui paraissaient blanches tout à l'heure, dans la demi-obscurité, ne voilà-t-il pas qu'elles jettent des reflets fauves maintenant à la lueur du foyer! De l'or! C'est de l'or!

Et sur la petite table qu'on avait appro-

chée de la cheminée, les piles s'élevaient comme des chandeliers d'autel.

Quel rêve ! Quel enchantement !

Les deux amis, lui et elle, se retiraient un peu en arrière, de temps en temps, pour mieux embrasser d'un coup d'œil ravi, cet échiquier étincelant.

Il y avait dix mille piastres.

Ils comptèrent dix fois chacun, et toujours les dix mille piastres y étaient; jamais moins. Ils ne pouvaient en détourner leurs regards.

— Il faut pourtant remettre cela dans la sacoche, soupira-t-elle.

— Oui, oui, sans doute, mais rien ne presse. Il dort comme un bienheureux... Il devrait ne se réveiller jamais, répondit-il.

— Ne se réveiller jamais... redit-elle, comme un écho mourant.

— Dix mille piastres, femme, c'est le ciel sur la terre, et le ciel, on fait bien d'y entrer quand la porte s'ouvre.

Elle approuva disant qu'un merle en

cage vaut mieux que toute une nichée au bois.

Il reprit d'un ton lamentable:

— Ah! si l'on ne nous avait pas dépouillés comme on l'a fait !... C'est peut-être notre argent qui revient ainsi... Il y a des compensations... Et puis sommes-nous obligés de perdre, comme cela, ce que nous avons amassé avec tant de peines!

Il cherchait une excuse au crime dont il sentait les premières suggestions. Elle dit alors d'une voix dolente aussi et en soupirant:

— Non, il ne faut pas se laisser tenter ...Les tentations sont fortes parfois et la chair est faible... On prend son bien où on le trouve, c'est vrai... Mais cet argent...

Il l'interrompit brusquement:

— L'argent est à tout le monde... Pas plus à lui qu'à d'autres... On m'a dépouillé, c'est bien; j'en dépouille un autre, c'est encore bien. Tant pis pour celui qui se fait pincer. Il paie pour tous... C'est au plus fort et au plus fin... Les gros

mangent les petits... L'essentiel est de réussir. Le succès justifie tout...

La tentation devenait terrible et ils n'offraient guère de résistance. Ils s'aveuglaient. Les bons même ne résistent pas longtemps à la violence de certaines suggestions. L'énergie s'use vite quand on lutte contre soi-même, et l'homme a tellement besoin de bonheur, qu'il sacrifie souvent une félicité durable mais tardive, à une fatale et passagère satisfaction.

— Qu'as-tu donc envie de faire, Babylas, demanda la femme un peu émotionnée?

Il répondit froidement:

— Garder cet or.

Elle répliqua qu'il ne se laisserait point dépouiller comme cela, lui... qu'il porterait plainte, et que ce serait difficile, peut-être, de se tirer d'affaire.

— Il n'ira pas porter plainte devant nos magistrats, dans tous les cas. Nous allons prolonger son sommeil... Nous dirons qu'il s'est mis en route à pied, de bon matin, si jamais on nous parle de lui. Nous ne sommes pas tenus de veiller sur

les voyageurs... ni de les conduire... ça ira !

Ils remirent l'or et le papier dans la sacoche et se dirigèrent vers la chambre de l'étranger. Lui, il tenait un lourd marteau; elle, une bougie pleureuse. Quand ils furent devant la porte, il demanda:

— Voulez-vous être éveillé de bonne heure?

Il faisait cela pour voir si le jeune homme dormait. Le jeune homme répondit d'une voix mal éveillée:

— Non; je suis fatigué, laissez-moi dormir.

Et il se tourna sur sa couche. Ils eurent un mouvement de surprise et de frayeur en l'entendant parler.

La Babylas dit tout bas:

— Viens-t'en.

Et elle tira son homme par le bras.

Quand ils furent devant le feu de l'âtre, elle dit qu'on pouvait prendre un peu d'or sans qu'il s'en aperçut peut-être... Il

roira ce qu'il voudra, s'il s'en aperçoit... Personne ne trouvera jamais rien... Il y a des cachettes dans le bois...

— Des cachettes dans le bois, gronda le mari soupçonneux, parles-en.

— Il ne faut pas le tuer, reprit-elle, j'ai peur du sang, moi... Et puis, ce jeune homme, il a sa mère sans doute... sa pauvre mère!... Non, ne le tuons pas... reste ici !

— Folle!

— Je vais l'éveiller.

— Je vais l'endormir, moi.

Et il la menaça de son marteau. Elle supplia: Je vais tout voler... Je vais me sauver avec l'or... Tu diras que je suis la plus misérable des femmes et la honte de ta maison... Que tu m'as chassée déjà... tout!... Mais verser le sang de ce jeune homme qui a mis sa confiance en nous, et dort en rêvant à sa mère, peut-être... A sa mère qui l'attend dans les pleurs et l'ennui. Oh! non, jamais!

— C'est bien, femme, répliqua-t-il, allons-nous reposer comme deux bonnes

bêtes, et ne touchons pas un sou de cette fortune qui s'offre à nous... A nous que le monde a ruinés et volés... Viens!

Ils entrèrent dans leur chambre. Le feu s'éteignit dans le foyer et d'épaisses ténèbres remplirent la maison. Ils feignirent le sommeil, car ils s'épiaient l'un l'autre. Des reflets d'or brillèrent devant leurs yeux fermés, dans la nuit... L'obscurité parut s'étoiler avec magnificence... Les piastres précieuses tourbillonnèrent comme une étincelante poussière... Des rêves de fortune ravissants et fous s'ébauchèrent avec délice, puis un sentiment de crainte,comme un souffle froid, les dissipa tout à coup... Mais ils revinrent toujours. et la volonté faiblissait... Elle, la Babylas, elle se disait, à la fin, étourdie par la cupidité:

— S'il se mêlait seul de cette affaire... Il devrait y songer... Pourquoi se mettre deux?...

Et elle faisait semblant de dormir d'un sommeil profond.

Le fluide mystérieux qui parfois vole, rapide comme l'éclair, d'une personne à une autre, emportant une pensée intime ou un message étrange, circulait autour de leurs fronts et mêlait leurs idées criminelles.

Il se leva sans bruit, doucement, alluma une lanterne, puis l'enveloppa d'un linge pour en dissimuler la lumière. Cela fait, il prit son marteau et, de nouveau, se rendit dans la chambre du voyageur. Il attendit debout près du lit paisible. L'étranger dormait bien. Cela se voyait au mouvement calme et régulier de ses larges poumons.

Il laissa passer un mince rayon de lumière, et put contempler la figure heureuse de cet homme trop riche, qu'une fatale destinée venait de mettre devant lui. Il eut un moment d'hésitation et il voila la lueur de sa lampe. Mais, dans les ténèbres, il vit de nouveau scintiller les pièces d'or, et le vertige le saisit...

Le coup fut terrible et la mort du jeune homme, instantanée. Il traîna le cadavre

dans le bois, puis il revint se coucher tranquillement. Sa femme ronflait toujours. Il savait bien qu'un si profond sommeil n'était pas naturel, mais il n'en fit rien paraître.

Le matin, il dit en se levant qu'il allait réveiller le voyageur. Elle eut un singulier sourire. Il revint en criant :

— Parti!... il est parti!... La chambre est vide!... C'est étrange!...

Et la sacoche, ajouta-t-il ironiquement ?... A-t-il au moins oublié la sacoche?...

— Elle est là, répondit la femme, en montrant le placage entre les deux fenêtres de sa chambre.

— A nous la fortune! à nous le bonheur! clama Babylas en levant les bras au ciel.

— Mais il va revenir sans doute, observa-t-elle, pour faire croire qu'elle ne devinait pas.

— Jamais! sois tranquille.

Et elle demeura tranquille.

Il alla reprendre sa victime et la cacha

dans la rivière, sous quinze pieds d'eau, avec des roches aux pieds et au cou.

* * *

A quelque temps de là, ils se rendirent au village pour acheter des vêtements.

Le marchand leur demanda, en mesurant l'étoffe d'une robe, s'il était vrai que leur garçon était de retour.

Ils ne répondirent pas; ils ne purent répondre tant ils furent étonnés, et ils se regardèrent stupidement. Le marchand pensa qu'ils ne l'avaient pas compris:

— Votre fils est revenu? questionna-t-il de nouveau.

— Notre garçon! répétèrent-ils d'une voix haletante.

Le marchand continua:

— Il était parti depuis dix ans, n'est-ce pas? Vous m'avez dit cela un jour. Il avait quinze ans alors.

— Quinze ans, oui, balbutia Babylas.

— Et il est revenu, quelle joie pour vous, n'est-ce pas?

— Revenu? comment?... Non, il n'est pas revenu.

La femme de Babylas tremblait et sa pâleur était extrême.

Le marchand ajouta:

— C'est le père Spénard, de Saint-Pierre, qui m'a raconté cette nouvelle. Même il m'a dit que c'est son garçon qui l'a conduit chez vous, un soir de l'autre semaine... Il paraît qu'il a rapporté beaucoup d'argent.

— Notre enfant! clama la malheureuse femme, et elle tomba lourdement sur le plancher.

On s'empressa de la secourir, mais elle semblait ne plus vouloir vivre ni penser. Elle reprit ses sens et s'évanouit mainte fois.

— C'est l'émotion, la surprise, disait Babylas tout épouvanté aussi.

Il allait se perdre quand le marchand lui demanda si son garçon était venu sans se faire connaître. Il saisit cette planche de salut:

— Non, il ne s'est pas fait connaître!...

Non!... Pourquoi?... Nous aurions eu tant de bonheur à le presser dans nos bras!... Nous ne l'avions pas vu depuis dix ans!... Il était parti enfant, il est revenu homme!... nous ne pouvions pas le reconnaître!... Le bon Dieu nous éprouve terriblement!... Mais peut-être qu'il va revenir nous surprendre...

La misérable mère sortit enfin tout à fait de son évanouissement, et demanda à partir, disant avec des larmes qu'elle était malade, qu'elle allait mourir.

Ils s'en allèrent, laissant le marchand fort perplexe. Le monde n'était pas grand alors; les gens ne se voisinaient pas beaucoup, et les rumeurs s'éteignaient vite. Cependant il se fit bien des suppositions au sujet des Babylas. Mais la police était bénévole et les criminels se cachaient aisément.

Il y eut entre les époux méchants des reproches amers, des menaces redoutables, des haines de damnés. Ils s'accusèrent l'un l'autre et voulurent se tuer.

Ils furent tentés de tout avouer par vengeance. Mais la vue du trésor qui brillait toujours dans la pauvre sacoche, adoucit peu à peu l'amertume de leurs paroles et de leurs remords. Les querelles devinrent moins fréquentes.

Si dénaturée que soit une mère, il reste toujours, au fond de son cœur, un souffle de l'amour sacré qu'elle seule peut connaître, et ses efforts pour oublier pleinement la sainte joie de la maternité sont toujours inutiles. Et plus elle se plonge dans le mal pour étouffer la voix de la nature, et plus cette voix invincible lui crie:

— Tu es mère! tu es mère! tu es mère!

Moins de deux ans après le meurtre du jeune voyageur, son fils, la femme Babylas mourait. Personne ne comprit le mal qui l'emporta. C'était le remords. Elle avait eu le prêtre.

Babylas vécut plusieurs années encore, seul dans son auberge sanglante. Il se disait pauvre, mais personne ne le croyait, et l'on évitait sa porte comme la porte de l'enfer. Plus encore.

Un matin de janvier, on s'aperçut que le sentier qui conduisait à sa demeure n'était pas battu, et cependant il n'avait pas neigé depuis plusieurs jours. On le crut malade. Il ne fallait toujours pas le laisser mourir comme cela, sans confession. Son âme avait coûté cher à Jésus-Christ. Des voisins ouvrirent la porte. C'étaient Gagnon, Lépire et Rivard. Ils le trouvèrent mort en face de l'âtre éteint.

" Requiescat in pace," dit le père Gagnon.

La maison trembla jusqu'en ses fondements, et une voix terrible et mystérieuse répondit:

" Non est pax impiis! "





Illustrations de
Albert-S. Brodeur.

Je commence par une petite histoire de mon oncle Placide.

J'ai peur qu'elle ne vous amuse guère cependant, tant elle est simple et facile à raconter. Elle est vraie, et c'est peut-être un défaut ; elle ne saurait induire au mal, et c'est peut-être une naïveté... aux yeux de quelques-uns.

Mon oncle n'était ni menteur ni grivois. Il avait bien le mot pour rire ; il aimait la plaisanterie inoffensive ; il donnait un

peu dans l'exagération ; mais le mensonge lui faisait horreur, surtout quand il se montrait nu.

Au reste, quand il m'a fait ce récit anodin, il arrivait de confesse. Cependant, comme s'il avait eu peur, malgré cela, de me trouver incrédule, il ajouta sur un ton solennel :

— C'est vrai comme je te vois là !

Et il me regarda fixement, tout en souriant d'une singulière façon.

Il louchait, mon oncle.

J'y songe. Il ne me voyait peut-être pas du tout. Son œil oblique devait tomber sur mon voisin.

Que de serments et de promesses on élude ainsi peut-être, en obliquant un peu !

Vous connaissez la route de glaise qui rattache, comme un chaînon d'acier, le deuxième rang au bord de l'eau, tout près du Saut-à-la-Biche, à la Vieille-Eglise?... Vous ne la connaissez pas? Vous n'êtes

pas de chez nous alors. Mais passons; cela ne fait pas grand'chose à l'histoire.

Cette route perce une claire trouée dans le bois sombre, au bout des terres en culture. L'eau diaphane d'un petit ruisseau la coupe comme une épée d'argent. Il coule paresseusement, le petit ruisseau, dans un lit étroit, sous les feuillages et parmi les fleurs, au milieu de la forêt ombreuse ou de la prairie ensoleillée, un peu partout où le caprice le pousse. Les oiseaux y baignent leurs ailes, et les bêtes à cornes des clos voisins y viennent boire à la file.

En haut de la route, dans une maisonnette noircie par la pluie et la vétusté, habitait une femme passée fleur, bien qu'elle fut, en apparence, dans toute la splendeur de sa virginité.

C'est que, d'après mon oncle, il aurait fallu une certaine hardiesse pour se glisser dans l'intimité de cette espèce de... Cherche un mot, lecteur.

Elle était assez grande, assez grosse et rudement ébauchée. Ses bras durs et

bronzés pouvaient sembler appétissants quand ils se balançaient nus le long de ses hanches : mais au bout de ces bras s'épanouissaient des mains gercées qui tapaient ferme. Elle avait des yeux bleus pleins de malice et une bouche large pleine de jurons.

En été, une chemise de toile hardiment échancrée, un jupon de droguet ridiculement court, et un chapeau de paille démésurément large, composaient sa toilette ordinaire. En hiver, elle chaussait des bottes tannées, retenues en haut des mollets par des jarretières de cuir rouge, endossait une capote grise agrémentée d'un capuchon, et coiffait un casque de peau de chat muni de larges oreilles.

Elle n'était pas séduisante.

Elle s'appelait Marguerite Leclaire, et nous, les gamins de ce temps-là, nous l'appelions Marguerite-le-bœuf.

Elle n'aimait pas ça.

Pourquoi l'appelions-nous ainsi ? Pour un rien. Tout simplement parce que, le printemps et l'automne, après les se-

nailles et après les récoltes, elle charroyait du bois de corde ou de l'écorce de pruche, aux bateaux, sur la grève, avec l'intéressant animal qui répond ou ne répond pas à ce nom sonore.

Bien dompté, le bœuf de Marguerite allait à hue et à dia comme un vieux cheval de labour. Parfois, quand il avait mangé une portion convenable, et que l'étrille avait lissé son poil roux, il se mettait à courir sur la route avec une rapidité surprenante, et semblait tout fier des nuages de poussière que soulevaient ses pieds fourchus.

Marguerite passait pour sorcière dans notre canton, et elle se donnait garde de détromper les naïfs. Ce n'est pas une mince satisfaction que d'être remarqué des siens, et il se trouve des vaniteux qui préfèrent une mauvaise réputation à l'oubli. On les regarde, on les salue, on les craint, pendant qu'on néglige l'honnêteté commune, et cela leur suffit.

Elle n'avait rien d'aimable, et ne soupçonnait pas le plaisir d'une bonne action.

On évitait de la contrarier de peur d'attirer sa vengeance. Elle pouvait changer en sang le lait pur d'une génisse, faire boiter tout à coup un cheval fringant, donner une couleur grise et un goût âcre à la meilleure farine de blé; et si un jeune homme voulait se faire aimer d'une jeune fille, il n'avait qu'à lui donner un écu blanc, elle savait où cueillir le moureiller piquant dont le fruit rend amoureux.

Les enfants se cachaient dans les talles d'aunes ou derrière les clôtures, quand ils la voyaient venir avec son bœuf ensorcelé.

* * *

Or, il est bon de vous dire que Jonas Bernier, de la Rivière-Bois-Clair, offrait un grand repas à ses amis. C'était à son tour. Il avait dîné chez Louis Daigle, la semaine précédente, soupé avec les Trébert quelques jours après, réveillonné dans la famille Poudrier ensuite ; partout enfin où l'on avait festoyé un brin, pendant le carnaval, il avait eu sa place à table, et n'avait pas boudé la cuisinière.

Et le carême arrivait. Les petits enfants s'imaginaient apercevoir sa face blême dans les vitres fleuries de givre. C'était le souper du mardi gras. Un souper joyeux et tapageur. Le bruit des couteaux et des fourchettes sur les assiettes de faïence, le tintement des cuillers sur les bols, la sonnerie des verres, les apostrophes, les refrains, les éclats de rire, tout cela se mêlait pour faire la plus étourdissante des musiques et le plus original des tintamarres. C'était un regain de folle gaieté à la veille du jeûne et de la pénitence.

Marguerite entra.

Elle venait du village voisin, et sa voiture, traînée comme toujours par son bœuf docile, était remplie de provisions. Les mains s'étaient ouvertes, la bienfaisance n'avait pas lésiné.

Elle souhaita le bonjour aux hommes et aux femmes, et sa voix rauque se perdit dans les quatre coins de la salle. Il y eut un moment de silence.

— Il fait meilleur ici que dehors, remarqua-t-elle en déboutonnant sa capote.

— Viens t'asseoir près du poêle, lui dit Jonas, en hiver le poêle vaut mieux que le soleil.

— Et si vous avez faim vous mangerez, ajouta Madame Jonas, par prévenance et pour la mettre de bonne humeur.

— Et si elle a soif elle boira, continua l'un des convives, en riant.

— Et elle chantera, fit un autre.

— Et elle dansera, continua un troisième.

Chacun disait son mot et le rire résonnait comme une cymbale. Personne n'avait peur. La vieille jamaïque soutenait les courages. Marguerite répliqua d'un ton mauvais :

— Vous autres, pesez bien vos paroles et n'essayez pas de vous amuser à mes dépens... Rira bien qui rira le dernier.

Cependant le joueur de violon lui demanda par bravade :

— Veux-tu danser un menuet, je vais mettre mon instrument d'accord ?

—Mets-toi donc d'accord avec ta femme, lui répondit-elle durement, ce sera mieux.

Puis, s'adressant à Jonas Bernier, elle ajouta:

— Jonas, ne me laisse pas insulter dans ta maison, sinon tu le regretteras.

Mon oncle, qui se trouvait parmi les convives, lui dit d'un accent paternel :

— Marguerite, on ne se fâche pas aujourd'hui, mais on rit, badine, et s'amuse, car c'est le mardi gras. Demain, on se couvrira de cendre, on deviendra poussière et on dira : " Meâ culpâ "...

— Des " Meâ culpâ," interrompit la virago, ça ne m'a jamais défoncé la poitrine.

— Je le savais, affirma mon oncle, d'une voix onctueuse.

— Au reste, ça se voit, fit un écho.

Les jeunes gens passèrent, avec le joueur de violon, dans une pièce voisine, et la danse commença, vive, leste, entraînante. Jonas Bernier se mit à pérorer. Il avait de la langue. Il parla longtemps à tort et à travers. Des éclats de rire s'élevaient

quand il disait quelque chose de drôle, et s'il devenait ennuyant, on entendait le murmure des conversations intimes. Quand il vit qu'on ne l'écoutait plus, il prit un verre et dit à Marguerite :

— Marguerite, approche.

— Pourquoi ? demanda-t-elle.

— Tu dois avoir soif, tout le monde est altéré ce soir ; tu dois avoir froid, le vent est sec et coupe comme une lame de couteau ; tu dois avoir faim, le grand air aiguise l'appétit.

Il fit couler dans le verre un filet de rhum d'or. La rude femme s'avança près de la table, la main tendue, la lèvre frémissante.

Pierre Blais, le tanneur, prit un gobelet d'étain et le remplit aussi.

— Je trinque avec Marguerite, annonça-t-il.

— J'ai déjà trinqué avec de plus drôles que toi ; n'importe, je n'ai pas de rancune, repartit la mégère en souriant.

La vue de la liqueur réchauffante l'adoucissait. Le verre et le gobelet se tou-

chèrent joyeusement. Alors le jeune tanneur se tournant lentement vers les convives, clama d'une voix solennelle :

— A la santé de la jeune et tendre Marguerite-le-bœuf !

A peine avait-il lâché le mot, que le verre de Marguerite lui écorchait l'oreille et allait se briser en mille éclats, avec un tintement clair, sur le mur tout blanc. Une bordée de jurons suivit de près. Ils défilaient encore, quand retentit un beuglement formidable.

— C'est le taureau de Marguerite qui chante ses ennuis, fit une voix moqueuse.

— C'est un avertissement, répliqua la vieille fille... On cherche le bonheur, on trouve la peine... Que ceux qui peuvent comprendre comprennent.

— Ce n'est toujours pas le ciel qui parle par la bouche de ta bête, observa quelqu'un...

— Alors ton bœuf a le diable au corps, remarqua Pierre Plais.

— Et tu l'attelles à ton traîneau... Il pourrait te mener loin, dit Trébert.

—Où vous irez tous un jour, répondit la femme exaspérée.

Plusieurs riaient. Elle reprit :

— Les rires se changeront en pleurs. Souviens-toi de cela, Pierre Blais ; et toi aussi, Adèle Dubé, souviens-toi de cela.

Or, Pierre et Adèle étaient des amoureux pour le bon motif. Ils devaient se marier entre les foins et les récoltes. Cette menace de la vieille hère les troubla.

Une lueur parut dans les fenêtres.

— C'est une cheminée qui flambe, supposa la femme Abel.

Quelques jeunes filles se mirent à gratter le givre des vitres pour voir dehors. Alors une voix tremblante se fit entendre :

— Apportez de l'eau bénite !

— De l'eau bénite ! répéta la femme de Jonas.

Et elle courut prendre une petite fiole suspendue au chevet de son lit.

— Pourquoi ? demandait-on tout surpris.

On se précipita dans les châssis et vers la porte.

Le blanc rideau de frimas qui voilait les fenêtres laissait passer des lueurs indécises et molles. Seuls les dessins capricieux de la gelée sur le verre, fougères et ramilles, brillaient d'un éclat vif, et paraissaient des bruyères en feu. Cependant les bouffées de chaudes haleines eurent vite fondu les jolis tableaux, et plus d'un œil curieux se colla sur les vitres froides. Quelques femmes reculèrent épouvantées.

— C'est le démon, disaient les unes.

— Il porte des cornes de feu! remarquaient les autres.

— La colère de Marguerite va tomber sur moi, gémit Adèle Dubé... Je sens que je suis sa victime... Mes amours seront malheureuses !... Mon mariage ne se fera peut-être jamais !... Mon Dieu ! que va-t-il m'arriver ?

— Comme aux autres, va, prends courage, fit, d'une voix grave, la mère

Poudrier, une bonne vieille qui ne se laissait pas désemparer du premier coup.

Mon oncle Placide s'était précipité dans la porte en criant :

— Le taureau de Marguerite est possédé !.

Le vaillant animal paraissait enveloppé d'un nimbe de feu, et son poil roux sombre se détachait singulièrement sur un fond de vive lumière. Il semblait, aux hôtes épouvantés de Jonas, un holocauste sur un bûcher. Il ne brûlait pas cependant. Il n'y avait pas de flamme, excepté sur les cornes. La neige prenait une teinte de sang, et les reflets de l'étrange foyer se fondaient avec les étoiles dans le ciel limpide.

Chose horrible, l'animal ensorcelé se prit à danser sur la glace rouge que le vent balayait, et ses pieds de corne imitaient, par leur cadence, le rythme rapide des danseurs dans la maison en fête ; et sa longue tête muselée secouait les boucles de fer de la vieille bride, comme des castagnettes infernales.



Le vaillant animal paraissait enveloppé
d'un nimbe de feu. (page 132)

Il est sûr que la surprise, la peur, l'ignorance, ajoutaient des couleurs au tableau et lui donnaient un piquant relief.

La scène diabolique ne dura pas longtemps, et bientôt tout rentra dans le silence et les ténèbres. Les étoiles continuèrent à scintiller dans le bleu profond de l'infini, la neige reprit sa blancheur d'argent, et le bœuf demeura immobile sur son miroir de glace.

Quand tout le monde fut entré, Jonas s'approcha de Marguerite et lui dit sur un ton fort grave :

— Sorcière, jure de renoncer à tes pratiques coupables, ou sors d'ici et va rejoindre ta bête.

— Tu n'as pas besoin de sortir pour rejoindre la tienne, toi, répliqua-t-elle brutalement.

Ce fut un immense éclat de rire.

Satisfaite de l'émoi qu'elle avait causé sans le vouloir, contente surtout de la malice qu'elle venait de décocher à son ami Jonas, elle se boutonne, enfonce son casque sur ses oreilles, fourre ses mains

dans ses mitaines et part en maugréant.

Quand elle fut au bout du village, elle aperçut, dans la route qui conduisait chez elle, un spectacle étrange. Les petits cèdres aux branches en éventails, les petits sapins à l'écorce embaumée, plantés deux à deux le long du chemin, brûlaient en crépitant, et leurs têtes se penchaient comme des chevelures de flamme sur le blanc manteau de la neige.

Elle s'arrêta d'abord. Elle eut peur, elle qui tout à l'heure voulait effrayer les autres. Elle pensa aux feux-follets, à la chasse-galerie, aux boules de feu qui tombent du ciel ; mais les feux-follets sont petits, légers, remuants, et ne s'accrochent pas aux branches des arbres ; la chasse-galerie passe dans les nuages avec des jappements et des cris ; les globes de feu ne tombent pas du ciel pour brûler les sapins, mais bien pour avertir les gens de leur mort.

Alors c'était de la sorcellerie. Le diable se mêlait donc de ce qui ne le regarde pas.

Il existait donc, le diable, et il pouvait jouer de vrais tours aux hommes.

Elle allait toujours et tremblait en passant devant les touffes enflammées. Elle tremblait pour elle-même et pour son animal. Qui sait si le feu maudit n'allait pas les consumer l'un et l'autre?

* * *

La plupart des convives s'étaient réunis à table, mais la gaieté avait perdu quelque chose de son éclat. Les femmes surtout, plus crédules et très portées vers le mystérieux, ne faisaient plus sonner, dans le concert rustique, leurs notes d'ordinaire si pittoresques et si charmantes.

Adèle Dubé, frappée d'une terreur singulière, se disait réellement ensorcelée, et son fiancé n'était pas loin de le croire, tant il avait peur de ne pas être heureux au moment fixé pour le bonheur. Madame Jonas Bernier aurait bien voulu que Marguerite ne fut pas venue ce soir-là, et elle se répandait en lamentations.

— Bah ! remarqua mon oncle, Marguerite est moins dangereuse qu'elle ne voudrait l'être. On ne s'improvise pas sorcier. C'est un métier difficile et le diable choisit ses élus. N'est pas sorcier qui veut... Ce n'est pas elle qui a mis un vêtement de flamme à son taureau... Cette lueur soudaine que vous venez de voir, n'est ni rare ni extraordinaire. C'est un météore, disent les savants. Moi, je crois que c'est un flambeau que le ciel allume pour éclairer notre fête... Amusons-nous donc ! Dansez, jeunes gens ! Vieillards, chantez !

Et il entonna d'une voix abominablement fausse :

Pour ma Clara j'ai d'la constance ;
Je bois sec et je fais l'amour.
Demain, je ferai pénitence ;
Ainsi chaque chose à son tour.

Les uns firent chorus en se versant à boire, les autres, en lutinant leurs voisines. Peu à peu, le mardi gras reprit ses droits ; la pensée de la sorcière se fondit comme un nuage en un brumeux lointain.

et la chanson reprit son vol d'une aile un peu mouillée.

* * *

L'événement fit du bruit. On en parla beaucoup. Ce n'était plus un bœuf que Marguerite avait attelé à son traîneau, c'était le diable lui-même. On l'avait entendu rugir ; on l'avait touché ; le feu de ses cornes était resté aux mains.

Quelques parents des promis disaient qu'il ne fallait pas songer au mariage, après de pareilles menaces. On ne s'expose pas ainsi. Il devenait nécessaire au moins de consulter Marguerite, et de lui faire un cadeau pour gagner sa bienveillance.

Les jeunes gens trouvaient dur de se soumettre. Ils étaient revenus un peu de leur terreur maintenant, et ils ne voyaient pas pourquoi le ciel refuserait de leur ouvrir les portes de cet éden enchanteur où, avant eux, s'étaient introduits bravement leurs pères et leurs mères.

Le presbytère, d'ordinaire soigneusement fermé, dut s'ouvrir à la fin pour laisser entrer la rumeur. Le curé fut mis au courant de tout ce qui se passait. Il en apprit tellement long qu'il demeura tout à fait sceptique. Ces récits d'un bœuf enveloppé de flammes surnaturelles, qui avait chanté et dansé à la parole d'une femme, et d'un sort jeté par la vieille hère à une fille naïve qui entrevoyait le ciel dans le mariage, lui parurent indignes d'occuper un esprit sérieux. Il hocha la tête, et sourit malicieusement.

Cependant, un matin de mai, le bruit courut dans la paroisse que le bœuf de Marguerite s'était promené le long de la route, avec de nouvelles cornes de feu sur le front. Il avait été vu, le soir, par des jeunes gens qui revenaient de la veillée. On crut d'abord à une mystification, et l'on dit à ces jeunes gens qu'ils perdaient leur temps et ne feraient point de dupes. Mais des hommes dignes de foi, un conseiller municipal, un marguillier même, affirmèrent à leur tour l'avoir vu aussi.

Et c'était toujours par des nuits noires et pluvieuses, qu'il se montrait avec ce panache infernal. Cela fit dire à mon oncle qu'il était bien prudent après tout, cet animal, de ne promener ainsi le feu que sous les bois mouillés et quand la pluie tombait pour l'éteindre.

Les simples se cramponnèrent de nouveau à leurs superstitions attrayantes. Ils se réunissaient, le soir, pour causer sorcellerie, et ils menaçaient de ne plus voir bientôt que l'intervention de l'enfer dans les choses de ce monde. Le diable allait tenir le beau rôle, et le bon Dieu, mis en disponibilité, n'aurait qu'à se retirer avec les débris de la milice céleste, dans son château fort, bien difficile du reste à enlever.

Le curé dut enfin intervenir. Il fut même sur le point de se fâcher, lui toujours si doux et si conciliant.

C'était un dimanche. Après avoir chanté l'évangile d'une voix plus énergique que de l'accoutumée, il se dirigea vers l'escalier de la chaire, d'un pas grave

et sans prêter attention aux chantres et aux enfants de chœur qui le saluaient. Mais à mesure qu'il montait les pieux degrés, l'indignation se calmait dans son âme indulgente ; et quand il fut au-dessus de son petit peuple attentif et soumis, toujours dans une enivrante atmosphère de prière et d'encens, il se sentit tout à fait rasséréné. Il retrouva sa bonhomie journalière et son esprit un peu frondeur. Il se moqua de ce démon désœuvré et peu fier qui se cachait dans les entrailles d'un bœuf, et ridiculisa les poltrons qui en avaient peur ; puis il finit par donner une petite leçon de théologie pratique à ses ouailles bien-aimées. Je vais dire tout, cela peut servir.

"Ce n'est pas le diable à poil roux et bien dompté de la pauvre Marguerite qu'il faut éviter et craindre, mes chers frères, commença-t-il, mais l'autre, le vrai, celui qui vous cajole, vous amuse et vous porte au mal sans montrer ses cornes.

Il a sur les lèvres des paroles mielleuses et non des beuglements. Ses promesses

sont douces, ce qui ne les empêche pas d'être menteuses. Il n'entre pas avec fracas dans vos demeures, et il se donne garde de vous effrayer. Il n'a pas la figure menaçante d'une bête, mais souvent la forme gracieuse d'un ange ou d'une femme. Il ne brûle pas vos lambris, mais il allume en vos cœurs des ardeurs mortelles.

Et, ce chef suprême des enfers, il voit, comme le souverain des cieux, une légion d'esprits s'empresser à le servir.

C'est d'abord le démon de l'orgueil. Un flatteur qui vous souffle à l'oreille que vous valez votre pesant d'or, quand tout votre mérite se pèserait dans la balance d'un apothicaire ; que vous avez de la vertu quand c'est du tempérament, de l'intelligence, quand votre esprit est de l'emprunt que vous ne pouvez rendre.

C'est le démon de l'avarice. Un vilain qui vous empêche de donner, à votre femme et à vos enfants, les vêtements nécessaires pour venir à l'église, apprendre à aimer le bon Dieu qui le mérite tant, et les

hommes qui le méritent si peu ; qui vous empêche de donner au pauvre un morceau de pain oublié dans la huche, et au curé la dîme oubliée dans le grenier. .

C'est le démon de l'impureté, cet attrape-sots qui... que... dont... Je vous le dirai au confessionnal.

C'est le démon de l'envie. Un farceur qui vous fait regarder vos félicités et vos biens par le gros bout de la lunette, et, par le petit bout, les biens et la félicité des autres ; un drôle qui vous fait accroire que le potage manque d'assaisonnement chez vous, et qu'il est bien permis de soupirer un peu après la cuisine d'autrui.

C'est le démon de la gourmandise, qui vous porte à boire comme des éponges, et à manger comme des ogres, sans soif ni faim. Si bien, qu'on vous verrait dormir souvent à la belle étoile, dans l'abandon du patriarche Noé, si vous saviez cultiver la vigne ; si bien, qu'on vous verrait saccager tous les pommiers du paradis terrestre, si le bon Dieu faisait la sottise de

vous rendre l'héritage de votre premier père.

C'est le démon de la colère, qui vous fait sauter comme une bouilloire sans soupape, pour un regard de travers ou une parole dure, et vous fait crier à tue-tête des folies que, dans le calme, vous n'oseriez même dire tout bas.

Enfin, c'est le démon de la paresse, le plus sot et le plus méprisable de tous. Ce fainéant vous fait croire que vous êtes fatigués quand vous n'êtes qu'engourdis, et que vous allez de l'avant quand vous reculez. Il vous porte à dormir à la maison quand l'heure du travail sonne, et à l'église, quand votre curé prêche.

Et puis, les commandements de Dieu sont battus en brèche par d'autres anges déchus, bien peu semblables au doux bœuf de Marguerite.

Les uns vous poussent à jurer comme des payens, sous le prétexte que ça donne de l'énergie au discours ou un tour dégagé à l'esprit ; les autres vous font parler du Seigneur comme d'une vieille connais-

sance, sans plus de respect et avec autant de familiarité.

Il y en a qui se chargent de changer le dimanche en un jour de divertissements, et proposent des promenades, des jeux, des danses même, pour remplacer la prière si nécessaire à l'âme et le repos si utile au corps.

Un esprit retors qui ne perd pas son temps, c'est celui qui est chargé de vous faire mépriser le sixième et le neuvième commandement... J'en sais quelque chose. Je ne parle pas seulement pour les jeunes gens qui promettent de s'amender plus tard, mais aussi pour les vieux qui promettaient de s'amender plus tôt.

Un autre aussi qui a la besogne rude et fait un mal incalculable à la société chrétienne, c'est le démon de l'injustice. La scène où il joue son rôle est immense, et les acteurs qu'il fait agir sont sans nombre, depuis le gamin qui dérobe un sou pour acheter un pain d'épice, jusqu'au souverain qui enlève une province pour agrandir son royaume; depuis le mendiant

qui se fait donner le prix du travail, jusqu'au millionnaire qui refuse à l'ouvrier un salaire raisonnable. L'injustice prend toutes les formes et toutes les couleurs, et la réparation des torts n'embarrasse personne. On fait taire la conscience, sous prétexte qu'elle n'entend rien aux affaires.

Il y a bien encore le démon du mensonge qui vous fait dire: Oui, quand c'est "non," et : non, quand c'est "oui." On est trop lâche pour affirmer la vérité. On oublie que la parole donnée et reçue est l'unique lien qui peut unir les hommes les uns aux autres. Il y a le démon du parjure, le plus insolent de tous et le plus détesté de Dieu, qui parfois vous fait mettre le pied sur la face du Christ saint, quand vous allez voter au poll ou plaider au palais.

Et je n'ai pas fini.

Comme il y a des mauvais anges spécialement occupés à faire oublier les commandements de Dieu, il y en a d'autres dont le zèle s'exerce contre l'Eglise.

Ils s'efforcent de vous faire croire qu'elle est inutile, et que les commandements de Dieu vous suffisent. Comme si le Père ne l'avait pas instituée par le Fils, pour qu'elle fut la gardienne immortelle de ces commandements. Il savait que le chrétien du Nouveau Testament se montrerait inconstant et léger, comme le juif de l'ancien ; qu'il se prosternerait volontiers devant le veau d'or, et serait un grand fabricant d'idoles ; qu'il faudrait par conséquent le rappeler souvent à l'ordre.

Ecoutez-la donc !

Il me reste un mot à ajouter. Le dernier commandement est un scandale pour plusieurs :

" Droits et dîme tu paieras à l'Eglise fidèlement."

Je vous ferai remarquer d'abord que ceux qui refusent de payer la dîme, ne paient pas davantage leurs autres dettes.

Le prêtre vous mène au ciel, et vous vous chargez des frais du voyage. C'est juste, n'est-ce pas?

Il lui faut un asile un peu loin du bruit, pour que sa prière soit plus recueillie et son étude, moins interrompue. C'est là que vous le trouvez, le jour ou la nuit, par le beau temps ou les tempêtes, quand vous éprouvez le besoin de lui confier un chagrin ou de lui demander un conseil. C'est à sa porte que vous frappez quand le deuil menace votre maison, et que la personne que vous aimez le plus peut-être vous a dit, dans un sanglot, qu'elle se sentait mourir.

Il est père, mais son foyer est vide.

Les rêves d'amour n'ont jamais voltigé dans l'alcôve où il dort, et les bras qui s'ouvrent pour le recevoir, quand il tombe sur sa couche pudique, sont les bras miséricordieux de son crucifix.

Il est père et vous êtes sa famille.

Il n'est pas nécessaire, sans doute, qu'il habite un château, et nulle paroisse ne doit se ruiner pour loger son curé plus magnifiquement que son Dieu. Mais en ceci comme en toutes choses, il faut de la convenance et de la dignité.

— Notre Seigneur n'avait pas une pierre où reposer sa tête, me direz-vous, et les apôtres ne portaient que leur bâton.

C'est vrai, mais depuis lors il s'est écoulé dix-neuf cents ans !

Il y a dix-neuf cents ans, l'Eglise n'était pas descendue du calvaire. Elle était encore tout entière dans la pensée de son divin fondateur, et les douze apôtres qui devaient se partager le monde, pouvaient recevoir l'Esprit Saint dans une humble et étroite enceinte, et rédiger, dans une caverne, le “Credo” qui devait renouveler la face de la terre.

Depuis, comme une mer débordante, l'Eglise a baigné tous les rivages, comme un soleil ardent elle a rayonné sur toutes les contrées. Elle s'est assise comme une souveraine sur la terre qu'elle sanctifie, et la pierre choisie par le Sauveur est devenue son trône inébranlable.

Elle n'a qu'un chef, cependant, et qu'une seule autorité suprême. Elle n'est ni de France, ni d'Angleterre, ni d'Allemagne, ni de Russie, ni d'Amérique, ni d'Asie,

ni d'Afrique, ni d'Europe ; elle est du ciel. Elle est du ciel, mais elle est faite pour les hommes. C'est pourquoi elle a des relations à établir et à maintenir, des intérêts à surveiller, des fidèles à protéger, des biens à distribuer, des souffrances à soulager, des enseignements à répandre, des conciles à rassembler, des dogmes à promulguer.

Il y a dix-neuf cents ans, c'était l'éclosion, aujourd'hui c'est l'épanouissement.

Je suis sûr que si Notre-Seigneur Jésus-Christ et les apôtres revenaient sur la terre, simples et dépouillés de tout comme aux premiers jours, les chrétiens de partout s'uniraient dans l'enthousiasme et l'amour, pour leur élever la plus magnifique des demeures, et je vous connais assez pour affirmer que vous ne seriez pas les derniers à offrir votre obole. Ainsi soit-il."

Après la messe, les fidèles se réunirent par groupes, à la porte de l'église, les hommes d'un côté, les femmes, de l'autre. Tous commentaient le sermon du curé. Le

plus grand nombre s'amusait de la façon originale dont il avait cinglé les superstitieux. Quelques-uns soutenaient qu'il avait un peu exagéré les défauts de ses paroissiens. D'autres disaient qu'il n'aurait pas dû rappeler l'ivresse, aussi accidentelle qu'antique, de notre vaillant ancêtre Noé ; qu'il n'aurait pas dû, surtout, supposer le bon Dieu capable de faire une sottise.

Cependant plusieurs persistaient encore à voir du surnaturel dans le bœuf de Marguerite, et se proposaient d'aller, le soir même, examiner consciencieusement cet animal qui faisait tant parler de lui.

Mon oncle qui les écoutait, leur dit d'un ton goguenard :

— Ne vous dérangez donc pas. Si c'est un bœuf comme les autres, c'est inutile, et, si c'est le diable, vous le verrez bien assez tôt.

* * *

A quelque temps de là, Marguerite tomba malade. Mon oncle qui revenait de la Rivière-Bois-Clair avec Olivier Bé-

langer, un voisin de la rustaude, voulut la voir une dernière fois, car on la disait finie. Le lendemain, elle serait sur les planches.

Olivier Bélanger était, lui aussi, un fameux plaisant. Il semait le rire sur son passage comme d'autres sèment l'ennui. Il était blond, avec une figure épanouie, rose, épilée... Sa taille haute, ses épaules larges, ses poignets de fer le rendaient redoutable... en temps d'élection.

Il entra avec mon oncle. Tous deux s'approchèrent du lit où la sorcière allait probablement laisser sa vilaine dépouille. Mon oncle demanda à la femme qui la soignait :

— Est-elle en règle avec le ciel ?

Les yeux de la moribonde s'ouvrirent. Il y avait encore de la malice au fond, et ils ne paraissaient pas sur le point de se fermer pour toujours.

— Oh ! gémit-elle, le bon Dieu ne me reprochera toujours point de m'être occupée des affaires des autres.

La voisine dit tout bas :

— Elle ne se soucie guère d'avoir le prêtre. Essayez donc de la faire consentir.

Mon oncle se pencha sur le chevet enfiévré :

— Veux-tu que nous allions chercher le curé, ma bonne Marguerite ? demanda-t-il.

— Pourquoi le curé ?

— Pour t'ouvrir la porte du ciel.

— Je l'ouvrirai bien toute seule.

Elle se tourna vers la ruelle du lit en ébauchant une vilaine grimace. Bélanger dit :

— Il ne faut pas la laisser mourir comme cela. Nous allons casser une croûte ensemble et ensuite, j'irai chercher le prêtre. Il s'y entend à débarbouiller les consciences malpropres.

Les deux amis sortirent. Alors mon oncle s'excusa. Il n'acceptait pas le morceau de pain, mais allait plutôt continuer sa route... Il avait une idée. Le bœuf de Marguerite le hantait. Si la vieille hère perdait la vie, le vieil animal

devait perdre son prestige. Il fallait en finir avec la superstition.

— Nous nous reverrons tout à l'heure, dit-il en s'éloignant.

Il se dirigea vers la demeure de son beau-frère, à la tête de la route. Un quart d'heure plus tard, il longeait le fossé de ligne, à une petite distance du chemin, marchant à grands pas et tenant à la main quelque chose que je ne saurais définir.

Il avait plu. De gros nuages lourds semblaient peser sur la cime des arbres, la nuit descendait vite sur les champs. Olivier Bélanger partit au trot de sa jument grise, une bonne bête. Les sabots ferrés tombaient en mesure dans la vase et les flaques d'eau. La boue volait, l'eau ruisselait, mais rien n'était visible.

Il songeait à sa malheureuse voisine, dont les heures paraissaient bien comptées. Il se demandait quelle responsabilité pouvait avoir, aux yeux d'un Dieu souverainement juste, une créature si peu soucieuse de ses devoirs, mais jetée depuis

l'enfance dans une voie fatale, capable de lutter pour un morceau de pain, mais sans force pour les combats de l'esprit, et sans humilité dans les choses de la foi.

Et sa pensée glissa tout naturellement de la femme étrange au docile animal qui était devenu son fidèle compagnon. Le bœuf renommé devait être, selon sa coutume, au pacage, le long de la route. C'était dommage que ses cornes ne fussent pas allumées, pour chasser un peu les ténèbres et montrer les ornières.

Il arrivait au ruisseau. Les pieds du cheval et les roues de la calèche firent résonner les pièces de cèdre du petit pont. Aussitôt, de la lisière du bois, un peu en arrière, un beuglement répondit. Bélanger ne put se défendre d'une certaine souleur.

— Maudite bête ! cria-t-il, pour se donner de la contenance.

Un instant après, le taureau de Marguerite s'élança sur la route, les cornes surmontées d'un panache de flammes. Bé-

langer, tout instinctivement, donna un coup de fouet à sa jument qui partit au galop. Mais aussitôt, mon oncle lui cria de l'attendre. Il rougit de sa poltronnerie et arrêta sa bête.

Les deux cornes flamboyantes approchaient. Il entendait un piétinement dru dans la boue. L'animal courait. Il arrive, se heurte à la voiture, pousse un cri rauque et demeure immobile. Mon oncle le tenait sûrement au moyen d'un fort licou de cuir.

— Que diable est ceci ? demanda Bélanger.

— La fin de la comédie, répondit mon oncle.

Le bœuf les regardait avec de grands yeux épouvantés, en secouant ses cornes de feu. Alors les bois entendirent un long éclat de rire et la jument tressauta dans son brancart.

Sans perdre de temps, car le salut de Marguerite pouvait être compromis par un retard, les deux compères attachent à

la voiture le bœuf naguère ensorcelé, et reprennent au petit trot leur voyage de charité.

Quand ils traversèrent le village enveloppé d'ombres épaisses, les deux cornes qui flambaient jetèrent sur les arbres et les maisons de sinistres lueurs. Le village s'émut, s'agita, se précipita vers la place de l'église où le fantôme s'était arrêté.

Les cornes du bœuf roux de Marguerite, enveloppées de linges épais, brûlaient comme des candélabres superbes.

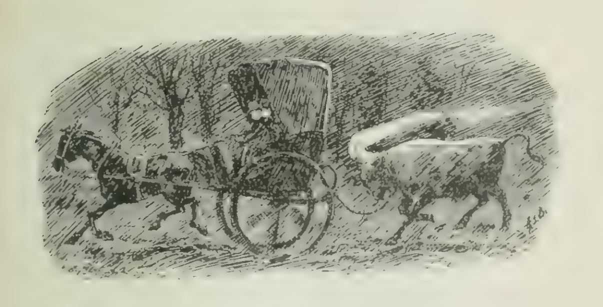
Le pétrole venait d'être trouvé et remplaçait déjà l'huile fumeuse des lampes primitives, et le suif de la pâle bougie.

Le merveilleux s'évanouissait. L'intervention de l'esprit mauvais n'était plus qu'une farce. La superstition chère aux simples s'en allait en fumée.

Il en viendra bien, désormais, des diables boiteux ou cornus, dans notre paroisse, avant que l'on gaspille l'eau bénite pour les arroser.

Marguerite put faire sa confession, ce soir-là, mais elle ne mourut point. Elle n'était pas mûre pour le ciel. Il y a quelques années, elle fut trouvée sur le bord du chemin, à Saint-Basile de Portneuf. Elle était morte de misère.

Quand Pierre Blais fut convaincu que le diable ne s'était nullement dérangé pour venir ennuyer les bêtes et les gens, et que les cornes qui lui avaient tant fait peur étaient des cornes tout à fait ordinaires, il se hâta de faire bénir son union avec la petite Dubé.



BAPTEME DE SANG

Illustrations de
Georges Delfosse.

Godefroi Vaudreuil, mon cousin, était venu m'inviter à un levage. J'aime beaucoup les corvées rustiques, car elles sont de véritables fêtes du travail. Je supposais avec raison qu'une soirée agréable suivrait la journée laborieuse, et, par ma vie ! je ne sais pas plus refuser un plaisir qu'accepter un ennui.

Au reste, j'espérais voir, au chantier, le vieux Désorcy, un patriote d'autrefois, dont la verve m'amusait beaucoup. On disait un mot, un nom, une date : la rébellion, Papineau, mil huit cent trente-sept, et il partait comme une fusée. Son

patriotisme était encore en ébullition. Il nous racontait les faits d'armes dont il avait été témoin, toujours les mêmes, mais de plus en plus beaux et grandissant toujours... Ils avaient l'auréole du passé et le prestige de la distance. Les héros de son temps lui paraissaient des demi-dieux, et nous, nous lui paraissions à peine des hommes. Cependant il nous appelait ses enfants. Mais ce mot plein de douceur avait parfois de terribles vibrations sur ses lèvres. Il nous appelait ainsi, je suppose, à cause de son grand âge et de notre jeunesse ; ou bien, à cause d'une comparaison qu'il faisait "in petto" entre les vertus d'aujourd'hui et les vertus d'antan. Peut-être aussi que cette appellation toute paternelle remplaçait dans sa bouche honnête le vilain juron. Il disait : Mes enfants ! comme d'autres disent : Sacré tonnerre !

Mon cousin "levait" une maison. Le mot ne se dit peut-être qu'ici, mais la chose se fait partout. Durant l'hiver, il

avait coupé les pièces de charpente, dans le coin de forêt qu'il garde jalousement au bout de sa terre, et les avait charroyées sur place, attendant les beaux jours de l'été pour édifier son nid.

Plus prudent que beaucoup d'autres, il ne défrichait pas son bien tout entier. Il conservait un large abri de verdure pour ses troupeaux et ses fontaines. Il prévoyait les besoins de l'avenir : la construction des bâtisses, les clôtures, le chauffage, toutes ces onéreuses nécessités de notre rigoureux climat.

Il avait voyagé loin, travaillé partout, observé beaucoup. Actif, intelligent, hardi, il était allé au devant de la fortune et avait eu le bonheur de la rencontrer...

Cependant il n'avait pas oublié le pays, et le souvenir du petit coin de terre béni qui, un jour, avait été pour lui tout le monde, était encastré dans son cœur, comme une perle sertie dans l'or. Il était venu mourir au lieu de sa naissance. Il avait dormi dans le berceau des aïeux, il

dormirait aussi dans le cimetière où ils reposaient.

Bon nombre de travailleurs étaient à l'œuvre, et l'on entendait de loin résonner, comme une fanfare étrange, sous les coups de la hache et du maillet, les morceaux de bois sonores.

Léandre Martel, un des garçons de Louis, taillait l'ouvrage et dirigeait les ouvriers. C'était un gaillard calme, pas empressé du tout, mais qui voyait juste et marchait droit au but. Souriant toujours, il allait d'un groupe à l'autre, traçant avec un crayon noir des mortaises et des entailles, donnant des conseils ou dictant des ordres.

Les scies aux dents acérées chantaient en faisant pleuvoir le bran, comme une poudre d'or, sur l'herbe piétinée. Le carré s'élevait vite avec ses châssis béants comme des yeux vides. Les chevrons furent enfin montés l'un après l'autre, bien appuyés sur les sablières et liés ensemble par des lattes. Le soir, quand le

soleil descendit sous l'horizon des montagnes bleues, le comble parut comme un triangle de bronze dans la lumière rose. On cloua sur le pignon un énorme bouquet de sapin, et l'air retentit de mille cris joyeux.

La table fut dressée dans la vieille maison, entre les quatre pans nus. On avait enlevé les cloisons. Une liqueur excitante coula comme une nouvelle fontaine de Jouvence, et, à l'instant même, tout le monde se sentit rajeunir .

Le père Désorcy arriva souriant.

— " Tardè venientibus ossa "... s'écria Jean Dupont, qui avait fait sa troisième, et s'était remis à planter des choux.

Le vieux patriote ne comprit pas, mais il répondit quand même :

— Ah ! ça !... à mon âge on commence à tarder, mes enfants !

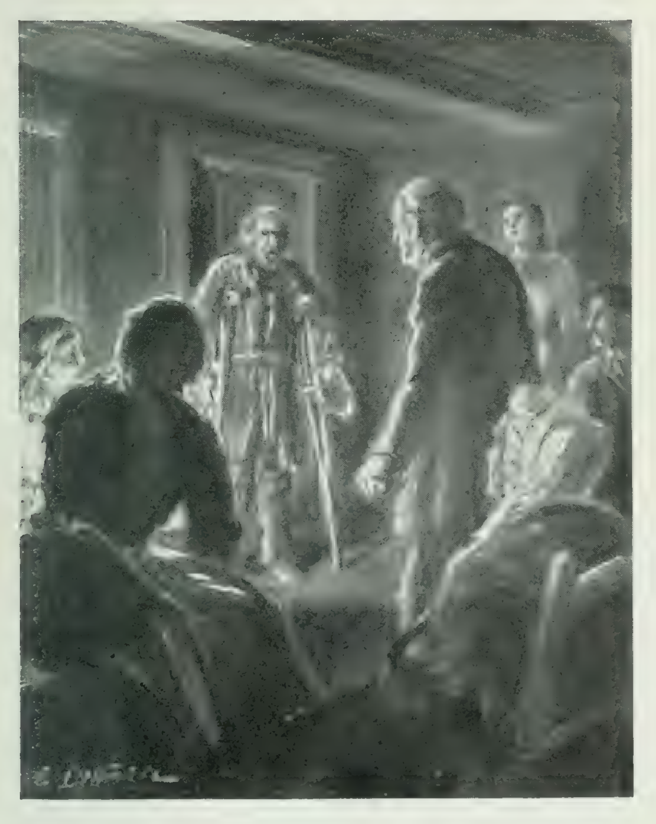
* * *

La soirée était avancée, et nous allions nous séparer sans entendre une histoire, quand un mendiant entra.

Il était infirme, très vieux, et s'appuyait sur deux béquilles. Tous les regards se fixèrent sur lui. Il demanda un gîte pour la nuit. La maison était petite et déjà trop remplie. La femme de Godefroi lui offrit à souper, mais le pria d'aller dormir chez le voisin, où les lits étaient bons et l'hospitalité, cordiale. Elle lui parlait avec une grande politesse, et l'on voyait qu'elle avait du chagrin de ne pouvoir faire davantage.

Il répondit durement qu'il ne demandait pas du pain, mais un lit. On se mit à le questionner. Il était de Saint-Césaire, près des lignes... Il se nommait Jérôme Dumal. Un drôle de nom, et pas commode à porter, ce semble.

A ce nom, le père Désorcy fit un bond, s'approcha du mendiant et le regarda fixement. On voyait frissonner ses vieux membres tout à l'heure immobiles. Il répéta deux fois avec une évidente émotion et d'une voix sourde :



Un mendiant entra. Il était vieux, infirme,
et s'appuyait sur deux béquilles. (page 164)

— Jérôme Dumal, mes enfants ! Jérôme Dumal !...

— Est-ce que vous me connaissez ? demanda le mendiant.

Le père ne répondit pas à sa question, mais après une minute d'un silence qui avait quelque chose de sinistre, il grommela :

— Je vais vous donner un lit, moi... un bon !

Et, se tournant aussitôt vers le petit garçon de mon cousin, qui regardait curieux, il ajouta :

— Va conduire ce pauvre chez moi... et qu'on lui donne mon lit.

Craignant de blesser la femme de Vaudreuil, il lui dit que ce n'était pas pour lui faire la leçon qu'il agissait ainsi. Il voyait bien qu'elle ne pouvait héberger cet homme, et lui, il le pouvait aisément.

Le petit garçon sortit suivi de l'infirme.

Pendant quelques minutes, personne ne dit mot. Pour rompre un silence qui de-

venait embarrassant, mon cousin hasarda une petite plaisanterie :

— Comme ça, dit-il, vous ne coucherez pas dans votre lit, ce soir, père Désorcy... Pourtant, plus l'oiseau est vieux plus il tient à sa plume.

— C'est vrai, mes enfants ! répliqua le vieillard, mais pour bien traiter les autres il faut souvent se maltraiter soi-même .

Pendant que je cherchais un thème quelconque, ou tout au moins une phrase à défaut d'une idée, il reprit :

— Je vais vous raconter une petite histoire de mil huit cent trente-sept.

— Une histoire de trente-sept ! répondons-nous ensemble, en faisant cercle autour de lui, oui ! oui ! père Désorcy, contez, nous écoutons !...

Il commença :

" En ce temps-là, il y avait de la souffrance et de l'humiliation dans nos campagnes. Le nom français était honni. La religion de Notre-Seigneur n'était pas comprise de nos maîtres. Nous étions

tenus en servage ! mes enfants !... Aujourd'hui que vainqueurs et vaincus sont devenus frères et ne forment plus qu'un seul peuple, on ne comprend guère les luttes et les douleurs d'autrefois.

Il ne faudrait pas oublier cependant que la liberté germe dans le sacrifice, grandit par le dévouement, et s'épanouit dans la charité...

Nous avons été les premiers ouvriers de la grande œuvre nationale. Il y avait des hommes de cœur et de génie qui nous guidaient. Nous obéissions... Ils étaient les nuages qui s'amoncellent et nous étions les gouttes de pluie qui tombent sur les sillons ensemencés.

A Saint-Césaire, ma paroisse natale, comme à Saint-Denys, comme à Saint-Charles, comme à Saint-Eustache, comme à Chambly, le réveil du patriotisme fut admirable et l'élan des cœurs fut généreux. Il se trouva chez nous, comme ailleurs cependant, des timides et des lâches ; mais ils sont oubliés, mes en-

fants ! et les noms des braves apparaissent de plus en plus brillants, à mesure qu'ils se dégagent des brumes du passé.

Je fus un des premiers à décrocher le fusil. J'étais pris d'un singulier besoin de faire le coup de feu, et pourtant je n'étais pas méchant. Une force invincible me poussait, et je ne pouvais pas croire qu'il n'est jamais permis au peuple d'affirmer son autorité et de revendiquer ses droits au prix du sang. S'il en était ainsi, mes enfants ! comment l'Eglise pourrait-elle accepter le fait accompli, et s'en faire ensuite hautement la protectrice ? Le mal est toujours le mal, et la prescription n'existe que pour le tribunal du siècle, pas pour la conscience de l'homme.

Plusieurs jeunes gens imitèrent mon exemple ; un de mes amis entre autres, qui avait trompé la surveillance de son père pour lui dérober une arme vaillante. Ce père de mon ami était un peu bureaucrate et n'aimait point Papineau. Moi, je marchais des lieues pour aller l'entendre,

mes enfants ! Il faut entendre parler les hommes ou lire leurs écrits, si on veut les connaître.

J'avais une petite amie. A vingt-cinq ans, le cœur ne demande qu'à s'ouvrir à l'amour, comme une fleur au soleil. Elle m'aimait bien. Du moins, je le croyais. Les femmes ont toujours l'air d'aimer quand elles ne haïssent pas. Nous faisions des rêves enchanteurs. Nos parents unis par une longue amitié, jouissaient d'une certaine aisance. Ils ne manqueraient pas de favoriser nos vœux... Nous aurions notre maisonnette au fond d'un jardin, sur le bord de la rivière... Quand je viendrais du champ, elle poserait ses lèvres fraîches sur mon front baigné des sueurs du travail... Nous dînerions en tête-à-tête... Nous irions nous asseoir à l'ombre des grands arbres, sur l'herbe épaisse comme un coussin... Toute la félicité que rêvent les amoureux de tous les temps et de tous les lieux, nous l'aurions certainement, mes enfants! Illusion ! Illu-

sion !... Mais j'espère que la jeunesse ne m'entend pas. Je ne voudrais point la détromper. Le rêve seul est beau... Au reste, qu'ai-je à craindre ? La jeunesse croira toujours fatalement dans l'avenir, comme le vieil âge regrettera toujours le passé.

J'avais hâte d'entendre l'appel du clairon et de courir à la bataille. Je voulais me distinguer,et venir déposer mes lauriers aux pieds de ma Dame, comme les chevaliers d'autrefois. J'avais donc deux amours : Ma patrie et ma Dame. Si je regarde bien, j'en trouve encore : Mon foyer, ma famille, ma mère... Ma mère surtout !... Le cœur est immense et les choses qu'il doit aimer sont sans nombre.

Enfin, je reçus le baptême de sang. Un divin baptême, celui-là aussi, mes enfants! quand c'est pour le droit que le sang est versé.

C'était à quelques milles de Longueuil, vis-à-vis la propriété d'un nommé Trudeau, si j'ai bonne souvenance, et sous le

commandement de Bonaventure Viger, un brave qui s'était improvisé chef.

Il s'agissait d'arracher aux anglais fanfarons Demaray et Davignon, deux des nôtres qu'ils avaient faits prisonniers. Je crois que cet engagement est le premier qui eut lieu à cette époque troublée.

Nous étions une trentaine de citoyens occupés à fondre des balles dans la maison du capitaine Vincent, à Longueuil, lorsque Viger arriva. Quel vaillant que ce Viger, mes enfants ! Il pouvait tenir un bataillon en échec. Jeune, dévoué, sans peur, adroit, agile, il était partout à la fois.

Nous voulions nous battre tout de suite, dans les rues, contre tous les "Goddam," mais les "Goddam" juraient de brûler le village si nous faisions un mouvement.

— C'est bien, dit Viger, nous allons leur jouer un tour de notre façon. Les Chouayens vont voir ce que c'est que des patriotes. Attendons la nuit.

Elle était lente à venir. Nous avions

tant hâte de glisser nos balles neuves dans nos vieux mousquets. Enfin, elle arriva. Nous sortons. Nous passons tour à tour comme une procession de fantômes sur la route déserte. Le village est disparu là-bas dans la zone noire. Nous voilà embusqués derrière un petit rideau d'arbustes, le long d'une clôture, et là, priant le Dieu des nations de nous couvrir de son bouclier, nous regardons avec confiance l'endroit d'où l'ennemi doit surgir. Nous n'avions pas honte de prier, mes enfants ! Plus on craint le Seigneur, moins on craint les hommes !

Le jour commence à poindre. Des lueurs blanches glissent sur les champs, à travers les bosquets d'arbres noirs. Un trait rouge comme du sang déchire, à la hauteur des forêts lointaines, le levant endormi. Un nuage de poussière monte sur la route, là-bas.

— Courage, mes amis, dit Viger, les voici !

Un frisson court dans nos veines, et nos

cœurs battent avec violence. Pas de peur, mes enfants ! je vous le jure ! Nous regardons nos mousquets, comme pour leur demander s'ils vont répondre à notre attente et seconder nos efforts. Viger embrasse le sien :

— La mort seule nous séparera, dit-il.

Nous faisons la même chose, et nos yeux s'emplissent de larmes.

Ils arrivent traînant les deux prisonniers.

— Halte ! crie notre chef.

En même temps, nous nous levons et mettons en joue. Les Anglais paraissent ahuris.

— Halte ! crie de nouveau le bouillant Viger... Libérez les prisonniers !

C'est le fusil qui lui répond. Une balle lui effleure la jambe, une autre lui emporte le bout du petit doigt.

— En avant, les braves ! clame-t-il d'une voix formidable.

Et il s'élance le premier. Il barre le chemin aux Anglais. Il fait feu et blesse

au genou le cavalier qui était à la tête de la troupe. L'engagement devient général. Nous nous battons comme des lions. Nous éventrons des chevaux et nous désarçonnons des soldats. L'ennemi nous croit nombreux, et, pour le confirmer dans son erreur, Viger crie, menace, appelle, se tournant de tous les côtés, comme si le champ eut été rempli de guerriers qui n'attendaient que ses ordres pour accourir.

Bientôt les Anglais sont pris de peur, mes enfants ! Ils faiblissent, lâchent pied, se sauvent ! Viger se jette sur les chevaux qui entraînent les prisonniers, et de son épée leur ouvre les entrailles. Ils roulent dans la poussière. Une clameur de joie monte au ciel. Nous ramenons en triomphe nos compatriotes délivrés enfin de leurs fers.

J'étais blessé. Deux de mes camarades, moins heureux, m'aidaient à marcher, contents de partager ainsi ma gloire. Je retournai dans ma famille.

Des soins intelligents me remirent vite sur pied, et je repris le mousquet. Il ne fallait pas le laisser se rouiller, mes enfants ! Cependant l'élan ne fut pas universel. L'organisation était défectueuse, les ressources étaient insuffisantes, les armes, trop rares.

Le temps marchait vite. Nous eûmes des triomphes, nous essuyâmes des défaites. Un jour, voyant qu'il était inutile et dangereux de prolonger une lutte désespérée, nous nous décidons à rentrer dans nos foyers.

La persécution commençait, cruelle, impitoyable. Nous fûmes traqués comme des fauves. Les uns prirent en pleurant le chemin de l'exil, les autres montèrent sur l'échafaud, comme des criminels... Des criminels, mes enfants ! ces hommes honnêtes, ces soldats valeureux qui avaient trop aimé leur pays ! Trop aimé, non, on n'aime jamais trop, même quand on aime jusqu'à la mort !... Demandez au Crucifié.

Le vieillard, ému, resta silencieux pendant quelques instants, puis il reprit :

Je me tenais caché, depuis quelques jours, à une petite distance du village, dans un bois épais. A part ma famille, un ami, un seul, connaissait ma retraite ; c'était le brave qui avait décroché la carabine de son père pour tuer les despotes.

Tomber sur un champ de bataille, dans l'ardeur du combat, enivré de haine ou d'amour, c'est bien. Etre fait prisonnier après une lutte sans merci, blessé, épuisé, c'est encore bien. Mais se faire pincer comme un serin, quand l'épée est au fourreau et la fumée des canons disparue, c'est absurde, mes enfants !... et je voulais garder ma liberté.

Un jour, je faisais ma prière du matin, à genoux sur un tronc renversé, dans un rayon de soleil qui glissait à travers les rameaux, — car les rebelles priaient comme les autres, et mieux peut-être que les lâches pour qui tous les jougs sont faits, — j'entendis un bruissement de

feuilles inaccoutumé. Je me levai, regardant fiévreusement vers l'orée du bois, car c'était de là que venait le bruit. Je reconnus le froissement des branches sèches, des mousses et des fougères par des pieds pesants. Je crus bien que ma cachette était découverte et j'éprouvai un amer découragement. L'hiver approchait, je ne pouvais pas m'enfoncer loin dans la forêt. Il faudrait sortir de temps en temps, pour trouver des aliments et me tenir au courant des choses politiques. Je savais que la justice — comme ils disaient — avait mis aux fers plusieurs des nôtres, et je me sentais de plus en plus triste dans ma solitude. Je crois que j'avais même des remords, mes enfants ! et je sentais le besoin de partager les souffrances de mes compatriotes.

Le silence se fit tout à coup, et je n'entendis plus que le chant des oiseaux et la chute des feuilles. Je me dis que j'avais eu peur de quelque renard fripon, ou, peut-être, d'un ours grognard, allant à la

curée, et je commençais à reprendre ma quiétude, quand un pas précipité retentit de nouveau, et presqu'aussitôt, j'aperçus dans le fouillis des branches, la silhouette de mon ami.

— Tu m'as fait peur, m'écriai-je... Quelles sont les nouvelles ?... Y a-t-il danger ?

Il arriva. Il essayait de sourire, mais il y avait de l'amertume dans les plis de sa bouche. Il était pâle, haletant.

— Ta cachette est découverte, fit-il.

— Découverte ! Comment ? Par qui ?

— Les Anglais vont arriver... Ils arrivent... sauve-toi !

— Qui leur a révêlé l'endroit où je me cache ? Le sais-tu ? Ce n'est ni mon père, ni ma mère, assurément... toi, non plus.

Il perdit contenance.

— Il serait peut-être plus sage de te rendre, balbutia-t-il... Ils ne te feront certainement pas mourir.

— Et comment le sais-tu ? Pourquoi ce

conseil ? Pourquoi n'es-tu pas prisonnier toi-même ? Ne savent-ils point que tu es un rebelle comme moi ?

— Ils savent tout, fit-il d'une voix sourde. Impossible de leur échapper... Il vaut mieux se soumettre, cela les désarme et ils se montrent généreux.

— Et c'est ce que tu as fait ? demandai-je, d'une voix qui dut résonner loin, mes enfants !

Il ne répondit pas. J'entendis de nouveau des pieds qui retombaient dru sous le bois silencieux. Un éclair me traversa l'esprit, et je compris tout.

— Tu m'as vendu ! m'écriai-je, et tu me livres !... Judas ! Judas ! Judas !

— Sauve-toi ; tu peux échapper encore, répéta-t-il, presqu'à voix basse.

Et il disparut.

Les limiers saxons arrivaient. Je n'eus pas le temps de prendre mon fusil. C'était mieux sans doute. Dieu l'a voulu ainsi.

Je fus entouré, saisi, écrasé sur le sol vierge par ces impurs. Ils me mirent des

fers aux mains, et me poussèrent, impuissant et désarmé, devant eux, à travers les grands arbres impassibles. Ils riaient et les oiseaux chantaient.

De nouveau, le bon vieillard fit silence, et l'on eut dit que son regard fauve se perdait dans ce lointain douloureux qu'il venait d'évoquer.

On savait qu'il avait été exilé aux Bermudes, avec sept de ses compagnons, pendant que plus de cinquante autres patriotes étaient entassés dans l'entrepont des voiliers, et transportés par delà l'équateur, aux antipodes, dans la terre encore inconnue de l'Australie...

Mais la liberté germe vite dans le sang des martyrs, et les grandes douleurs touchent le ciel. Une ère nouvelle commença. Les lois qui avaient été imaginées pour nous perdre devinrent notre bouclier, grâce au dévouement et à l'habileté de nos hommes d'état, et après quelques années, les pauvres exilés purent revoir leur beau Saint-Laurent, leur campagnes paisibles,



Ta cachette est découverte, fit-il... Découverte !.... Comment ?.... Par qui ? (page 178)

leurs foyers bien-aimés. L'exil n'était plus qu'un mauvais rêve.

Ce que vous ne savez pas, mes enfants ! reprit le vieux conteur, c'est que mon retour fut douloureux comme mon départ. Je n'avais pas épuisé le calice des amertumes... Mon pauvre cœur devait souffrir à son tour des tourments nouveaux...

La jeune fille que j'aimais et qui devait être ma femme, un jour, n'avait pas eu le courage de l'attente. Un lâche l'avait circonvenue. Il lui avait fait croire que je ne reviendrais jamais, ou que je serais encore traqué comme un scélérat. Il lui avait dit... Mais pourquoi rappeler ces choses qui ne vous intéressent nullement ?... Elle m'oublia. Elle devint sa femme, à lui, à lui qui m'avait trahi et livré !

Il acheva dans un sanglot.

Un frisson de colère passa dans nos veines.

— Et le ciel ne l'a point puni ? demandai-je anxieux.

— Le ciel, répondit le vieillard, ne punit pas toujours en ce monde... Il ne punit pas souvent. C'est à la mort que les comptes se règlent, mes enfants !... L'homme a pour lui le temps et Dieu a l'éternité... Cependant jugez. Elle n'a pas vécu longtemps auprès de ce traître qu'elle méprisait.

Lui, c'est cet homme qui vient de sortir d'ici pour aller dormir dans mon lit...

Dieu veuille qu'il y repose bien !

LE JEUNE ACROBATE.

Illustrations de
Raoul Barré

Autrefois, il y avait du poisson dans toutes les eaux, et les ruisseaux les plus humbles voyaient se jouer sous leur mousse blanche, parmi les cailloux, d'alertes goujons. Vous jetiez la ligne et ça mordait. Achigan, truite ou perchaude ne regardaient guère à l'appât, et se laissaient enlever par amour pour le pêcheur. Aujourd'hui, les ruisseaux sont à demi desséchés, à cause des défrichements, et le poisson qui s'attarde encore dans les mares formées par les échancrures de leurs bords, ne mord qu'aux hameçons dorés et aux amorces succulentes. Il imite l'homme, son frère.

Il faut s'enfoncer maintenant sous la grande forêt, dans cette région vierge des Laurentides, immense et tourmentée comme une mer en fureur ; dans cette région de montagnes ombreuses et de crêtes scalpées, qui viennent brusquement s'arrêter au grand fleuve, et lui faire un rempart crénelé qui déchire la nue.

On escalade les rochers, on franchit les torrents, on dort sur la dure, on est poursuivi par une légion de moustiques qui chantent, vibrante et claire comme un verre qui se brise, leur monotone chanson, nous embrassent effrontément un peu partout, et, comme le “kissing bug” dont ils devraient au moins imiter la pudeur, se gorgent ensuite de notre sang le plus pur. Mais quel paysage merveilleux ! Quel air vivifiant ! Quelle senteur enivrante et douce ! Quel calme endormeur et profond ! Partout des lacs bleus comme le ciel baignent le pied des montagnes ; partout des rivières serpentent dans les vallées ; partout des cimes provoquent les

mordants baisers de la foudre ; partout des collines se couronnent de grands bouleaux rouges et de sapins odorants. Et, dans la suprême tranquillité de la solitude, on entend le bruissement d'une feuille, le murmure d'une source, le chant d'un oiseau. Seulement, quand la tempête arrive, les torrents mugissent, les arbres tombent, les lacs écument, les flots bondissent, la nue éclate et le tonnerre roule de montagne en montagne avec un fracas épouvantable.

Nous revenions, un jour, cinq ou six amis, de l'une de ces intéressantes excursions de pêche en pays sauvage. Nous commencions à descendre le Cap Tourmente. A nos pieds, l'île d'Orléans, avec ses florissantes paroisses, semblait une corbeille de fleurs bercée par les eaux ; Québec, sur son rocher noir, à trente milles de distance, luisait comme un astre nouveau dans les fauves lueurs du couchant, et toute la côte de Beaupré, qui descend des montagnes vers le fleuve par

échelons merveilleusement taillés dans la forêt, la verdure et le roc, avec ses champs encadrés de clôtures grises, ses prairies et ses pièces de grain, paraissait dormir sous un voile de satin moiré, sous un voile tissé en larges carreaux bruns et verts, oranges et safrans, où les coteaux formaient des replis moelleux et les ruisseaux, des fils d'argent.

La vue des pâturages verts et des troupeaux beuglants réveilla, dans nos gorges sèches, la soif du lait, et nous nous arrêtâmes devant une maison de bonne apparence, flanquée d'une laiterie de pierre. Un vieillard à l'œil vif fumait sa pipe à la porte, du côté du soleil. Il se leva, nous pria d'entrer et vint s'asseoir avec nous.

A peine avions-nous vidé le petit verre de politesse, qu'un bambin joufflu se précipita sur le seuil.

— Grand-père, cria-t-il, il y a des animaux dans le grain !

— Oui-dà ! On va voir... Excusez-moi, mes bons messieurs, fit le vieillard.

Et il s'élança dehors, sauta d'un bond, une clôture de cinq perches, enjamba un large fossé, et tomba soudain, après une vaillante course, au milieu des délinquants qui se délectaient du fruit défendu.



— Diable de grand-père! nous écriâmes-nous... Quels jarrets ! Quelle vigueur !

— Voulez-vous connaître son histoire ? proposa une jeune femme, en nous versant du lait.

— De votre bouche, surtout, l'histoire ne peut manquer d'être intéressante, répondit l'un de nous.

La jeune femme rougit et parut belle.

— Je ne raconte pas bien, reprit-elle, mais je ne raconte que des choses vraies.

Mes compagnons me regardèrent en souriant. Je compris et ne me fâchai point.

— Cependant, ajouta-t-elle, prenant un air dégagé, j'ai décroché un prix de narration aux Ursulines, et je crois qu'avec un peu de temps et d'audace, je serais arrivée au pays de la fiction... J'avais du goût pour le mensonge.

Cet aveu gentil fut accueilli par un éclat de rire.

— Et l'imagination se joue facilement des murailles épaisses du cloître, remarquai-je, pour la pousser à parler encore.

— Oui, répondit-elle, l'imagination est une grande voyageuse.

Elle poursuivit :

Mais on est bien placé, tout de même,

dans le monastère de Marie de l'Incarnation, pour évoquer les choses du passé. Il est encore tout imprégné des émanations de l'antique forêt et des vertus de ses premières religieuses... J'ai bien des fois arrêté mon regard rêveur sur le tronc dévasté du vieux frêne, qui prêtait à la fondatrice célèbre son ombre et son feuillage, quand elle réunissait les enfants sauvages pour leur apprendre à lire et à prier... Mais laissons dormir ces souvenirs sacrés. Je les éveillerai quand je serai seule. Je tiens à vous raconter l'histoire du vieillard qui vient de sortir, le père de mon mari.

Et voici le récit qu'elle nous fit pendant que l'étrange bonhomme relevait la clôture brisée.

* * *

— " Un jour, des bohémiens passèrent. Il y a longtemps de cela. Ils étaient dix de leur bande, vêtus de haillons éclatants, sales et drôles. Ils dressèrent leur tente

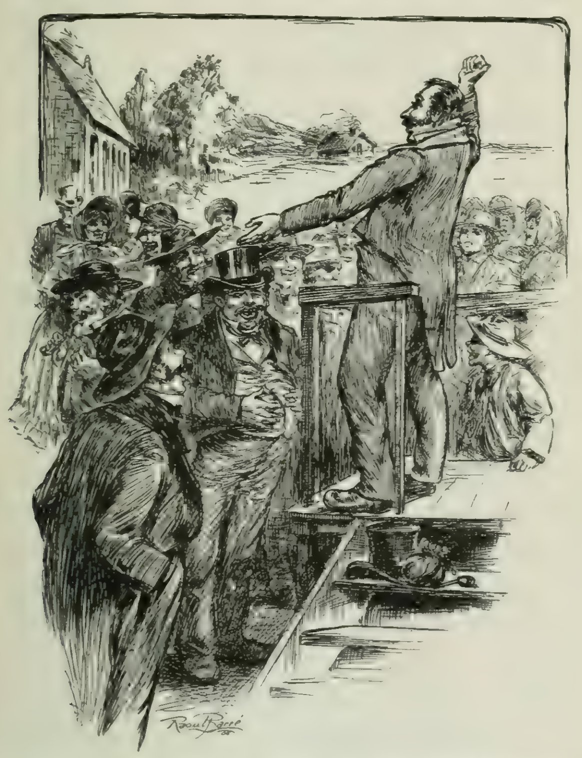
sur la place publique, en face de l'église. Le conseil municipal et le corps des marguilliers s'étaient entendus pour diviser le prix du permis L'entente avait été d'autant plus facile que le marguillier en charge et le maire ne faisant qu'une seule et même personne.

Un farceur, qui aurait pu faire rire un tas de pierres, Alexandre Marchavêque, je peux bien vous le nommer, avait annoncé, du haut de la tribune, les exploits merveilleux promis par les saltimbanques. Pour récompense de sa réclame, il s'était contenté de deux billets d'entrée, un pour lui-même et l'autre pour sa moitié... Il n'avait pas dit pour sa femme, afin de ne pas mentir. Il cultivait un célibat enragé.

La foule l'entourait massée près de lui. Les hommes d'abord, un cordon noir et large, puis les femmes plus gaies dans leurs robes de couleurs.

—Vous allez voir, criait-il de sa grosse voix de bourdon, vous allez voir pour rien... presque pour rien... pour cinq

sous... pour dix sous tout au plus, des choses incompréhensibles comme des mys-



tères... et tout à fait simples cependant. Il y a un escamoteur incomparable. Il

serait de force à escamoter une élection malgré tous les votants, et le ciel malgré le bon Dieu. Vous serez témoins de cent merveilles opérées par la magie. Pas la magie noire des sorciers de l'île d'Orléans, qui rend les filles amoureuses malgré elles, et les garçons volages malgré eux ; mais la magie blanche des anciens, qui change une fève en dragée et un bouton en trente sous... Vous payez cher quelquefois pour les tours que l'on vous fait, et là, pour rien, vous rirez des tours qu'on jouera aux autres... Si vous avez des yeux vous verrez, si vous avez des oreilles vous entendrez le plus extraordinaire des enfants modernes, le grand Victor... Le grand Victor, un petit gamin gros comme ça, surpasse par la hardiesse de ses bonds, tous les sauts de carpe des cabrioleurs politiques... Je ne fais allusion à personne, et s'il y en a qui se sentent atteints, ils seront sans doute assez madrés pour ne pas le laisser voir.

Victor s'enferme dans une boîte et joue

des marches au pas de course, comme le ferait un caissier de banque, mais, quand il sort, la caisse est pleine et son gousset est vide.

Ce prodige possède une voix de sirène. Quand il chante, les rossignols se taisent. Il a des couplets d'une gaieté folle. La statue de sainte Anne, dans le portail de l'église, éclaterait de rire si elle pouvait l'entendre. Il en a d'autres qui font couler les larmes à torrent. Il faut ouvrir son parapluie.

Il danse sur la corde plus légèrement qu'un moineau sur la tige du blé. Ne manquez pas de venir admirer ce phénomène.

Il n'est pas seul. Vous pourrez applaudir une jeune Andalouse des bords... de la Garonne ! Son œil noir est si ardent qu'il réduit les cœurs en cendre. Jeunes gens, laissez les vôtres à la maison...

Une vieille .ée lit dans les mains comme dans un livre ouvert, et vous révèle tout ce que vous aimez ou n'aimez pas à savoir.

Tu pourras venir, chose, tu mettras des gants de boxe.

Il y a aussi un joueur de trompette mandé exprès de Jéricho. Il est retenu pour le jugement dernier. Lui seul, paraît-il, serait capable de réveiller Pierrot Lallemand, quand le curé prêche sur la boisson.

Venez ! venez ! venez !

* * *

Le soir, il y avait foule sous la tente. Le joueur de trompette s'était tenu à la porte jusqu'à la dernière minute, soufflant de toute la force de ses poumons dans son cuivre sonore.

Parmi les curieux se trouvaient les Piquefer ; toute la famille : le grand-père et la mère grand', le papa et la maman, les enfants ; trois générations. Le papa, c'était Dubosquet. Il s'était fait Piquefer en devenant gendre. Il avait amené sa femme pour la distraire d'un long chagrin, et elle, elle avait amené ses enfants pour

les voir rire un peu. La vie est monotone aux champs, et les âmes qui pleurent y sont souvent laissées à elles-mêmes.

Dubosquet avait placé les siens en avant, sur des chaises, près de la grand'-maman, et il s'était retiré un peu en arrière, au milieu d'un groupe d'amis, afin de rire plus à son aise.

Un jongleur déguisé en derviche ouvrit la séance d'une façon galante. Il sortit, d'un chapeau de soie haut et vide, une douzaine de bouquets parfumés qu'il offrit aux dames. Un loustic remarqua d'un ton sentencieux :

— Cela paraît naturel, mais ça ne l'est pas. Les couleurs viennent de vos yeux et l'odeur, de votre nez...

C'étaient de vrais bouquets cependant. Ensuite, il mangea de l'étoupe, cracha des flammes et déroula entre ses dents un long ruban rose. Il y eut un murmure d'approbation, surtout parmi les jeunes filles.

— On dirait que c'est du feu, reprit le même loustic ; il nous le fait voir ; c'est

là qu'est la magie. Quant au ruban rose, j'en ferais une boucle pour les cheveux de ma mie.

Puis, entre autres choses stupéfiantes, il s'arma d'un couteau dont il fit reluire la lame à la lampe fumeuse, et d'une voix grave et légèrement tremblante, il annonça qu'il allait se couper le poignet. Il y eut un frémissement d'horreur. Il n'écouta point la terreur des femmes, et bravement, il fit glisser le taillant du couteau sur son bras nu. Le sang coula et des cris s'élevèrent.

— Calmez-vous, tendres âmes, repartit encore le connaisseur, c'est une vaine... illusion ; le couteau seul est vrai.

Quand le vieux jongleur eut fini ses sortilèges, deux jeunes filles se mirent à danser en secouant, d'un bras gracieux, des tambourines garnies de petites feuilles métalliques. Leurs pieds souples et légers, glissant en cadence, décrivaient sur les planches sonores, des figures étranges comme font sur les ondes bleues

ou les sables d'or, les vols d'hirondelles. Et, sous la tente encombrée, petit à petit comme un écho qui s'éveille, il se fit un bruissement plaisant et mesuré. Involontairement, tous les pieds frémissaient, toutes les bouches souriaient. C'était l'irrésistible entraînement de l'exemple, la suggestion...

Enfin, on annonça le petit prodige, le prince de l'air, le favori des fées.

En attendant le lever du rideau, et pendant que le héraut de la troupe fait l'éloge de son jeune sujet, je vais prendre mon récit de plus loin et le rendre aussi clair que possible.

* * *

Balthazar Piquefer n'était pas intraitable dans les affaires ordinaires de la vie. Il ne refusait pas de rendre un petit service, ni d'en solliciter un grand. Il se montrait reconnaissant comme tout le monde, quand la reconnaissance n'entraînait pas de sacrifices. Il fredonnait

en revenant du champ si la journée avait été bonne ; il maugréait s'il était survenu un contretemps. Il allait à la messe tous les dimanches et chantait au lutrin. Mais il ne fallait pas lui parler politique,ou bien il fallait lui en parler de la façon qu'il aimait. La contradiction l'irritait ; il ne discutait pas, il tapait. Il n'y avait qu'un bon parti, le sien. Hors de là point de salut.

Il comprenait pas que le curé permit à Lubin Dubosquet de chanter au lutrin. Lubin appartenait au groupe des "Francs-parleurs." Un groupe fait de vieux qui n'avaient jamais baissé pavillon, et de jeunes qui voulaient aussi mettre la main à la hampe. On y voyait germer la révolte. Il supportait mal l'autorité. Il devait obéir aux suggestions du grand orgueilleux biblique. Il n'était donc pas convenable qu'une voix, sortie de ce groupe, se mêlât de célébrer les louanges du Seigneur, à l'église, chaque dimanche. Il est vrai que ces louanges se chantaient en

latin, et que nul n'y comprenait goutte ; mais enfin c'était le langage de l'Eglise, et les chantres se tenaient auprès de l'autel, comme le prêtre.

Il faisait son possible pour couvrir la voix de son rival. Quand ils psalmodiaient ensemble, il enflait la sienne jusqu'à lui donner le son du tonneau, et quand l'autre chantait seul, il toussait et crachait comme un phtisique. Il avait même songé à dépouiller la chape d'or, puisque Dubosquet s'obstinait à la porter. Ce qui le retenait, c'était la peur de passer pour battu. Les gens auraient dit peut-être, qu'il se voyait éclipsé, lui le moins vieux, et que les notes sonnaient mal dans sa gorge.

Cependant il ne put s'empêcher, un jour, d'en parler au curé. Le curé se mit à rire, comme s'il se fut agi d'une chose bien amusante. Il se sentit déconcerté et commença à craindre pour la religion. Il temporisa, mais il changea de place. Il alla s'asseoir à gauche, dans la stalle voi-

sine du siége curial. Comme cela, il ne chanterait plus à l'unisson avec l'impie Dubosquet, et il aurait l'air de lui donner la réplique.

Or, Piquefer avait une fille et Dubosquet, un garçon. La fille de Piquefer s'appelait Blanche et elle était fort brune, le garçon de Dubosquet s'appelait Roch, et il avait le cœur fort tendre. Ils s'aimaient malgré la divergence d'opinion de leurs pères, et ils chantaient à l'unisson les espérances qui planaient comme des oiseaux de neige sur leur sereine jeunesse.

Piquefer n'encourageait guère les avances de l'amoureux. Il ne perdait pas une occasion de vanter le mérite de tel autre jeune homme de bonne famille, qui soupirait en secret. Il perdait son temps. Il suffit que vous chuchottiez à l'oreille de votre fille le nom d'un vaillant amoureux, pour que l'oreille se ferme et que votre fille devienne sourde. L'amour cherche son

chemin lui-même et se montre le plus récalcitrant des sujets.

Quand Roch Dubosquet vint, avec son père, faire la "grand'demande", il n'était pas du tout rassuré. Il dut promettre d'élever ses fils dans les bons principes. Il ne recevrait aucune gazette à l'allure trop libre. Il voterait toujours comme le beau-père. Bref, il changerait de politique et se mettrait en tutelle. Il promit tout et ne tint rien. Sa femme lui pardonna sa ruse et le ménage fut heureux.

Les petits enfants sortaient du nid en gazouillant, comme les oiseaux. L'aile maternelle les couvrait amoureusement. Le plus âgé venait d'avoir six ans. Un joli bambin aux cheveux d'or bouclés, à l'œil bleu doux et fin. Le grand-père Piquefer l'adorait et le gâtait. Il l'emmenait déjà à la pêche, au large, dans son canot, et lui apprenait à tenir une ligne. Il avait voulu lui infliger, au baptême, les noms de Sauveur-Balthazar-Albert-Victor. Sauveur, pour qu'il fut sauvé des mauvais

principes, Balthazar, en souvenir de l'aïeul, Albert-Victor, par respect et par amour pour la famille royale et l'autorité. Avec cela l'enfant devait marcher droit et loin.

Un dimanche du mois de... Je ne me souviens plus de quel mois ; c'était en été, cependant, car les arbres, le long du chemin, se couvraient d'une fine poussière grise, les cigales lançaient comme des fusées, leurs notes stridentes et monotones, et les ruisseaux dormaient dans leurs lits de sable, entre leurs bords fleuris. Madame Dubosquet avait accompagné son mari à l'église, laissant à une petite voisine la garde de ses trois enfants. Elle en avait trois, Albert-Victor, que vous connaissez déjà, et deux petites filles que vous ne connaîtrez jamais.

Croyez-vous aux pressentiments, aux avertissements, aux songes, à toutes ces choses inexplicables qui hantent la pensée humaine à certaines heures ? Moi, j'y

crois ; et si je n'étais pas si pressée de finir, je vous en raconterais de bien bonnes.

La messe allait se terminer tout à l'heure. L'officiant chantait d'une voix suppliante le " Pater Noster," et tous les fidèles, l'âme au vol, s'unissaient à lui pour demander le pain quotidien. Le reste les touchait assez peu. Le pardon des offenses, surtout, paraissait une question assez embrouillée et de peu d'urgence. Quand les chantres répondirent avec ensemble :

" Sed libera nos à malo,"

Madame Dubosquet se sentit frappée au cœur. Une pensée, douloureuse comme un glaive qui fouille une blessure, l'obséda tout entière. Elle se mit à prier avec une ferveur nouvelle en regardant le saint tabernacle. Elle s'efforça de chasser cette idée absurde qui la tenaillait comme une angoisse. Elle se dit que c'était une tentation. Il fallait la mépriser. Dieu était là, sur l'autel. Il voyait sa peine et

ses efforts. Il aurait pitié d'elle et ne lui tiendrait pas compte de cette distraction. Elle savait bien que rien n'arrive sans qu'il le veuille. Elle l'appelait bon, miséricordieux, juste. Il ne permettrait pas le malheur terrible dont la pensée la désolait si fort en ce moment.

" Ite, missa est," chanta le prêtre.

Déjà ! pensa-t-elle... La messe est finie ! Mais je n'ai pas eu connaissance de l'" Agnus Dei "... de l'" Oremus " !...

— Allons-nous attendre les vêpres ? lui demanda son mari, en sortant de l'église :

— Mon Dieu ! non... Je suis inquiète des enfants. Allons-nous-en vite.

Il la regarda curieusement.

— Les enfants ? Avec la petite Pérusse, ils sont en sûreté. J'aurais quelqu'un à voir.

— Fais comme tu voudras. Je ne sais pas ce que j'ai. C'est de la folie, je crois bien.



Il la regarda de nouveau. Elle était très pâle.

— Tu n'es pas bien, chère femme ; il fallait le dire tout de suite. Allons.

Quand ils arrivèrent, les deux petites filles jouaient avec du sable, au soleil, devant la porte.

— Où est votre petit frère ? demanda anxieusement la jeune mère.

— Sais pas, fit la plus âgée, en jetant en l'air une poignée de sable qui retomba comme une poudre d'or sur ses beaux cheveux.

Madame Dubosquet se précipita dans la maison. En même temps, la petite Pérusse entrait par la porte de derrière. Elle avait un air consterné.

— Le petit ? demanda de nouveau la pauvre femme.

— Je le cherche, répondit la gardienne. Il était avec les autres, il n'y a pas un quart d'heure.

— Mon Dieu ! s'écria la malheureuse

mère, en se tordant les bras, j'avais un pressentiment !...

— Voyons, chère, il n'y a pas lieu de se désespérer, observa Dubosquet. Nous allons chercher. Il ne peut pas s'être perdu.

Ils l'appelèrent en vain, en vain ils le cherchèrent. Il n'était pas tombé dans le puits ; le puits était fermé par un couvercle solide. Le ruisseau ne le gardait point dans ses flaques peu profondes. Il n'y avait point de ravins, et la côte boisée descendait par une pente fort peu raide.

Quelques-uns dirent qu'ils avaient vu, le matin, voguer, le long des battures, un grand canot rempli d'hommes et de femmes — peut-être des sauvages.

La pauvre mère voulut mourir. Elle souffrit des douleurs indicibles, et son existence devint un martyre. La pensée que son enfant vivait, qu'il allait grandir loin d'elle et l'oublier, la torturait comme un cauchemar maudit. Elle aurait mieux aimé qu'il fut mort là, dans son petit lit

blanc. Elle pourrait aller porter des fleurs sur sa tombe ; elle pourrait, dans ses longues et tristes nuits, le voir voltiger comme un ange au-dessus de sa tête alourdie !

Dix années passèrent ainsi. La prière et la foi commençaient enfin à calmer, de leur baume divin, la blessure encore saignante. Le sourire revenait sur cette bouche qui avait bu tant de larmes.

Quand les saltimbanques vinrent planter leur tente sur la place publique et se promener dans le village, au son de la musique, avec un singe qui faisait des grimaces à tout le monde et passait le chapeau comme un homme, les enfants s'attroupèrent et suivirent en criant, riant et battant des mains. Ils promirent d'être sages, d'étudier, d'obéir, de prier, de se coucher de bonne heure, tout ce que l'on voulut enfin, si on leur permettait d'aller à la représentation du soir.

Madame Dubosquet céda, comme les autres, aux instances de ses enfants.

* * *

— Vous allez voir le prince de l'air, le favori des fées, criait le héraut chargé de la réclame.

Le rideau se leva et un bel enfant de seize ans, blond comme un épi, svelte comme un jonc, souple comme un écureuil, se précipita sur la scène en tournoyant comme un soleil, avec ses paillettes d'or aux épaules et aux jambes, grimpa sur le trapèze et salua la foule d'un geste gracieux. Ses longs cheveux que retenait un cordon d'argent se défirent tout à coup et retombèrent en boucles soyeuses sur ses épaules presque nues.

— Pardon, mesdames, fit-il, et sa voix suave vibra comme un fil d'acier, pardon si je refais ma toilette devant vous.

Et, debout sur la barre vacillante, il attacha de nouveau avec le fil étincelant sa chevelure en désordre. Une femme, assise au milieu de la salle, ne put s'empêcher de dire tout haut, à ses voisins,

qu'elle n'avait jamais vu de si beaux cheveux. Le jeune acrobate répliqua, en souriant, qu'ils étaient tout de même un peu nuisibles, mais qu'il les gardait ainsi en souvenir de sa mère qui les aimait tant. Et il ajouta avec un profond soupir :

— Pauvre mère ! pauvre mère !

Une voix d'homme, une voix de vieillard demanda, tremblante et forte :

— Est-elle morte votre mère ?

— Je ne le sais pas, répondit le jeune gars, il y a dix ans que j'ai été enlevé à son amour.

— Tais-toi ! gronda quelqu'un, derrière le rideau.

Le vieillard s'était approché de l'estrade, et fixait l'acrobate d'une façon étrange, cherchant à faire revivre des traits effacés, peut-être.

Tout à coup, une femme se leva, criant d'une voix déchirante où la crainte et l'espoir vibraient également fort :

— Mon Dieu ! si c'était mon enfant, mon petit Albert-Victor !

Et, brisée par la violence de l'émotion, elle s'affaissa sur son siège.

Le jeune acrobate sauta du trapèze et s'avança au bord de la scène. Il était pâle et agité :

— Albert-Victor? dit-il tout angoissé... Je m'appelle Albert-Victor.

Et le vieux Piquefer, de plus en plus troublé :

— Te souviens-tu de grand père Balthazar ?

— Qui m'emmenait à la pêche dans un grand canot, ajouta l'enfant.

— Mon petit-fils ! clama le vieillard, mon petit-fils ! et il fondit en larmes.

Dubosquet, écartant tout le monde, s'était précipité en avant, les bras tendus :

— Mon enfant ! criait-il.

Il escalade la rampe, prend le gars dans ses bras, le couvre de baisers et vient le déposer sur les genoux de sa mère, qui rit et pleure à la fois, dans le délire de sa félicité.

Le tumulte était grand. Tout le monde

voulait voir. On montait sur les chaises et sur les bancs ; on riait, on pleurait.

Le directeur de la troupe imposa silence.

— Nous sommes heureux, dit-il, que notre jeune élève ait retrouvé sa famille. Il n'était pas né pour la scène. Il fera son chemin dans une carrière plus modeste et moins accidentée. La représentation va continuer. Vous allez voir maintenant les prouesses d'un singe qui mériterait d'être appelé homme, tant il a de ressources dans son sac. Il doit descendre de quelque fils d'Adam égaré dans les forêts du Congo.

Tout le monde sortit.

Le jeune acrobate d'alors, c'est le vieillard d'aujourd'hui. Le voici qui revient. Vous prendrez un verre à sa santé, ça lui fera plaisir.

— Et à la vôtre, Madame.



Illustrations de
J. Labelle

Le vieux Jean-Baptiste Rasoy s'en allait mourant. Nous le savions ; mais il s'en allait depuis si longtemps qu'il semblait ne devoir jamais arriver. Cette fois pourtant, il n'y avait pas à dire, la porte était ouverte et son pied touchait le seuil. La porte et le seuil de l'éternité. Vous l'auriez sans doute deviné sans mon aide.

On était à la veille de l'Assomption, et les gens disaient que la grande fête ne se passerait certainement pas, sans que l'on vit sa vieille dépouille s'échapper par une route aérienne quelconque. Ils disaient

cela par dérision, car on n'avait jamais connu d'ailes au bonhomme. Il s'était complu au terre à terre. Il ne prêta jamais rien sur les promesses de la Foi, et la Charité ne lui parut point un bon placement.

Vers le soir je me rendis auprès de lui. Je ne suis pas un médecin, mais dans l'occasion, je porte, comme tout le monde, quelques petits secours aux pauvres moribonds. Je vis qu'il baissait, et je m'installai pour la nuit à son chevet. D'abord, il fallait de temps en temps lui mouiller les lèvres avec de l'eau et du vinaigre, pour rafraîchir l'haleine brûlante. Il avait une cuillerée de je ne sais quoi à prendre d'heure en heure, si la chose était possible. Il était urgent de guetter les moments de lucidité et les retours de la vigueur, pour lui murmurer une parole de religion et recevoir une confidence, s'il en avait à faire. Jusque là il s'était renfermé dans un mutisme absolu. Il s'était un peu habitué à la maladie et il n'en redoutait

plus les suites. Il oubliait que la vieillesse est la plus redoutable des maladies. Son microbe, qui détruit tout, est lui-même indestructible. Il est partout, et le microscope ne peut le découvrir. Il sème les ruines sur son passage ; il se nourrit de la vie et il se cache dans la mort.

Le père Rasoy ne s'était pas confessé depuis... je ne sais pas au juste, mais depuis sa première communion, peut-être. Personne, jamais, ne l'avait vu prendre le chemin du confessionnal, ni dans les neuvaines, ni dans les retraites, ni dans les quarante heures, jamais ! Il disait que la confession est une chose aussi inutile qu'humiliante, puisqu'on recommence toujours les mêmes sottises et les mêmes *Meâ culpâ*. Maintenant il avait peur de l'Extrême-Onction. Il croyait, je suppose, que ce grand sacrement coupe le fil de la vie, comme le faisaient jadis les ciseaux de je ne sais plus quelle Parque... Atropos ! la vieille Atropos !

Donc. Jean-Baptiste Rasoy se mourait, et j'étais installé pour la nuit auprès de sa couche enfiévrée. Pas inutilement, vous allez voir. Mais auparavant il faut que je vous parle de Séraphine Langette. Vous savez, Séraphine cette orpheline gentille qui a été recueillie par Louison Hardy, du troisième rang ? Un beau brin de fille. Chez nous, il y en a beaucoup, et c'est avec ces brins-là que nous tissons nos chastes et fortes générations.

Séraphine avait passé dans les pleurs la nuit que j'avais passée dans la morne compagnie du malade. Cela arrive souvent que de douces et pures jeunes filles versent en secret des larmes abondantes. Leur sensibilité exquise les prédispose à la souffrance comme à la joie ; l'indifférence qui les entoure quelquefois ne détourne point d'elles les traits grossiers qui les blessent ; elles sont moins que les autres à l'abri des brutales affections. Elles versent l'arome de leurs vertus sur les ailes du vent qui les caresse et s'enfuit.

Un jour, une parole de tendresse, souvent menteuse, réveillera au fond de leur cœur un sentiment nouveau. Ce sentiment délicieux et un peu confus, d'abord, se fera jour bientôt par d'enivrantes et chaudes bouffées. C'est un réveil, une résurrection. Une heure de calme succède ; l'esprit veut réfléchir, la conscience s'alarme, la prudence parle. Mais tout à coup un nouveau souffle mystérieux monte plus doux et plus brûlant, l'âme se dilate d'aise, l'imagination ouvre une aile hardie, et tout l'être, ravi, se sent emporté aux régions divines de l'amour.

Et comme la jeune fille qui aime sait bien arranger, dans ses rêves, l'existence du bien-aimé ! Jamais homme n'aura reçu tant de baisers sur son front serein !... Jamais âtre où la flamme pétille n'aura entendu plus aimable entretien!... Jamais plus invitants sourires n'auront salué le travailleur revenant de l'ouvrage !... Jamais humble toit n'aura caché si grande

félicité !... Elle sera l'esclave heureuse, il sera le maître noble et bon.

O rêves bénis des jeunes filles, c'est l'inconstance de l'homme qui vous coupe les ailes ! Rêves bénis des jeunes filles, si vous pouviez devenir une chose vraie, la société deviendrait une chose sainte !

Séraphine avait passé la nuit dans les pleurs.

L'âme ne saurait toujours souffrir, ni jouir toujours. Elle se console par l'excès de sa douleur, comme elle s'attriste par l'excès de sa joie. Elle se fatigue parce qu'elle subit l'influence nécessaire d'une enveloppe périssable. Cependant, elle peut trouver aussi le repos dans la peine et la mesure dans la joie, en sortant en quelque sorte de la prison qui l'enferme, pour s'envoler aux régions bénies où se cache Dieu. Elle s'élève sur les ailes de la foi et cherche, dans l'inconnu mystérieux, le bien-aimé qui l'attend.

Séraphine avait gémi sur les félicités perdues. Elle se sentait descendre en un

gouffre effrayant comme une fosse de cimetière. La solitude allait se faire autour d'elle. Ses yeux ne verraient plus, avec le plaisir accoutumé, fleurir les marguerites menteuses ; ses oreilles se fermeraient aux chansons des nids ; le murmure de la source ne lui dirait plus rien. Une indifférence mortelle la rendrait odieuse aux autres, étrangère à elle-même.

Il n'est pas de consolations dans le monde pour celui qui souffre à cause du monde.

Mais si l'amour blessé se réfugie au pied de la croix, le sang qui tombe goutte à goutte du bois sacré le ranime et le guérit. Cet amour se calme comme un flot lorsque le vent s'endort, ou bien il prend un essor nouveau vers un nouveau but.

La paroisse le savait, Séraphine devait se marier avec Edmond Beaulac, du Grand-Brûlé. La mère Durand qui se trouve la tante d'Edmond, et qui de-

meure dans le même rang que lui, m'avai
affirmé que la"grand'demande" était faite
Je le croyais bien, car j'avais vu le promi
et le père nourricier de Séraphine descen
dre ensemble du champ, un soir, et parle
sérieusement, très sérieusement. Il
étaient tellement absorbés qu'ils ne m'on
pas vu. Cependant, les bans n'avaient pa
été publiés; je l'aurais su. Au reste, je vai
à la grand'messe tous les dimanches, e
j'écoute les paroles qui tombent du hau
de la chaire, les annonces surtout.

Il paraît — je n'affirme pas, il se fa
brique tant de nouvelles en nos villages
— il paraît que tout le chagrin de Séra
phine vient du retour, parmi nous, d'un
jeune fille absente depuis cinq ans. Vou
savez de qui je veux parler ? C'est d
Zulma Laron, une petite-fille au pèr
Rasoy, au défunt père Rasoy, je pourrai
dire, puisqu'il est mort à l'heure qu'i
est. On la disait cousue d'or. Ell
est petite, mais droite comme un I
ce qui la fait paraître plus grande

Elle regarde devant elle, hardiment, ce qui ne l'empêche pas de voir ailleurs, tant ses petits mouvements de tête sont souples et rapides. Un œil qui flambe, une bouche qui rit, une joue pâle, des dents blanches



qui doivent mordre ferme, des boucles noires qui se détachent aisément, tout cela lui compose une beauté qui s'appelle la beauté du diable. C'est cette beauté, et le

tintement des pièces d'or, qui ont séduit ce pauvre Edmond, juste au moment où il allait sceller son bonheur.

Et il a trahi la vertueuse Séraphine pour cette créature, gentille assurément, mais dont la ceinture est trop dorée peut-être. Il aime tout ce qui luit, ce malheureux garçon, le clinquant comme l'or ; il aime tout ce qui fait du bruit, le grelot comme la cloche. Il veut être riche et devenir préfet du comté. Il n'avoue pas encore qu'il aspire à siéger à la législature, mais il se croit de l'étoffe dont on fait les députés. Il ignore que ces hommes-là n'ont pas été fabriqués d'une façon spéciale, et que les couleurs agréables dont ils se parent, changent souvent à la pluie de l'or ou au soleil du pouvoir, comme les grands ramages des indiennes à meubles.

Pendant que Séraphine, tout engoissée, regardait ses chères espérances tomber comme les feuilles qu'un souffle violent détache des rameaux, Edmond, le cœur fermé aux remords, l'esprit réveillé par la

soif du lucre, Edmond se plaisait à édifier un avenir digne d'envie. Il aurait des serviteurs pour faire la rude besogne des semailles et de la moisson. Il taillerait l'ouvrage, eux, ils l'exécuteraient. Il dirait : "Allez !" et ils iraient, "Venez" ! et ils viendraient. Les senteurs écœurantes de l'étable ne s'attacheraient plus à son vêtement. Il entrerait dans les stalles des bêtes à cornes, quand la pelle de "l'engagé" aurait enlevé les immondices, et que les fétus d'or d'une paille épaisse lui auraient fait un tapis. Ce n'est pas Zulma qui pourrait supporter, dans sa maison luisante et claire, les émanations grossières de la grange, Zulma qui fleure bon comme une rose.

Or, cette Zulma, la petite-fille de feu le père Rasoy, un vieux riche, très riche même, jusqu'à la dernière minute de son existence, Zulma venait directement de Fall River. Sa mère était morte depuis longtemps, et son père, qui avait convolé,

s'occupait d'élever une nouvelle famille à l'abri du drapeau étoilé. Cela lui permettait d'économiser les billets de passage, disait-il.

Elle était employée dans une manufacture de laine. Depuis plusieurs années elle avait fourni, aux bobines ronflantes des rouets, les cardées qui, presque sans fin, se tordent et s'allongent sous les doigts exercés des machines humaines.

Les émanations malsaines des huiles qui chauffent dans les rouages, les buées nauséabondes qui flottent sous les plafonds noircis, au-dessus des métiers bruyants, auraient dû, ce semble, la préparer aux odeurs peu agréables, sans doute, mais moins dangereuses, de l'étable et de l'écurie.

Des cousins et des cousines avaient attendu, comme elle, avec une impatience bien déguisée, le départ de l'aïeul pour le cimetière.

Cet aïeul qui venait de mourir, il s'était montré, toute sa vie, d'une avarice sor-

dide; il n'avait jamais rien donné, jamais rien promis, même. Mathurin Lefort disait que, dans sa crainte de perdre quelque chose, il ne laissait point de piste derrière lui.

Il avait fait son argent dans le commerce, et la vieille Gritoche Lafond affirmait très sérieusement qu'il avait "déclaré fortune" à l'âge où les autres commencent à distinguer un sou d'un bouton. Entré fort jeune au service d'une maison déjà bien établie, il se fit remarquer par son zèle et son assiduité. Il était né pour les affaires. Son talent se développa vite. Il sut attirer les clients et les engluer. Il lui restait toujours de l'argent après les griffes. Son maître se félicitait d'avoir découvert un pareil "travailleur." Les ventes allaient à merveille, cependant les profits ne semblaient pas aller en proportion. Après dix ans le patron était en déconfiture, et le serviteur s'installait dans ses comptoirs. Il y serait encore, si la vieillesse n'était venue, et, avec elle, l'affaissement, la maladie et enfin la mort.

On savait que la conscience de ce vieux riche n'était pas précisément une feuille de route pour le céleste séjour. Le sermon de la montagne et les béatitudes n'avaient jamais eu à ses yeux la valeur de la multiplication des pains.

Il n'avait pas été pauvre d'esprit.

Il n'avait jamais été excessivement doux.

On ne l'avait jamais vu pleurer.

Il n'eut jamais faim ni soif de la justice.

Il n'abusa point de la miséricorde.

Son cœur n'eut point la pureté du cristal.

Par exemple, il fut pacifique et ne souffrit jamais de persécution... pour la justice.

* * *

Après avoir pleuré, après avoir gémi, Séraphine, la jeune délaissée, tourna ses regards vers le petit Christ de cuivre qui pendait au-dessus de son lit blanc. Elle crut voir des gouttes de sang sur le front,

sur les mains et les pieds du Divin supplicié. Un singulier frisson courut sur ses chairs délicates et elle tomba à genoux. Elle ne pouvait détacher ses yeux humides du Christ sanglant, et tremblante, confuse, désolée, elle demanda pardon de sa faiblesse ! Pauvre enfant !

L'amour se transformait. Le feu divin allait s'allumer dans les cendres de l'amour terrestre... Le doux Jésus comptait une amante de plus, et l'homme méprisable était oublié.

Oh ! miracle ineffable de la croix !

Quand le jour parut comme un sourire du ciel dans la fenêtre close, Séraphine, toute consolée, avait choisi le couvent des tertiaires pour sa retraite. Là, aux pieds de l'époux céleste, éternellement fidèle à ceux qui l'aiment, elle attendrait l'heure de l'union sans fin.

Vers la même heure, durant cette nuit remarquable dont je ne perdrai jamais la mémoire, je regardais avec pitié le vieillard inconscient, pour qui les choses de

la terre n'existaient plus déjà, et les choses de l'autre vie n'existaient pas encore. Terrible moment où, d'ordinaire, les fautes ne se rachetent plus, les récompenses ne se gagnent plus, la désespérance des uns et le triomphe des autres ne s'évitent plus !

Sa barbe blanche descendait onduleuse sur sa poitrine régulièrement soulevée par un souffle brusque et fiévreux. Ses yeux, fermés sous leurs sourcils épais, ne verraient jamais plus les richesses de la terre!... Ses oreilles closes n'entendraient plus jamais le joyeux tintement des pièces d'argent qui se heurtent !

Si elles pouvaient entendre les noms de Jésus, de Marie et de Joseph, pensais-je, l'écho de ces noms bénis réveillerait peut-être l'esprit débarrassé des matérielles affections. Je répétai donc à plusieurs reprises : Jésus, Marie, Joseph ! Jésus, Marie, Joseph !...

Le mourant parut comprendre. Sa bouche murmura quelque chose d'insaisissable, et ses mains, je crois, essayèrent de



On courut chercher le confesseur et le notaire. (page [illegible])

se joindre comme dans la prière. Alors, poussé par une inspiration soudaine, je lui mis au cou mon scapulaire de Marie-Immaculée et ma croix de tertiaire, puis lentement je m'agenouillai en priant avec toute l'ardeur dont est susceptible l'âme inconstante d'un rêveur inquiet. De temps en temps je me penchais sur le lit funèbre, le visage caché dans mes mains, et mon imagination vagabonde m'emportait aussitôt en d'étranges régions, je ne sais où. Je m'éveillais comme d'un songe, et je regardais le vieillard que rien ne paraissait troubler. J'espérais, cependant, car l'espérance et la foi sont ancrées sûrement dans mon âme.

J'étais là, à genoux, la tête enfouie dans un coussin, endormi depuis assez longtemps peut-être, quand tout-à-coup une voix sombre et tremblante s'écria :

— Il y a du sang sur ce crucifix !

C'était la voix du moribond. Je me lève. Ses yeux ouverts sinistrement regardaient un point fixe sur la cloison d'en

face, sa bouche s'entr'ouvrait comme dans une surprise horrible.

— Du sang ?... Le crucifix !... dites vous ?...

— Oui... regardez... le crucifix saigne... balbutia-t-il.

Je ne voyais rien.

— C'est pour l'amour de vous, répliquai-je. Demandez pardon, le bon Dieu veut vous pardonner.

— Vous croyez ?

— Je vous le promets au nom de Dieu lui-même.

— C'est pour elle qu'il saigne...

Je ne comprenais pas.

— Pour elle, dites-vous?... qui, elle?...

— La jeune fille... qui est agenouillée... à ses pieds et qui pleure...

— Il rêve, il a une hallucination, me dis-je.

Il ajouta d'une voix plus basse et comme avec terreur :

— C'est sa petite fille... c'est à elle... à elle...

— Recommandez-vous à Jésus, à Marie, à Joseph, je vais mander le prêtre... Le Seigneur est miséricordieux.

Il prononça : Jésus, Marie, Joseph... Un moment après il murmura :

— Rendre tout... tout !... tout !...

Puis un long soupir souleva sa poitrine recouverte comme d'un suaire par sa longue barbe argentée.

Je devinai un grand trouble, à cause des richesses entassées depuis tant d'années. Il fallait agir vite, sauver cette âme, s'il en était temps encore, et rendre aux malheureux injustement dépouillés le bien mal acquis.

On courut chercher le confesseur et le notaire.

Il paraissait dormir paisiblement maintenant, et sa figure perdait cette expression de dureté qui recouvre comme d'un masque maudit la figure des avares.

Ses lèvres remuaient comme pour la prière et ses mains étaient jointes.

Quand le curé entra il sourit. A la vue du notaire, il eut un serrement de cœur

indicible, son front se plissa, sa bouche se fendit en un rictus amer, ses mains se disjoignirent, un frémissement étrange agita ses vieux membres engourdis.

— Le crucifix saigne, lui murmurai-je à l'oreille.

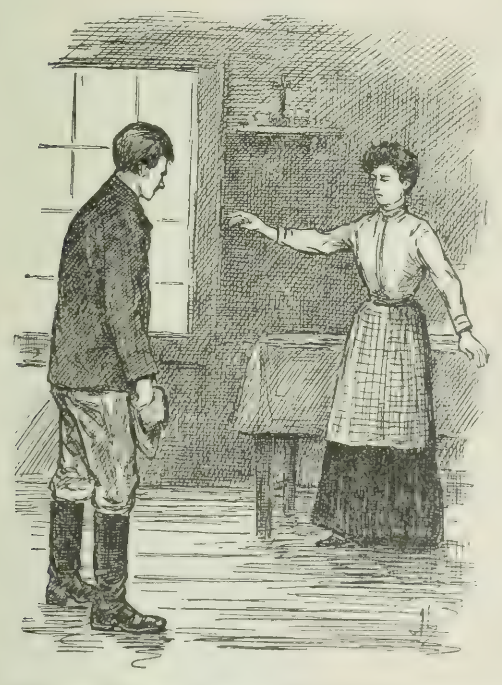
Aussitôt la crise diabolique finit. Ses yeux se fixèrent sur la cloison, à l'endroit où se montrait le Christ sanglant. Il se confessa. Le notaire eut son tour. Ce ne fut pas aussi long que... que mon esprit malveillant l'aurait cru.

Il mourut en paix.

Dans le doute, le vieux converti avait exagéré ses obligations. Son testament fut une surprise. Il donnait peu à sa famille ; il donnait un joli denier aux nécessiteux, il donnait beaucoup à une étrangère. Et cette étrangère, c'était la petite fille du maître qu'il avait dépouillé, Séraphine, la pauvre délaissée.

En apprenant cela, Zulma, sa petite-fille à la ceinture dorée, entra dans une colère ridicule, congédia brutalement son

amoureux intéressé, et reprit la route des Etats-Unis.



Edmond, tout penaud, voulut rapporter ses hommages aux pieds de son ancienne amie.

— Je suis toute à Jésus, lui répondit-elle avec un sourire d'une grâce ineffable...

Il insista, ne s'imaginant pas, dans sa vanité, qu'elle pouvait déjà l'avoir oublié, et jurant que sa fidélité serait éternelle. Elle le laissa dire une foule de choses, tout ce qu'il voulut. Et il était éloquent. Elle était si riche aujourd'hui ! C'était cet éblouissement de la richesse qui lui avait fait perdre la tête. Toujours souriante, et remplie d'un grand calme, elle lui répondit encore :

— Celui que j'aime maintenant ne me trahira jamais... J'ai sa parole et il a la mienne... Adieu !

L'or du père Rasoy retomba en pluie divinement bienfaisante sur les déshérités.



"Mariette"

Conte de Noël

Illustrations de Raoul Barré

Il faisait froid. La neige des chemins criait sous l'acier des traîneaux. Les prés et les collines resplendissaient dans leurs blanches draperies, et les sapins sombres, chargés de brillants flocons, inclinaient vers le sol leurs rameaux pesants.

C'était la veille de Noël. La terre allait tressaillir et les anges allaient chanter, comme il y a dix-neuf siècles .

" Gloria in excelsis Deo,"

Mais seuls les petits et les humbles, comme alors peut-être, pourraient entendre le céleste cantique.

Il semble qu'à cette heure solennelle un doux effluve d'amour se répand dans les airs. Les fronts se relèvent, les courages se raffermissent, l'espérance rafraîchit, comme une ondée bienfaisante, les cœurs meurtris. Et pourtant il se trouve encore des âmes qui souffrent et des lits de douleur où la vie agonise.

Là-bas, dans la maison de madame Verchamp, une veuve très estimée, dormait, sur un lit tout blanc, une jeune fille malade. Elle dormait, et un songe agréable la visitait sans doute en ce moment, car malgré sa souffrance, elle souriait. Elle revivait peut-être un beau jour perdu, comme cela arrive parfois dans le sommeil.

Elle était amaigrie, et la pâleur de ses joues faisait ressortir son grand œil noir plein de tristesse. Près d'elle, sa mère pleurait.

Sa mère pleurait, et en essuyant ses larmes du coin de son tablier, elle pensait:

Pourquoi l'a-t-elle tant aimée ?...

Soudain la porte s'ouvrit. Elle vit

entrer deux hommes. Elle ne les reconnut pas d'abord, à cause des grandes capotes qui les enveloppaient, et des collets de fourrure qui leur montaient jusqu'aux yeux. Elle tressaillit cependant, et s'avança au devant d'eux.

* * *

Trois ans auparavant, un soir de la fenaison, Mariette, la jeune malade d'aujourd'hui, revenait au fenil sur un charriot de foin. Enfoncée dans le trèfle et le mil comme dans un nid, elle se laissait bercer au cahotage des roues, et chantait, de sa voix douce et quelque peu plaintive, une chansonnette gracieuse dans sa forme et sage dans son enseignement :

La fleur de la charmille,
La fleur de la famille,
Ont un destin commun,
Lorsque les mains les cueillent,
L'une et l'autre s'effeuillent
Et perdent leur parfum...

Petite rose blanche,
Reste donc à la branche
Dont la sève nourrit,
Petite fille chère,
Reste donc à ta mère
Dont l'amour te sourit.

Octave Desruisseaux qui traversait le clos voisin, la faux sur l'épaule, l'entendit et fut charmé. Il ne la connaissait point. Il devina qu'elle était belle et se prit à l'aimer, sans se demander s'il ne courait pas au désenchantement. Il était jeune, d'humeur agréable, bien découplé, laborieux, avec cela il serait bien maladroit s'il ne réussissait pas à décrocher un bon petit cœur. Cela ne tient pas tant après tout.

Il était de Sainte-Croix. Victor Poudrier l'avait fait venir pour les foins et les récoltes, car il passait pour vaillant. Sa faux allongeait de fiers andains, et son "javelier" couchait d'épaisses javelles, depuis les heures fraîches du matin jusqu'aux ombres de la soirée.

Un dimanche, la jeunesse se réunit, après le repas du soir, chez Marcelin Thiboutot, le forgeron, pas loin de la côte de sable. Octave et Mariette se virent et s'aimèrent. Ils gardèrent leur secret cependant.

Le lendemain, Mariette alla au champ pour faner le foin nouveau. Le soleil rayonnait et donnait aux clôtures grises une apparence de cadre lumineux. Un large chapeau de paille protégeait contre les rayons trop chauds, sa jolie figure. Car elle était jolie, Mariette. Un mince fichu de mousseline se tordait négligemment sur sa gorge un peu brunie. Elle tenait une fourche de saule et jetait dans l'air pur les bribes perlées de la dernière chanson du village. De temps à autre, ses regards curieux se promenaient sur le pré voisin. Une pensée douce l'obsédait. Elle éprouvait les délices du réveil de l'amour, et trouvait à aimer un bonheur inexprimable.

Tout à coup elle aperçut un jeune faucheur courbé sur la prairie, et elle sentit son cœur se serrer et sa joue rougir. C'était lui. Quand elle fut plus près, elle vit, comme un serpent de feu, la faux luisante s'enfoncer dans l'herbe, et elle entendit, comme un chant d'amour, le cris-

sement de l'acier qui montait du clos, par intervalles courts et mesurés.

Le faucheur ne la devina point.

Un peu plus tard, il suspendit son travail et marcha vers l'endroit où il avait déposé sa pierre à aiguiser. Plusieurs jeunes filles fanaient dans les alentours, en criant des choses gaies, et en jetant des éclats de rire. Il chercha à les reconnaître, mais il n'y parvint guère, à cause des larges bords de leurs chapeaux. Il se tourna vers le clos de la veuve Verchamp. Mariette paraissait absorbée dans sa tâche. Il aurait bien voulu qu'elle regardât de son côté. Il prit la pierre qui trempait dans un vase plein d'eau, et leva sa faux devant lui. La lame décrivait une courbe étincelante comme un nimbe vis-à-vis son front trempé de sueurs. La pierre mordit l'acier. D'autres faucheurs aussi affilèrent leurs outils, et ce fut comme un clair retentissement de cymbales dans l'air sonore. Les jeunes filles levèrent la tête, et les fourches restèrent piquées

dans le foin parfumé. Les cigales, cachées dans le feuillage des grands arbres, jetèrent comme des fusées leurs trilles vibrants. Des oiseaux, entraînés par le plaisir, se mirent à voltiger d'une aile folle, en éparpillant de joyeuses notes... Et des rires s'égrenaient de toute part. Jamais fête plus belle n'avait fait tressaillir ces champs tant de fois moissonnés.

Faucheurs et faneuses reprirent leur travail. D'un bras infatigable, Octave Desruisseaux couchait les andains pleins d'arome, mais son esprit hantait le clos voisin.

Les pensées des jeunes amoureux se fondaient mystérieusement. Dans l'après-midi, les faneuses quittèrent leurs fourches et s'armèrent du rateau. Le foin séché par l'ardeur du soleil fut amassé, lié avec des harts de coudrier, et transporté sur les fenils.

Octave et Mariette se rencontrèrent et se sourirent.

Le lendemain, ils causèrent quelques instants à l'ombre d'un cenellier touffu, sur le bord de la route. La tendre liaison se fortifia de plus en plus.

* * *

On parlait dès lors de la grande république américaine, et nos campagnes se dépeuplaient. Jeunes gens et jeunes filles, pères, mères et vieillards se levaient de partout et prenaient le chemin de la terre étrangère. Quelques-uns revenaient ; la plupart renonçaient volontiers, sur le sol de la liberté, aux durs labeurs du défrichement et au pain noir de la patrie.

Hélas ! nous oublions trop facilement que la vie est un temps d'épreuve et la terre, une arène où la lutte est sans merci.

L'homme ne peut naître cependant pour une destinée qu'il ne saurait atteindre.

Nous devons donc espérer une autre existence plus parfaite en sortant de ce monde. S'il n'en était ainsi, Dieu aurait fait une œuvre monstrueuse en nous créant.

En effet, j'ai soif de bonheur et le bonheur est un rêve que je poursuis en vain ! J'ai faim de plaisirs, et les plaisirs me fatiguent et m'épuisent ! Je veux la paix, et je suis en butte à mille tracasseries ! Je cherche l'amour, et je suis dédaigné ou trahi ! Les voluptés qui m'enivrent un moment ne me laissent que des remords et des regrets !

Si j'arrive aux honneurs, la calomnie me mord et l'envie travaille à ma ruine. Si je prie avec humilité, je suis un hypocrite, et si j'entre dans l'église la tête haute, je suis un impie ! Mon champ est semblable à une nappe d'or, et les pluies tombent par torrents pour détruire mes moissons. Mes biens sont considérables, et des procès ruineux ou des malheurs inévitables me les enlèvent ! Ma santé est florissante, et voilà qu'au sortir d'une fête un souffle glacé me flétrit. Une chute de voiture, et je suis brisé. Un naufrage, et me voilà enseveli dans les flots ! J'ai une femme que j'adore, des enfants

qui font ma joie, et voici que ma porte s'ouvre pour laisser passer des tombes !

Des espoirs envolés, des plaisirs fugitifs, des consolations éphémères, un travail pénible, des inquiétudes, des soucis, la maladie, l'oubli, l'indifférence, les morsures de l'envie, la crainte de la misère, les revers, les infirmités, l'énergie qui s'émousse, la mémoire qui s'en va, l'œil qui s'éteint, l'oreille qui se ferme, l'esprit qui se refroidit, le corps qui s'affaisse, voilà la vie !

Et c'est pour cela que l'homme serait fait ? Absurdité !

Si encore il n'y avait que quelques malheureux, on pourrait croire à un accident. Mais la désolation est universelle ; la douleur est de tous les temps et de tous les lieux ; la souffrance est de tous les âges !...

Alors ?

Alors, cette vie est une épreuve, et il y en a une autre.

Alors, restez où vous êtes et accomplissez votre œuvre en hommes et en chrétiens. Restez dans votre patrie surtout, car la patrie doit être pour ses enfants le meilleur et le plus beau pays du monde.

* * *

Les travaux de la ferme terminés, Octave Desruisseaux ne trouvait, chez les cultivateurs, qu'un salaire fort modique, et cela le contrariait d'autant plus que l'ambition se réveillait avec l'amour dans son cœur de vingt ans.

Il prêta l'oreille aux récits un peu fantaisistes de ses aînés, qui revenaient au pays vêtus de noir, gantés de chamois, le chapeau de soie sur l'oreille, et la breloque dorée sur le gousset. Il se laissa convaincre et partit.

Mariette pleura beaucoup. Rien de désolant comme la pensée de ne plus voir une personne que l'on aime. L'âme se sent tomber dans un vide froid, et elle se replie

sur elle-même comme ces fleurs sensibles qui se ferment à l'approche de la nuit. Elle pleura beaucoup. L'amour ne brûlait pas ses veines, mais il réchauffait son cœur et donnait des ailes à sa pensée. Il l'emportait en des régions inconnues, et le transport suave qui l'agitait semblait la rapprocher de Dieu. C'est ainsi que la femme commence toujours par aimer ; c'est ainsi, souvent, qu'elle continue à aimer ; c'est dans cet amour demeuré pur en sa source, qu'elle trouve, plus tard, sa puissance irrésistible, son dévoûment sans borne, et son étonnant mépris de la souffrance.

Octave Desruisseaux demanda de l'emploi dans une fabrique de cotonnade. Il devint bientôt une machine habile, parmi toutes les machines aveugles ou intelligentes qui font, au profit de quelques-uns, suinter la richesse par tous les ais des immenses ateliers. La vie au grand air de la liberté, loin de toute protection et de toute contrainte, le grisa peu à peu, et

rien ne lui parut beau comme le ciel étranger.

Il écrivait à sa bonne Mariette et lui peignait son existence nouvelle : ses journées ardues, ses soirées amusantes. Il lui parlait de ses promenades dans les jardins publics ; des bals où les violons faisaient sauter la libre jeunesse ; des théâtres pleins de rires ou de larmes ; des cirques peuplés de clowns et de félines amazones.

Il jurait bien qu'il l'aimait toujours et n'aimerait jamais qu'elle. Cependant à la lecture de ces choses, une angoisse étrange serrait l'âme de la pauvre enfant, et un soupçon douloureux troublait sa quiétude.

* * *

Une année s'écoula, une année mauvaise. Les semailles avaient été tardives à cause des pluies de mai, et les moissons n'avaient pas rempli les greniers. Alors, séduit par les images riantes que faisaient

passer devant ses yeux les lettres de son ami ; désireux surtout d'améliorer le sort de sa famille, Pierre Verchamp, le frère de Mariette, alla rejoindre Desruisseaux, aux métiers des grandes fabriques.

Tristes furent les jours qui suivirent le départ du frère de Mariette.

L'hiver passa avec ses tourbillons de neiges, ses froids vifs, ses nuits étoilées; le printemps rendit aux champs leur verdure, aux bois leurs feuillages, aux ruisseaux leurs murmures ; l'été ramena les oiseaux à leurs nids et les fleurs aux arbustes, mais le chagrin des pauvres femmes ne passa point, et rien ne ramena auprès d'elles les deux êtres regrettés.

Madame Verchamp ne se laissait pas aller au désespoir cependant. Elle souffrait avec patience, mais sa résignation n'était pas l'affaissement morne des âmes sans espérance. Elle éprouvait les consolations des humbles. Elle conversait avec le ciel. Les orgueilleux se moquent bien de ces relations intimes qui se nouent

entre les âmes et Dieu ; et il leur semble que ce Dieu si haut placé serait un mal appris, s'il passait à leur porte pour aller frapper à celle du pauvre.

Il en est ainsi pourtant.

Nul ne peut entendre la voix du Seigneur, ni comprendre les choses de la religion, s'il n'est humble. Mais les épanchements du Sauveur dans les cœurs sont d'une douceur infinie, et rien n'égale la félicité de ceux qui aiment dans la souffrance. Et comment la foi chrétienne aurait-elle pu subjuguer le monde, elle qui n'habite guère que dans les petits et les malheureux, si elle n'apportait avec elle la preuve de sa divinité ?

Pierre écrivait de temps en temps à sa bonne mère. Il lui parlait des travaux de la ferme, de l'étable, de la bergerie, et se montrait fort soucieux. De temps en temps aussi, il lui envoyait le fruit de ses épargnes.

C'était un bon enfant.

Verchamp, père, était mort trop tôt. Il

avait eu le temps, cependant, de former au bien sa petite famille. Il n'avait pas laissé de richesses, mais il avait laissé le souvenir de ses bons exemples. Le plus bel héritage qu'un père puisse léguer à ses enfants, c'est l'amour du travail et de la vertu. Il se trouve, cet héritage, à l'abri des vicissitudes de toutes sortes qui troublent le monde, et les calculs mauvais ne sauraient l'entamer. Vous l'emportez avec vous en tous les lieux où vous allez, et loin de vous causer de l'embarras, il vous assure un secours précieux. La crainte de le perdre ne vous fatigue point ; les voleurs n'en connaissent pas le prix et le dédaignent ; chaque jour le voit s'accroître, et vous vous y attachez de plus en plus, sans trouble et sans remords. Le soir venu, vous reposez d'un sommeil paisible, car vous êtes sûr de le retrouver intact à votre réveil.

Mariette ne recevait plus qu'à de longs intervalles les lettres tendres qui seules la consolaient dans ses ennuis. Elle sup-

pliait le ciel de la prendre en pitié, mais le ciel semblait sourd, et le désespoir la tuait lentement. Sa mère voulait la distraire et pleurait avec elle.

Un jour, le médecin fut appelé. Il jugea le cas fort grave. Il se recueillit. Il inventoria ses petits flacons, suspendit sa légère balance, pesa des poudres, ordonna du vin, et sortit sans laisser beaucoup d'espoir à cette maison affligée.

* * *

Noël arrivait avec ses divines consolations et ses hymnes de reconnaissance. Dans toutes les maisons, il se faisait comme un réveil des allégresses passées, et toutes les voix chantaient le mystère adorable.

La malade allait s'affaiblissant toujours, et pour elle les choses de la terre paraissaient finies. Cependant quand sa mère lui dit qu'on était à la veille de la grande fête chrétienne, elle sourit d'un sourire angélique, ouvrit ses grands yeux

humides, les referma bientôt, et parut s'endormir dans une vision céleste...

C'est alors que la porte de la maison s'ouvrit, et que deux hommes entrèrent.

Madame Verchamp s'avança au devant d'eux, surprise, agitée. Tout à coup :

Pierre ! mon Pierre ! s'écria-t-elle, Dieu bon, soyez béni !

A ce cri, la malade sortit de son rêve. Elle vit sa mère, son ami, son frère... Elle entendit des paroles affectueuses. Tout à coup elle se sentit soulevée par une mystérieuse force et se dressa sur sa couche.

L'un des deux jeunes hommes s'approcha du lit :

— Mariette, fit-il ; je reviens pour ne plus te quitter.

* * *

Noël ! Noël !

Partie de l'orient en fleur, au milieu de la nuit profonde, une vague d'amour et de lumière s'est avancée jusqu'à nous !...



Mariette sourit, et dans ses beaux yeux presqu'éteints, on vit reluire un rayon nouveau. (page 257)

Elle s'est avancée jusqu'à nous, et nos épaisses neiges et nos vents glacials ne l'ont point refroidie. Elle roule maintenant, pleine de mélodies suaves, vers le couchant qui veille dans l'attente. Sur son passage, tour à tour tressaillent les mers et les rivages, les peuples, tour à tour, se prosternent et adorent !

Noël !

Le ciel est sans nuages, et dans l'azur sombre, parmi les étoiles, la lune promène son croissant orgueilleux. Nul souffle ne berce les rameaux, et des ombres étranges dorment ça et là sur la couche immaculée de la neige.

Noël ! Noël !

Les cloches sonnent à toute volée dans les clochers étincelants, au-dessous des croix de fer qui les surmontent comme des étendards glorieux, et les échos des lointaines collines répètent de plus en plus mollement leurs appels sacrés. Ces voix de l'airain qui montent de partout, graves ou légères, claires ou sonores, enveloppent

d'harmonies nos campagnes pieuses et nos villes superbes... La terre, qui porte Dieu fait homme, s'en va chantant dans les espaces infinis, sous les regards des mondes étonnés !

Noël !

Les voitures trottent à la file sur la route d'argent, entre les branches verdoyantes des jeunes sapins, et au cou des chevaux ou sur leur dos, joyeusement résonnent les grelots de cuivre, gaiement " tintinent " les sonnettes éveillées !

Noël ! Noël !

L'église s'illumine... Des reflets clairs, au bercement des lampes, passent comme des ailes d'ange dans la pénombre des arceaux... Les fenêtres jettent des gerbes chaudes sur la neige des toits voisins... Un murmure inaccoutumé s'élève et grandit... La foule se précipite comme un flot puissant !

Noël !

Les banderolles aux vives couleurs tombent gracieusement de la voûte, les

cierges s'allument parmi les fleurs, l'encens fume devant l'autel, et le tabernacle adorable disparaît au fond d'une nuée lumineuse !

Noël ! Noël !

L'orgue frémit comme une âme dans l'allégresse, et la nef s'emplit de mélodies saintes. Le prêtre, vêtu d'or, s'avance pour le sacrifice ; les hymnes montent à Dieu, l'assemblée se prosterne !

Noël !

Quand se reposent les chants majestueux de la messe, des voix fraîches redisent les cantiques anciens qui faisaient palpiter nos âmes au matin de la vie, et dont les échos bénis se répercutent, de plus en plus doux, jusqu'en notre vieillesse !

Noël ! Noël !

On revoit toutes les années vécues. Elles défilent comme une procession de berceaux divins où s'éveillent et sourient les espérances et les joies, comme une procession de tombeaux mystérieux où s'endorment les douleurs et les regrets.

Noël !

L'âme, touchée de l'amour de Dieu, pardonne et s'humilie; l'esprit enivré d'espoir se soumet au mystère ; le cœur se dilate dans l'ivresse d'une volupté divine, et tout l'être, un moment transformé par la grâce, prend son élan vers l'éternelle Vérité !

Noël ! Noël ! Noël !

* * *

Pendant qu'à l'église les fidèles adoraient le Verbe fait homme pour sauver l'homme, la jeune malade s'endormait d'un sommeil calme et prolongé. Tout à coup elle se vit, comme à la Noël dernière, au milieu d'une foule de jeunes personnes qui louaient Dieu par des cantiques. On la pria de chanter. Elle se leva, regarda la crèche misérable où reposait l'Enfant du ciel si longtemps attendu, puis elle commença d'une voix douce comme un soupir de fauvette :

"O saint berceau qu'environnent les anges...

Elle chanta tout le cantique. Sa mère,

étonnée, se pencha sur elle et s'aperçut qu'elle dormait.

Alors elle tomba à genoux en pleurant.

Au dernier coup de la messe, un jeune homme était entré dans l'église, marchant d'un pas fier, un sourire dédaigneux sur les lèvres. Il vit ces transports d'allégresse qui remuaient la foule, il entendit ces refrains débordant d'une pieuse affection, ces couplets naïfs qui avaient charmé son enfance. La grâce descendit comme une rosée bienfaisante dans son âme aride. Il pencha la tête et se souvint. Des larmes coulèrent sur ses joues, et il se prosterna.

Quand il fut de retour à la maison, il s'approcha de la jeune malade et lui dit tout ému :

— Mariette, j'ai prié, et je suis heureux.

Mariette sourit, et dans ses beaux yeux presqu'éteints, on vit reluire un rayon nouveau...

C'était la vie qui revenait avec le bonheur.



Illustrations de
Ulric Lamarche

A l'heure où commence la veillée dans nos campagnes, c'est-à-dire aux dernières lueurs du crépuscule, je m'acheminais vers la demeure d'un vieil ami de ma famille, le père Jean Duval, et en marchant dans la neige épaisse, qui jetait sur la route son manteau de vierge, j'arrangeais, dans mon esprit, le nouveau récit que je devais faire à mes rustiques auditeurs.

Je venais de fermer mes auteurs classiques, et de suspendre au clou la livrée du séminaire Je me croyais instruit et je ne savais rien. Les villageois naïfs me re-

gardaient avec une curiosité respectueuse. Ils se disaient entre eux que je comprenais le latin comme un curé, que j'avais lu tous les livres, même les mauvais, et que je serais évêque ou avocat, selon que l'Esprit saint soufflerait en tempête sur mon âme, ou la laisserait dans un calme plat. Je suis avocat.

Je devais cette belle réputation à la reconnaissance du maître chantre et de ses subalternes pieux. Un jour, je les avais jetés dans l'étonnement, en leur disant qu'ils parlaient grec toutes les fois qu'ils chantaient le " Kyrie eleison " de la messe ou le " Agios ô Theos " du vendredi saint.

Ils n'en pouvaient croire leurs oreilles.

Je fus obligé d'évoquer l'Hellade et de les promener dans le jardin des racines grecques.

Une promenade qui les a fort intrigués et qui m'a bien amusé... pour la première fois.

Le dimanche qui suivit cette singulière

révélation, ils se rendirent tous au chœur, dans les premières stalles, avant "l'Asperges" même, se mirent à feuilleter d'une main fébrile leurs manuels de plainchant, puis s'arrêtèrent soudain, comme fascinés par certains caractères merveilleux.

La messe commença. A "l'introit," ils parurent distraits. Longues et brèves s'envolaient également vite, et le "Gloria Patri" ne se fit pas attendre. Mais voilà que tout à coup ils prennent un air grave et, fiers de leur science trop longtemps ignorée, ils entonnent le "Kyrie" avec un ensemble, une force, une chaleur vraiment superbes, tout en regardant le curé du coin de l'œil, comme pour lui dire :

— Qu'en pensez-vous ?... Le grec ça nous connait, allez !

Ils s'étaient empressés de faire part à leurs familles de cette grande nouvelle, qu'ils parlaient au bon Dieu comme de vrais grecs, le dimanche, à l'église. Or, quand ils commencèrent le "Kyrie," des

femmes et des filles se penchèrent tout émues vers leurs voisines, et chuchotèrent à la fois :

— Ecoutez bien, c'est du vrai grec qu'ils chantent.

Et les voisines, ahuries, se tournèrent vers d'autres bancs pour répéter la même chose. Et d'un siège à l'autre, tout le long des rangées, jusqu'au fond de la nef, on vit un plaisant mouvement de têtes, et on entendit un singulier murmure :

— Ecoutez ! ils chantent du vrai grec !...

— Ils chantent du vrai grec !...

— Chantent du vrai grec !...

— Du vrai grec !...

— Vrai grec !...

— Grec !...

Les chantres avaient dit au Seigneur pour la dernière fois: " Eleison! eleison! " et le curé, distrait par cet inexplicable va-et-vient des têtes et cet excentrique murmure des lèvres, restait cloué sur son siège, oubliant le " Dominus vobiscum."

* * *

J'aurais dû vous dire, peut-être, que les gens de notre canton me demandaient souvent de leur raconter des histoires. Tantôt ils venaient chez mon père et tantôt j'allais chez eux. Je les amusais surtout avec des récits anciens.

Sans sortir de son village, on peut ainsi donner aux voyageurs qui viennent de loin, la monnaie de leur pièce.

Parfois ils prenaient la parole, et les récits alternaient. Je n'avais pas toujours l'avantage. Ainsi je parlais, un soir, de l'héroïsme de Léonidas et de trois cents Spartiates, aux Thermopyles, dans ce défilé célèbre que les Grecs de nos jours n'ont pu, hélas ! fermer à l'invasion du cimeterre et du croissant.

— Bah ! me réplique un de mes vieux auditeurs, les Thermopyles, ce n'est pas plus beau que Châteauguay, et Salaberry vaut peut-être Léonidas...

Savez-vous qu'à Châteauguay nous n'étions que trois cents, nous aussi ?...

Trois cents contre sept mille !... Mais nous étions des Voltigeurs !... Oh ! les Voltigeurs, on en parle encore !...

Et il continua, se grisant avec ses souvenirs héroïques comme avec un vin généreux :

" Les Américains voulaient conquérir le pays, comme cela, sans savoir si la chose nous était agréable. Ils nous auraient fait place dans l'Union et nous aurions eu notre étoile. Une étoile dans la grande constellation Américaine, c'était alléchant... Mais il eut fallu renoncer à l'espoir de devenir un peuple a part. Il est vrai que les Anglais faisaient aussi de sérieux efforts pour nous barrer le chemin, et nous empêcher d'arriver jamais à l'indépendance. Ils se disaient nos maîtres et se plaisaient trop souvent à nous faire sentir la pesanteur de leur bras... Il fallait de la générosité et de l'abnégation pour courir à la défense de leur drapeau. Nous ne voulions pas être Anglais, non plus. Le sang français ne s'était pas refroi-

di dans nos veines. Il est comme le bon vin, il gagne à vieillir. Quelque chose nous disait d'attendre et d'espérer. C'était sans doute la voix de notre ange gardien, de cet ange fidèle qui jadis suivit la France sur nos bords... Attendons, espérons...

Allons ! fit-il se reprenant, voilà que je m'emballe... Où suis-je rendu ?... Je ne suis plus sur le chemin de Châteauguay... Revenons sur nos pas. Châteauguay !... C'était le vingt-six octobre mil huit cent treize ; je m'en souviens comme du premier baiser que j'ai donné à ma chère défunte... Nous avions abattu des arbres pour nous faire un rempart ; nous avions démoli les ponts, pour empêcher les troupes ennemies de franchir la rivière et de s'avancer vers nos beaux villages. Nous étions bien décidés à mourir là, à notre poste, sous les yeux de notre commandant, comme vos gens de l'ancien temps.

Tout à coup voici qu'un long Yankee se détache de l'armée bostonnaise, et s'ap-

proche de nous d'un air mystérieux. Il faisait de la main un signe qui voulait dire : Ne tirez pas, mes bons amis. Tout de même, je donne un coup d'œil à mon fusil, pour lui conseiller de se bien comporter. Quand il fut près de nous, le Yankee, il nous demanda d'une voix doucereuse :

— Braves Français, rendez-vous, nous ne vous ferons aucun mal.

— Un Canadien-français se rendre, que je réponds, furieux... Tiens ! guette bien !...

Je lui envoie une balle. Il tombe sur la terre qu'il voulait prendre, et cette terre le garde à jamais !...

O la belle bataille, après cela !... O la belle victoire !... Le Canada est resté anglais... Mais nous sommes restés français !

Le vieux soldat de Salaberry souligna cette dernière parole d'un formidable coup de poing sur la table.

La dernière fois, je leur avais parlé des

Carthaginois, et cela leur avait plu. Ils les connaissaient un peu, les Carthaginois... Oh ! bien peu. Par une chanson seulement... Ils les connaissaient par cette chanson :

> Les Carthaginois, ces lurons,
> A Capoue ont fait les Capons,
> S'ils ont été vaincus,
> C'est qu'ils ne daignaient plus
> Manger à la gamell', vive le son !
> Manger à la gamell', viv' le son du chaudron !...

De même, par une chanson aussi, ils savaient que Moïse, retour d'Egypte avec Israël, qui s'amusait, depuis quatre siècles, à peupler les bords du Nil, avait traversé la mer Rouge à pied sec, ou à peu près. En effet la chanson disait :

> Il la pas... il la sa,
> Il la pas, pas, pas... il la sa, sa, sa,
> Il la passa toute
> Sans boire une goutte.

Mais le pharaon qui le poursuivait, fâché de voir son empire se dépeupler ainsi, n'eut pas la même chance. Quand il fut entré dans le chemin miraculeux, creusé par la verge de Moïse à travers les

profondeurs de la mer, les murailles frémissantes que la main de Dieu retenait tout à coup, et l'abîme des eaux se referma. Alors

Il vit pé... il vit rir,
Il vit pé, pé, pé... il vit rir, rir, rir,
Il vit périr vite
Sa phalang' maudite...

Les entrailles de la terre, mises sous les regards de l'homme par la science moderne, ont vengé la Bible des sarcasmes et des outrages de l'ignare impiété du dernier siècle ; un jour, quand la religion aura besoin d'une preuve nouvelle pour confondre l'incrédule ou raffermir le croyant, Dieu prêtera une nouvelle science à la terre, et les savants fouilleront les entrailles de la mer Rouge pour en tirer les débris de l'armée du pharaon.

* * *

Ce soir-là, nous devions nous réunir chez le père Jean Duval.

Les fenêtres des maisons projetaient un pâle rayonnement dans le brouillard gris.

Le vent commençait à souffler, et, dans cette lueur tamisée des fenêtres, la neige tourbillonnait comme une poussière d'argent.

Cependant la plupart des lumières s'éteignirent bientôt, et les maisons parurent de gros points noirs dans une blancheur laiteuse. Le grésil me fouettait la figure maintenant, et cela m'ennuyait. J'allongeai le pas afin d'arriver plus tôt. Il fait si bon près du poèle où flambe une écorce saturée de poix, quand dehors souffle la bise mordante. Et puis l'homme supporte mal un petit contretemps ; il se résigne mieux dans l'adversité. Il secouera le faix qui l'embarrasse légèrement, et portera avec courage le fardeau solidement ficelé à son épaule.

Dans son rideau de peupliers sans feuilles, la maison de Jean Duval me parut éclairée comme pour les jours de fête. On m'attendait, sans doute, et c'était en mon honneur que brûlaient tant de bougies. J'en ressentis de l'orgueil, et ma vertu d'humilité reçut une large blessure.

Je secouai la neige qui me couvrait, et, d'une main légèrement frémissante, je soulevai la clenche d'acier. Alors de l'intérieur j'entendis :

— Le voici ! le voici !

— Toujours fidèle à la parole donnée, dis-je en entrant.

La salle, très grande pourtant, contenait à peine la foule curieuse. Evidemment je plaisais et mes récits étaient amusants.

Je me délectais dans ma vanité, quand une douce voix de jeune fille annonça :

— Pas d'histoire, ce soir !... Les marionnettes !... On va bien s'amuser !

— Ils t'attendent pour commencer, me dit le père Jean Duval.

— C'est trop d'honneur à me faire, répliquai-je, un peu refroidi, un peu humilié même.

— Ce sont des marionnettes nouvelles, affirma la mère Duval. Elles vont agir comme du vrai monde... Nous allons rire.

— En effet, le monde prête bien à rire, ajoutai-je rudement.

— C'est si drôle du monde si petit, remarqua la jeune fille qui allait s'amuser.

— Eh ! Mademoiselle, repris-je emphatiquement, nous ne paraissons pas plus grands que ces marionnettes, quand on nous regarde du haut du clocher. Il n'y a ni petits ni grands ; il n'y a que des comparaisons. La fourmi trouve énorme le joli pied d'enfant qui l'écrase, et l'éléphant trouve bien petit le joli pied qui écrase la fourmi... Tout de même ajoutai-je d'un ton plus conciliant, cela m'intéressait, je l'avoue, quand j'avais dix ans.

* * *

Une petite sonnette "tintina" soudain, annonçant le lever du rideau. Dans un encadrement de tentures rustiques, sur un fond de lumière, apparut une figure large, vieille, bronzée et bien connue. C'était le Muron... On le disait un ancien soldat, mais écumeur de champ de bataille, détrousseur de morts. La femme qui le suivait, la "Muronne," Marie Germain,

était une fille de Cap Santé qu'il avait ensorcelée. Il la battait souvent, mais elle ne pouvait se détacher de lui. Ils avaient vieilli sur le chemin public...

C'était le Muron, l'heureux propriétaire des marionnettes perfectionnées.

— Mesdames et messieurs, fit-il d'un ton grave en embrassant l'assistance d'un regard satisfait, c'est l'heure solennelle qui sonne, soyez attentifs, la représentation va commencer.

Vous allez être surpris des progrès qu'a faits, depuis le siècle dernier, l'industrie des marionnettes. Il ne s'agit plus aujourd'hui d'un jeu d'enfants et d'un amusement inutile, mais d'une récréation digne des esprits sérieux, et d'un enseignement précieux sous une forme amusante. Par quels moyens sommes-nous arrivés à représenter la société telle qu'elle est ou telle qu'elle sera, c'est notre secret...

Silence, et riez bien.

Une petite voix très grêle et qui sem-

blait sortir d'une boîte mal fermée, jeta tout à coup un flot de paroles brèves et vives qui furent entendues jusqu'au fond de la salle.

Tout le monde se mit à rire. Il n'y avait pas de quoi, cependant, comme vous allez le voir.

C'était une poupée qui se promenait à pas lents et gesticulait d'une façon tragique. Elle sanglotait parfois, et parfois, s'irritant, elle faisait des menaces... L'infortunée avait un mari infidèle.

N'est-ce pas la chose la plus invraisemblable ?

Un instant après, un jeune homme s'avança derrière elle, à pas de loup, puis, la saisissant dans ses bras, il l'attira sur son cœur et lui mit un baiser sur la bouche pour la forcer au silence.

N'est-ce pas là encore une chose invraisemblable ?

Et l'on entendit dans un soupir de flûte molle :

— Je vous adore !

— Laissez-moi donc ! dit une voix plus molle encore...

— Vous êtes ma vie !

— Vous savez bien que je ne m'appartiens plus...

— Il vous trahit !...

— Je le sais, hélas !

— Je vous consolerai, cher ange !

— Je ne veux pas être consolée...

— Cela, par exemple, c'était bien naturel.

Je ne sais comment finit l'idylle. Une foule survint et la pauvre délaissée se sauva. Le consolateur aussi... par le même chemin.

Une foule survint ; une foule d'électeurs. Nous eûmes le spectacle d'une élection à la mairie, dans un centre rural, alors que tous les contribuables pouvaient voter. Tous ces petits hommes de huit à dix pouces de hauteur, allaient, venaient, couraient, s'arrêtaient au moyen de ficelles habilement dissimulées, comme dans le monde réel.

Les candidats — il y en avait deux, afin de doubler l'intérêt et de permettre un échange de gracieusetés à l'absinthe — les candidats vinrent à l'encontre l'un de l'autre. Il est rare, du reste, que deux adversaires tirent dans le même collier. Ils étaient suivis de leurs partisans, et parmis ces partisans à la culotte serrée sur la cuisse, on voyait se déployer des jupons larges et bigarrés. Là aussi, dans ce peuple de carton, l'émancipation de la femme jetait ses racines.

Une invraisemblance encore !

Les deux partis se rencontrèrent au milieu de la place. Ils paraissaient également forts. Une boîte d'allumettes servit d'estrade. Les candidats, souples comme des acrobates, sautèrent d'un bond sur le couvercle bien assujetti, ne se doutant pas, sans doute, qu'ils s'arrêtaient sur un volcan prêt à se réveiller.

— Messieurs les électeurs, commença le plus âgé, je viens de nouveau solliciter les honneurs de la mairie — Il avait occupé

pendant trois ans déjà le fauteuil civique. — J'ai travaillé, selon mes forces et mon intelligence, à l'agrandissement et au bonheur de notre municipalité... Vos intérêts sont les miens et mes espérances sont les vôtres... J'ai comme vous toutes les intentions honnêtes et toutes les ambitions légitimes. Je compte sur votre bienveillance, comptez sur mon extrême désir de vous être utile.

Je vous dirai d'abord que j'aime le progrès et ne marche pas à reculons... C'est par les municipalités surtout que le peuple est gouverné. Si elles sont bien administrées le pays le sera aussi. Il le sera surtout si vous placez au timon des affaires des hommes déjà éprouvés ; car ceux qui sont habiles dans les petites choses le sont de même dans les grandes.

Il est bien malaisé de rendre justice à chacun, si l'on arrive au pouvoir sans avoir une connaissance intime des humbles et des malheureux. En effet, lorsqu'on est placé haut on voit moins à ses pieds

que dans le lointain. Il n'est pas inutile cependant de regarder loin, puisque si vous marchez tête basse, vous arrivez à l'abîme sans le voir.

On dit que j'ai de l'ambition, que je cherche à m'élever... N'ayez pas peur de vous élever ; il se trouvera toujours des gens au-dessus de vous que vous ne pourrez atteindre, et qui vous feront comprendre votre impuissance.

Les municipalités ont besoin des lumières de la science pour devenir florissantes. Il faut qu'on leur parle, il faut qu'elles apprennent. Or, le meilleur moyen de parler pour être entendu de tout le monde, c'est de parler dans les journaux. La gazette est le porte-voix de tous les ouvriers de la pensée, et elle jette aux quatre vents du ciel toutes les audaces de l'esprit humain... Le journaliste sait tout ou feint de tout savoir, ce qui est à peu près la même chose... Nous devons donc recevoir les journaux, et forcer le gouvernement à les payer. C'est le

meilleur système d'économie sociale, et le moyen le plus expéditif de relever la nation. Puis, il faut tout lire dans un journal, tout, depuis le nom jusqu'aux conditions d'abonnement exclusivement, en passant par les guérisons miraculeuses de la réclame, les mariages qui sont un prétexte pour étaler, sans pudeur, la toilette de la mariée et les innombrables cadeaux des innombrables amis, les naissances où les parrains et les marraines viennent saluer le public, et les enterrements qui se changent en parties de plaisir.

On gagne toujours quelque chose à lire, même à lire des livres du terroir ; mais en retour on perd souvent à parler, même quand on parle pour dire des vérités... Et je vais me taire.

Encore un mot pourtant. Je favorise les cercles agricoles et je vous conseille d'en faire partie. On y apprend à cultiver la terre avec intelligence, à faire pousser des légumes nourrissants, et des grains qui valent mieux que la poussière

d'or de la Californie. . . Dans la plupart des autres cercles on apprend à cultiver l'ivrognerie et le jeu, deux plantes dont les épines sont cruelles et les parfums dangereux.

Les travaux de la voirie étaient négligés. Chacun, comme vous le savez, devait y mettre la main et faire sa part. Or, tous attendaient après chacun et personne ne commençait. On se décharge aisément, voyez-vous, d'une obligation partagée. Le Conseil municipal s'est fait votre serviteur et il a agi. Maintenant vous marchez d'un pied ferme sur de larges trottoirs et vous ne crottez plus vos souliers. Plusieurs sont fâchés de cela. Ils disent que la boue ne salit que la chaussure, et que la brosse rend au cuir son éclat. Ils ne disent pas qui rend au gousset les sous dépensés pour la brosse et le reste...

Aujourd'hui l'eau coule dans les fossés au lieu de dormir dans les ornières, et les chemins sont bons ; les clôtures sont

solides, et les béliers en quête d'aventure ne vont plus fourrager le domaine du prochain. Les routes sont comme les rivières. Les unes et les autres font naître la richesse sur leur passage, mais à la condition qu'il n'y ait pas d'écueils dans celles-ci, ni d'ornières dans celles-là... Sur de bons chemins il n'y a ni mauvaises voitures, ni chevaux paresseux... Vos chemins sont beaux, et vous pouvez aller vous promener...

Plusieurs se mirent à crier, pensant qu'il se moquait d'eux. Vous pouvez aller vous promener ! cela se dit quand on veut se débarrasser de quelqu'un ; c'est une injure. Une bagarre s'en suivit et les jupons s'enfuirent. La boîte prit feu et ce fut bientôt un sauve qui peut général. Le deuxième candidat s'enfuit comme les autres, sans répliquer un mot, ce qui manque de vraisemblance.

Après quelques minutes de repos, le Muron nous présenta une danseuse de l'opéra. Elle avait fait tourner bien des

têtes royales par ses pirouettes élégantes et ses grâces incomparables.

Elle arriva leste et pimpante sur le parquet luisant. Le parquet, c'était toujours la table. Elle n'était pas excessivement habillée, mais il paraît que c'est mieux.

Les mouvements sont plus à l'aise en dehors des nœuds et des agrafes. La robe semblait ne commencer nulle part et finir partout, mais on distinguait assez un maillot rose et un soulier mignon. Au reste, elle était si petite.

L'orchestre, une flûte champêtre comme Tityre et Mélibée savaient en faire, égrena sans mesure une averse de notes éveillées, et les petits pieds de la petite créature s'agitèrent fort adroitement, avançant, reculant, glissant, sautant... sautant surtout. Puis, finalement, la danseuse pirouetta, selon la parole du Muron, comme on pirouette sur les parquets cirés des grands opéras. Mais aucune tête ne tourna. Il est vrai qu'il n'y avait là que de bonnes têtes "d'habitants."

* * *

Après cela, nous fûmes introduits dans un petit salon intime. Quand je dis : introduits, vous comprenez ce que cela signifie. Ici encore nous vîmes un spectacle assez amusant, mais pas commun du tout, et qui ne se trouve guère que dans l'imagination des romanciers.

Quelques tables rondes et beaucoup de chaises vernies meublaient ce petit salon. Sur les tables, il y avait des tapis verts, et sur les tapis verts, des jetons d'ivoire. Assises au tour de ces tables, des femmes élégantes tenaient, comme des éventails, dans leurs mains blanches, des cartes chiffrées dans les coins.

Presque toutes fumaient des cigarettes, et, de leurs bouches roses, montaient sous un souffle légèrement odorant, les molles ondulations d'une fumée grise.

On entendait de toute part le son mat de la monnaie de convention, puis des phrases courtes, des mots pleins de sens

pour les initiés, mais absolument vides pour les autres.

— J'y suis.

— De combien ?

— Deux de mieux.

— J'accorde.

— Passe.

— Rien ! rien ! rien !

— Combien de cartes ?

— Une.

— Deux.

— Trois.

— Pas du tout.

— Parlez, maintenant.

Evidemment on jouait le “Bluff”.

Cependant, chose singulière et que je n'avais jamais vue chez les joueurs de mon sexe, il régnait là une gaieté bruyante, et les décavées riaient plus fort que les autres. On aurait dit qu'elles jouaient à “qui perd gagne.” Jamais une plainte comme chez les hommes d'autrefois... surtout jamais un juron. On faisait une cagnotte, et les jetons d'ivoire tombaient

dru dans le plateau destiné à cet objet. Sur les murs de la salle, de distance en distance,des boîtes élégantes se profilaient comme les troncs suggestifs des églises et des chapelles.

Un coucou perché sur une corniche d'ébène, entre deux vases de fleurs, comptait, avec une précision de mathématicien, les minutes données au jeu. Quand, de sa voix monotone et un peu plaintive, il annonça la dixième heure, toutes les dames se levèrent et terminèrent debout la dernière donne.

Puis on fit le bilan.

Les gagnantes, toutes ravies, partirent à la file et se dirigèrent vers les troncs cloués au mur. Chacune selon sa dévotion. Il y avait un tronc des pauvres, un tronc pour les âmes du purgatoire, un autre pour des messes, un autre pour le luminaire, un autre pour le pain de Saint Antoine de Padoue, et le reste.

Les pauvres avaient toujours bonne part. Ce soir-là, Saint Antoine eut du



Soyez attentifs, la représentation va commencer. (page 272)

pain à revendre... mais les âmes du purgatoire n'éprouvèrent guère d'adoucissement à leurs ennuis.

La cagnotte était destinée aux maris sages, restés au coin du foyer pour surveiller les bonnes. On la tira au sort et la plus haute carte l'emporta. Toutes les dames reprirent en hâte le chemin de leur maison. Et plusieurs disaient, pour s'excuser, que cette manière de faire l'aumône valait bien les bazars et les petits sacs.

Quelques moments plus tard, nous entendîmes, dans les coulisses, une querelle passablement amusante. Une querelle de musiciens et de chanteurs... chose bien incroyable encore, et qui ne trouvera que des incrédules. Je vais tout de même vous raconter cela.

La scène se passait derrière les rideaux. De fait, il s'en passe plus là qu'ailleurs, et de plus piquantes aussi... Comme toujours le rideau laissait voir ce qu'il aurait dû cacher.

C'était à qui chanterait ou ne chanterait

pas, jouerait ou ne jouerait pas. Chacun voulait donner le morceau de son choix, ou ne donner rien du tout. Le directeur avait beau prier, supplier, gourmander, commander, on lui riait au nez. Il fallait laisser passer l'orage.

L'un offrait du comique, pour faire rire ;

L'autre, du tragique, pour faire pleurer ;

Celui-ci, un chant patriotique, pour enlever la salle ;

Celui-là, une romance sentimentale, pour toucher les cœurs ;

Un autre, quelque chose de corsé, de leste ;

Un autre encore, du voilé, à cause des jeunes filles.

On parla d'un solo.

Tout le monde voulut donner le solo.

On proposa un duo.

Tout le monde voulut chanter le duo.

Un grand chœur...

Personne ne consentit à en être. Y pensez-vous, un grand chœur ?... On

entend toutes les voix à la fois, et pas une mieux que les autres.

Une pianiste très brune voulut prendre la place d'une blonde, dans un morceau à quatre mains.

— Vous savez bien, répliqua celle-ci, piquée au vif, que j'en vaux deux comme vous.

— Comment cela, mademoiselle ?

— Comment cela ?... parce que je suis une blanche et vous, une noire.

Un violoniste boiteux s'entendit appeler double croche.

On cria à une petite bossue tapageuse :

— Savez-vous la valeur d'une ronde, mademoiselle ?

— Si vous saviez la valeur du silence, vous, répondit-elle.

On reprocha à un jeune ténor ses fréquents soupirs...

Et que sais-je ?

Mesdames et messieurs, dit enfin le directeur, ahuri, pratiquez davantage, je vous en supplie, les notes d'agrément.

Ainsi pendant dix longues minutes, et l'on finit par s'entendre, je crois, car l'on n'entendit plus rien.

Nous fûmes témoins, ensuite, d'un autre spectacle assez plaisant aussi. C'était le monde renversé, et la scène se passera vers la fin du siècle prochain. Il ne s'en portera pas plus mal, le monde, et, au lieu d'être à l'envers il aura peut-être repris sa position normale des premiers jours. Au reste, si c'est un mal, un autre siècle le guérira. Laissons rouler la machine. L'habitude de voir un défaut rend indulgent ; mais l'on finit souvent, hélas ! par douter d'une vérité qui est sans cesse souffletée...

C'était l'heure de la promenade. Nous vîmes défiler, sur une route imaginaire, de superbes carosses attelés de chevaux richement caparaçonnés. Haut juchés sur leur siège, des cochers avec chapeau de soie sur la tête, boutons d'or sur la poitrine et galons brillants sur toutes les coutures, conduisaient ces équipages fas-

tueux. Sur la route, des piétons à la mine piteuse regardaient, d'un œil d'envie, ce déploiement de luxe, et secouaient, d'une main encore blanche, la poussière des roues qui les éclaboussaient.

Dans ces voitures de gala, il y avait de grandes dames et de gros messieurs. Toutes les dames paraissaient belles ; seulement, les unes ressemblaient au matin et les autres, au soir. Les unes portaient, dans leur chevelure, l'or des blondes avoines, les autres, un léger duvet de neige, ou l'ébène d'une aile de corbeau. Tous les hommes paraissaient polis, mais ils saluaient d'une main calleuse et avec un peu de vanité.

C'était le défilé des travailleurs heureux. C'était la procession des parvenus, comme ceux qui vont à pied.

Il y avait des entrepreneurs de toutes sortes de choses et des négociants en tout genre ; des spéculateurs aux aguets ; des exploiteurs de médecines hardiment patentées; des ouvriers de toutes les heures;

des manufacturiers, des politiqueurs, mais pas un poète, pas un peintre, pas un musicien.

Et ceux qui les regardaient passer, la mine rechignée et l'air déconfit, n'étaient plus que le reliquat d'une époque déjà lointaine, et le reste d'un monde ancien. C'était la royauté en habit râpé et sans couronne. Des fils de princes et de ducs, des rejetons de comtes et de barons, des noms jadis retentissants et des veines où dormait une goutte de sang noble...

Et, parmi ces déchus, plusieurs tenaient à la main des parchemins jaunis qu'ils offraient aux belles ouvrières en landau. Toutes acceptaient avec un plaisir mal dissimulé, ces titres démodés et vains ; et princes et roturières continuaient leur route ensemble, parchemins contre bourses, dans un curieux tête-à-tête.

Le temps avait marché, comme vous voyez ; le peuple était devenu souverain. Le travail refaisait le monde et les travailleurs régnaient en maîtres à leur

tour. A eux l'or et les richesses !... A eux les plaisirs !... A eux la gloire et les honneurs !... A eux la terre domptée qu'ils mettaient dans le creuset !...

Pour combien de temps ?

Voici une autre scène drolatique encore, mais comme les précédentes, tout à fait incroyable. Je vous l'ai dit, c'était le monde à l'envers, que ces marionnettes du Muron.

Les femmes s'étaient émancipées. Elles ne portaient plus le jupon embarrassant, mais le pantalon étroit, la cravate blanche et le jabot de dentelle. Elles s'entraînaient depuis un siècle, et leurs membres délicats avaient pris une vigueur extraordinaire. Les dames faisaient la boxe, jouaient aux quilles, à la crosse, aux palets, et jonglaient avec des haltères de vingt-cinq livres dans leurs salons parfumés.

Les paysannes tenaient les mancherons de la charrue, fauchaient le blé et creu-

saient les rigoles à travers les champs moissonnés.

Toutes se complaisaient dans la buée tremblotante d'un café divinement exquis, né de l'union de deux plantes étrangères, l'une de l'orient et l'autre, de l'occident. Les heureuses mères de famille donnaient, sans honte et sans regret, un lait généreux à leurs vaillants poupons, et les poupons souriaient narquoisement, comme s'ils avaient pu savoir les ruses de leurs belles aïeules, et les illusions des antiques bébés.

L'évolution n'était pas encore parfaite. On aura beau faire, il restera toujours quelque chose de l'œuvre sage du Créateur.

Les hommes, sans ambition désormais, et contents de se reposer d'une lutte tant de fois séculaire, trouvaient tout naturel ce jeu des forces créées. Ils ne fumaient plus, ne buvaient plus, ne jouaient plus, et se laissaient aimer chastement, en riant malicieusement des surprises que l'avenir réservait à d'autres.

Ils se réunissaient encore le soir, de temps à autres, mais pour réciter le chapelet et jouer à la petite brisque, sans enjeu, deux contre deux, à la relève.

Après avoir négligé le salut éternel depuis le commencement des temps, ils négligeaient la vie terrestre. Ils dépassaient le but. Ils oubliaient que l'homme est esprit et matière, que le travail est une loi divine, et que la terre est une hôtellerie où l'on peut manger, boire et dormir, en payant. Seulement, il faut laisser la chambre propre et payer un peu plus que ça ne vaut.

Parmi les femmes, il s'en trouvait que la Providence avait affligées du don de la parole, et elles abusaient affreusement de ce don précieux dans les assemblées publiques ; mais, chose incroyable encore, dans les réunions intimes, elles ne déchiraient plus leurs amies et parlaient charitablement de tout le monde, même de leurs maris.

Quelques-unes écrivaient des livres de

piété, à l'usage des jeunes garçons qui voudraient embrasser tout autre chose que le maigre célibat, et des manuels de jeux et de sport, pour les jeunes filles soucieuses de l'honneur de leur sexe.

Quelques autres se livraient à l'étude de l'antiquité, et nous confondaient avec les momies de l'Egypte. Elles trouvaient nos mœurs et nos coutumes bien étranges.

D'autres cherchaient le célèbre élixir de vie que notre mère Eve, dans une heure de gourmandise fort regrettable, vendit pour une pomme à un fameux intrigant qui s'en sert toujours. D'autres encore se flattaient de faire des lois sages et claires, que nul esprit retors ne pourrait interpréter à sa guise, et appeler en témoignage contre le bon sens. D'autres aussi, mais en petit nombre, dépensaient des flots d'éloquence pour sauver, du bagne et de l'échafaud, les voleurs, les incendiaires et les assassins, et pour ravir à leurs victimes infortunées le respect et la pitié de leurs concitoyens. Ajoutant le blas-

phème à l'audace, elles appelaient cela de la charité.

Et parmi ces dernières, j'en remarquai une qui tournait, fièvreusement et tour à tour, les pages d'un traité d'astronomie et les pages d'une géographie. Elle s'agitait sur son siège, frappait du poing sur la table et jurait de sauver sa cliente.

Il s'agissait d'une séduction, d'un enlèvement, de quelque chose de monstrueux enfin. La coupable, une femme de quarante ans peut-être, avait enlevé un jeune homme encore sous la puissance paternelle. Il manquait douze heures à l'âge voulu pour l'émancipation. Le lendemain de l'attentat il eut été libre. Quelle hâte malheureuse ! Douze heures encore et le crime n'eut été qu'une idylle charmante.

Or, le jeune homme avait vu le jour dans une île de la baie de Bengale. Mais il était anglais. Les Anglais naissent anglais partout, surtout depuis qu'ils ont des îles dans toutes les mers, et des mers dans tous les continents. Il s'était échoué

sur nos rivages avec un vaisseau marchand dix ans auparavant.

La femme de loi soutenait d'abord qu'il n'avait pas opposé de résistance sérieuse à l'entreprenante fille d'Eve, car nul ne l'avait entendu crier : " Shocking " ! Mais elle allait démontrer, en outre, qu'il avait bien réellement les douze heures qui semblaient lui manquer. En effet, le soleil d'orient avait éclairé son berceau douze heures avant de paraître à notre horizon lointain. Donc le jeune homme avait douze heures de plus que les enfants d'ici nés, en apparence, le même jour et au même instant... Une belle cause ! J'aurais voulu l'entendre plaider, mais d'un coup de baguette, le Muron fit disparaître le spectacle.

* * *

Ce fut au tour des boxeurs. Une espèce d'artistes qui ne chantent que des duos, et battent la mesure de leurs poings fermés. La salle applaudit à outrance. Chez le

peuple, le roi de la taloche est le plus populaire des souverains. On aime les coups bien portés, les muscles souples, les poings durs : on admire l'adresse, la ruse, l'agilité, toutes les vertus du corps. Je ne dis pas que l'on dédaigne les vertus de l'âme.

* * *

Ils se portèrent de rudes coups en pleine figure, d'un poing serré et sans gant. C'était affreux, et contre les lois du pugilat. Ils reculaient, puis bondissaient comme des béliers l'un sur l'autre. Leurs jambes flageolaient parfois, et l'on devinait l'épuisement. Ils poussaient de petits cris de fureur, comme s'ils se fussent haïs, et pourtant ils ne s'étaient jamais vus. Ils arrivaient des extrémités du monde pour se mesurer. Tous deux s'intitulaient champions de l'univers. Il y en avait un de trop. Comme si, plantés, l'un sur le pôle nord et l'autre sur le pôle sud, ils ne pouvaient pas se croire seuls maîtres de la terre.

A la dixième ronde, ils roulèrent l'un et l'autre sur l'arène et ne se relevèrent plus. Ils étaient morts. Ils étaient morts illégalement, l'un ayant frappé trop haut et l'autre, trop bas. Aussi le diable vint-il les chercher. Un diable noir, au nez crochu, au front garni de cornes, au dos agrémenté d'une bosse, et terminé par une longue queue dévotement portée par quatre diablotins...

* * *

Quand l'enfer se fut refermé sur les restes meurtris des lutteurs, un ange parut. Il avait des ailes aux épaules mais ne s'en servait pas. Il était singulièrement attifé pour un ange. Il paraissait couvert de haillons, mais de haillons brillants. Des lambeaux qui semblaient une parure étincelante. Les déchirures laissaient passer des rayonnements. Il avait l'air fatigué cependant : peut-être venait-il de loin, peut-être avait-il souffert. Il se dirigea vers un coin de la place et,

sans frapper, comme c'est le droit de ces divins voyageurs, il entra dans une maison de belle apparence, et la porte resta ouverte.

Par cette porte large et haute, on put voir un lit blanc, et, sur le lit blanc une forme blanche de jeune fille. Il n'y a, en effet, qu'une jeune fille qui soit susceptible de vêtir une pareille blancheur et une forme aussi gracieuse.

Autour du lit immaculé se pressaient une famille dans l'affliction, des voisins et des amis. Le père demeurait sombre, la mère pleurait en priant, un jeune homme sanglotait en regardant la morte.

Or, voici en deux mots et comme l'a racontée le Huron, l'histoire de cette grande douleur.

C'était le soir des fiançailles... Les fiançailles de la jolie défunte et du jeune homme tout désolé. Un beau soir de juin, plein de calme, de parfums, de fleurs et d'étoiles. Elle se promenait dans l'allée ombreuse qui conduit de la maison à la

route, le front encore humide du premier baiser, et le cœur débordant d'une ivresse nouvelle, quand une femme inconnue l'aborda. Cette femme tenait par la main un enfant d'une dizaine d'années. Tous deux étaient misérablement vêtus. Le petit garçon marchait avec peine et pleurait beaucoup. Il était malade. Il grelottait, et malgré la tiédeur de l'air, ses petites dents claquaient sinistrement.

La jeune fiancée conduisit à sa mère les deux misérables créatures, et quand le petit malade fut débarrassé de ses guenilles, lavé dans une eau pure et proprement habillé, elle le prit dans ses bras et le déposa sur un bon lit.

Pendant plusieurs jours, pendant plusieurs nuits elle veilla à son chevet.

Cependant le mal empirait. Une fièvre maligne consumait ce petit corps déjà épuisé par les fatigues et les privations. La mort arriva.

La mère était partie déjà, heureuse peut-être de n'avoir personne à traîner désormais sur le chemin public.

A quelque temps de là, la douce fiancée fut à son tour prise de la fièvre, et les soins et l'amour ne la sauvèrent pas plus qu'ils n'avaient sauvé le petit mendiant.

* * *

Quand l'ange s'approcha de la couche funèbre, on vit un sourire étrangement doux passer sur les lèvres blêmes de la morte. Il prit dans ses bras sacrés la chaste dépouille et s'éleva vers le ciel.

Voilà qui a du bon sens, au moins... Et ce fut la fin.





Illustrations de
Georges Delfosse.

Il ne s'est jamais consolé de cette escapade. A la vérité c'était jouer de malheur, et son scalpel s'était fourvoyé d'une façon trop lugubre... ou trop plaisante, si vous l'aimez mieux. Il aurait pu lui arriver pis cependant. Le mariage pouvait manquer, et un mariage manqué, c'est une catastrophe, si la dot est ronde et le fiancé, carré.

Mon intervention l'a sauvé. En ce temps-là l'intervention était chose per-

mise. On y mettait de la discrétion, de la bonne foi, et d'ordinaire, tout finissait bien. C'était la franchise même que ce garçon ; il était franc comme l'épée du roi. Ne me demandez pas de quel roi.

J'oubliais de vous le nommer. Il s'appelait Noé Bergeron. Pourquoi Noé ? Probablement parce que son père avait lu la bible et aimait les antiquités. Peut-être aussi parce qu'il ne boudait pas son verre, et qu'il s'était endormi plus d'une fois dans les vignes du Seigneur.

Donc, il s'appelait Noé Bergeron. Qu'est-il devenu ? Il exerce la médecine avec succès dans une grande paroisse où des gens vivent très vieux et meurent pour se reposer. Il n'est plus jeune et il doit être gris, car nous avons le même âge, sinon les mêmes goûts. Il étudiait la médecine pendant que je faisais semblant d'étudier le droit. Je lui donnais des avis et il me donnait des pilules. Je calmais ses inquiétudes et il calmait mes souffrances. Nous sommes quittes.

J'étais à ses fiançailles. Il y avait beaucoup d'invités, tous de la haute ; l'aristocratie des lettres et l'aristocratie des écus, des diplômés et des cossus. Les parents de la campagne regardaient de loin. Des musiciens en habits, cravatés de blanc, rangés dans un coin du vaste salon, soufflaient de leurs cuivres une poussière de notes brillantes qui nous enivrait. Et puis la danse allait, allait, comme au temps où elle était une chose agréable au Seigneur.

Amaryllis voltigeait comme une phalène. On eut dit le même bourdonnement d'ailes. Vous savez, la phalène, ce beau papillon de nuit qui vient brûler à la flamme des candélabres, son corsage de velours et ses ailes de cire. Amaryllis, c'était la fiancée ; Amaryllis Belleau. Un beau brin de fille, je m'en souviens, et mise à ravir. Elle portait... Voyons, que portait-elle ? Ma foi ! je ne m'en souviens plus. Seulement, ça lui allait à merveille. Des cheveux noirs comme des ailes de

corbeau, bouclés... Non, pas noirs, couleur de blé mûr, plutôt. Pour ça, pas de doute. Ce qui la rendait séduisante surtout, c'était ce grand œil rêveur, même dans les bouffées de joie. Un œil ou l'azur du ciel... L'azur... je ne sais pas trop. Or, je ne veux rien affirmer d'incertain ; comme mon ami Noé Bergeron, je suis esclave de la vérité, je ne connais que ça.

Le commencement de l'affaire — car il ne faut pas commencer par la fin, — ce fut une escapade de trois étudiants en médecine et d'un étudiant en droit. L'étudiant en droit, c'était moi.

Je ne sais trop si je ne devrais pas parler, d'abord, de la mort de madame Belleau. Cette mort est bien la cause première de l'incident, et mon histoire serait courte sans cela.

Apprenez donc qu'à l'époque de la grande soirée des fiançailles, la mère était, depuis quelques années déjà, partie pour un monde meilleur, ce qui ne doit pas être chose difficile à trouver. Monsieur

Belleau ne s'était pas vite consolé ; il ne s'était pas encore consolé. La tendresse de sa fille apportait bien un adoucissement à sa douleur, mais ne pouvait la calmer tout à fait. Rien ne remplace la femme aimée, surtout quand la maternité a sanctifié l'amour en le comblant.

Je reviens à l'escapade. Il vaut mieux commencer par là. Noé me demanda de me joindre à lui et à ses camarades, pour faire une petite expédition nocturne dans un cimetière. J'avais eu envie d'étudier la médecine, et cela faisait comme un trait d'union entre les disciples d'Esculape et le disciple de Thémis.

Et puis, je n'avais point peur des morts. Pauvres morts ! que voulez-vous qu'ils fassent ?... Si seulement ils pouvaient parler ! Combien de fois j'ai désiré converser avec eux ! Comme il serait curieux de leur entendre raconter les émotions du départ d'ici et de l'arrivée là-bas !... Ils nous apprendraient le mystère des rapports intimes entre les créatures de

notre monde et celles des autres mondes. Ils nous parleraient peut-être des canaux gigantesques de Mars et nous diraient pourquoi, à certaines époques, ils se dédoublent. Ils nous révèleraient le secret des étoiles blanches comme Sirius, Véga ou Ataïr ; des étoiles jaunes, comme Arcturus, Pollux ou La Chèvre ; des étoiles rouges, comme Béteigeuse, Antarès, Algol. Ils nous raconteraient comment ils nous voient des profondeurs de l'infini où ils se sont envolés, pendant que nous, nous avons peine à voir plus loin que notre main. Nous ne pouvons pas découvrir les sentiments faux de l'ami qui nous sourit, les calculs égoïstes de la main qui nous relève, les roueries coupables du politiqueur qui nous harangue, la fragilité des promesses que nous fait l'amitié, la jalousie des confrères qui nous félicitent, et cetera...

Je n'avais pas peur des morts. Il était onze heures du soir quand nous mîmes, dans la main du gardien, la pièce blanche



Le cadavre que nous tenions reçut la lumière en pleine figure. (page 312)

nécessaire pour faire ouvrir l'infâme barrière. La dernière barrière qui tombera sera bien dans le voisinage de notre bonne ville de Québec. Les fortifications s'écroulent, mais les barrières restent debout. Fouette cocher ; mon récit s'attarde trop. Il était discret, notre cocher. Au reste sa discrétion lui rapportait de jolis deniers. Une vertu intéressée est peut-être moins belle mais elle est plus sûre.

Sur la route large et dure les roues produisaient un grondement sonore et monotone, qui nous aurait endormis comme une berceuse, si l'acte audacieux que nous accomplissions ne nous eût tenus en éveil. De temps en temps, les bêches d'acier que nous emportions se heurtaient, et nous pensions aux clous du cercueil qui grinceraient tout à l'heure en se cassant.

— Nous voici rendus, fit le cocher qui n'avait rien dit encore.

— Déjà ?

Cette surprise nous échappa. Nous n'avions peut-être pas hâte d'arriver.

La nuit était tiède ; une superbe nuit d'été, moins la lune et les étoiles. C'est quelque chose, je l'avoue. Le ciel nuageux nous annonçait une averse, mais nous enveloppait d'ombres. Un silence profond régnait partout ; personne sur la route ; pas de lumières aux fenêtres des maisons voisines. Des morts, rien que des morts ! Nous étions dans le cimetière. Joseph Labruère connaissait la fosse. Tiens ! je ne voulais pas le nommer, celui-là... N'importe, allons ! Joseph Labruère nous dit :

— Venez par ici.

— Attends, observa avec raison Noé, il est bon de se réconforter un brin.

Et il nous présenta une gourde qui n'avait encore rien perdu de sa fraîcheur. Il se fit un petit bruit dans un coin du cimetière. Un hibou, peut-être, qui se fatiguait de veiller seul sur un cyprès, peut-être un blaireau qui revenait heureux en sa retraite...

— Allons ! en voilà un qui se réveille avant la résurrection, fit Gaspard Côté.

Bon ! voilà l'autre nommé. Maintenant que vous les connaissez tous, je continue. Nous suivîmes Labruère. Nous marchions d'un pas léger afin de ne pas faire crier le sable, et de temps en temps nous nous arrêtions pour écouter. Le cocher faisait sentinelle, ou dormait sur son siège.

Ici, fit Labruère, à voix basse, ici !

Un éclair jaillit de la nue, et dans la lumière rouge, sous les grands arbres, toutes les croix du cimetière parurent sortir de terre.

Hâtons-nous, dit Noé, il faut en finir avant l'orage.

Les bêches s'enfoncèrent dru dans le sable nouvellement remué. Un quart d'heure s'était à peine écoulé que le tombeau rendit un bruit sourd. Les instruments l'avaient heurté. Un frisson passa dans les veines de mes compagnons. S'ils avaient eu le courage d'avouer leur peur, j'aurais avoué mes remords. L'amour propre nous scella la bouche mieux que les clous n'avaient scellé la bière.

Enfin nous parvenons à ouvrir cette porte que l'on croyait à jamais fermée sur le mort, et nous réunissons toutes nos forces pour enlever le lugubre fardeau, et le hisser sur le bord de la fosse béante. Un autre éclair illumina les airs et des reflets blafards descendirent jusque sur la tombe encore ouverte, au fond du trou. Le cadavre que nous tenions reçut la lumière en pleine figure. Nous ne pûmes retenir un cri. Nous avions fait erreur. Notre guide s'était trompé.

Nous étions venus chercher un pauvre diable de matelot décédé à l'hôpital, et nous avions entre les bras les dépouilles mortelles d'une femme. Il était trop tard pour recommencer. Nous étions tous un peu fatigués aussi. Et puis, le sujet ne servirait pas moins bien la science, quand il serait sur la table de marbre de la dissection. Pour apaiser la conscience qui avait des velléités de révolte, la gourde fut vidée. C'est l'argument suprême. Les remords se turent, et nous filâmes au trot vers la cité mal endormie.

Inutile de dire que nous avions fait disparaître la trace de notre sacrilège. Le fossoyeur n'avait pas ratissé le sable bénit avec un soin plus scrupuleux.

La femme dont nous avions, malgré nous, troublé le repos sacré, paraissait jeune encore et gardait, sous la pâleur effrayante de la mort, les traces d'une beauté frappante. Elle portait au doigt un anneau d'une grande valeur, un large cercle d'or fin où l'artiste avait incrusté une guirlande de petits diamants.

Que faire de cet anneau ? Notre honnêteté était déjà proverbiale, et nulle pensée mauvaise ne vint à notre esprit. Nous résolûmes de le vendre et d'en rendre la valeur à la défunte, sous forme de messes basses. Plus tard, Noé Bergeron qui ne ménageait pas les écus de son père, un riche marchand des environs de Montréal, racheta le bijou et le serra, soigneusement enveloppé dans une touffe de ouate blanche. Il le destinait au doigt mignon d'une adorable créature qu'il ne connaissait encore qu'en rêve.

Quelques années s'écoulèrent et nous fîmes un grand pas dans la vie. Chacun de nous prit son chemin et commença la lutte pour l'existence.

Noé avait fixé ses pénates dans une place d'eau. A Cacouna, je crois. Je n'affirme point. Il jugeait que les bains lui seraient d'un grand secours, à cause de l'imprudence des baigneurs ; cependant sa confiance n'allait pas jusqu'à espérer de rendre la vie aux infortunés, qui l'auraient définitivement laissée au fond des eaux amères.

Il fut appelé, un jour, auprès d'une jeune fille qui s'était,en effet,trop attardée dans l'onde caressante mais perfide. On l'avait retirée à demi noyée. Il la sauva. Elle eût été sauvée sans lui, mais il était écrit que la chose arriverait ainsi. Elle eut de la reconnaissance envers son jeune médecin. De la reconnaissance à l'amitié la transition est toute naturelle et la distance, toute courte. Elle lui donna son amitié. De l'amitié à l'amour le saut n'est jamais

brusque et le chemin est quelquefois long. Elle parcourut le chemin. Lui, il l'avait aimée du premier coup d'œil ; il avait franchi l'espace d'un seul bond.

Et voilà pourquoi ils fêtaient leurs fiançailles. Car elle, vous n'en doutez pas, c'est mademoiselle Amaryllis Belleau.

Nous voilà donc revenus à la soirée des fiançailles. Le chant, la danse, les récitations se succédaient, avec la régularité désespérante des symphonies trouées, que déroulent mécaniquement les musiciens de la rue. Il y avait, dans l'atmosphère chaude, des senteurs exquises que les éventails des dames, gracieusement agités, faisaient courir et flotter sans bruit, de toute part. Quand l'heure du réveillon sonna, les cuivres et les violons suspendirent leurs poétiques accords, et le cliquetis des couteaux et des fourchettes, ô sacrilège ! parut doux à l'oreille des gourmets.

L'homme ne vit pas seulement de son... Que de mets succulents furent savourés ! que de rasades joyeuses furent bues ! La

première, la plus solennelle, la seule universelle peut-être, ce fut quand le père Belleau, une petite moustache sur une grosse lèvre, un ventre rebondi, paré, sur le côté, d'une pesante breloque, proposa la santé des fiancés. Au même instant Noé, mon ami Noé, tout ému, rouge comme un coquelicot, passa, au doigt d'Amaryllis, l'anneau précieux qu'il conservait depuis si longtemps dans la ouate. Amaryllis poussa un petit cri de surprise, et nous crûmes qu'il lui serrait trop l'annulaire. Elle se prit à regarder le joyau avec une grande attention, puis on la vit pâlir.

Le fiancé était tout fier. Le père débitait son discours de circonstance, avec une verve digne d'une meilleure grammaire. Quand il eut fini, il se pencha sur la main de sa fille.

—Oh ! fit-il, d'une voix drôle.

— Puis un moment après :

— Je ne croyais pas qu'il y en eût deux pareils.

Noé devenait rêveur. Amaryllis gardait

un silence inquiétant. Monsieur Belleau reprit :

— Montre donc, Amaryllis.

Amaryllis lui passa l'anneau.

— Mais il est tout à fait semblable à celui que j'ai donné à ma chère défunte... On jurerait que c'est le même... C'est singulier !... singulier !... Et le même nom gravé en dedans... Amaryllis !...

— C'est le nom de ma fiancée, observa Noé d'une voix qui s'efforçait de paraître sûre.

— C'est vrai ! c'est vrai !... Amaryllis, comme sa pauvre mère... reprit Monsieur Belleau. Puis il demanda :

— Où donc l'avez-vous acheté, Monsieur Bergeron ?

Noé hésita. Je crus un instant qu'il était perdu. Il ne voulait pas mentir, et il cherchait une réponse acceptable.

Je vins à son secours. Dieu me pardonnera mon petit mensonge, en faveur de ma bonne intention... ou bien il le fera expier à mon ami.

— Il vient de Paris en droite ligne, tout comme moi, dis-je alors ; il a vu le jour sur le boulevard des Capucines, dans l'atelier d'un juif honnête.

Tous les yeux me regardaient très curieux. Je repris :

— Mon ami m'avait demandé de lui apporter un anneau nuptial du beau pays de France, et je me flatte de n'avoir pas mal choisi.

Noé riait maintenant. Monsieur Belleau examinait toujours l'anneau.

— C'est singulier, remarqua-t-il à sa fille, Amaryllis n'a rien qu'un L, comme dans l'anneau de ta pauvre mère.

— Comment ! repris-je avec un grand air étonné, il y manque une lettre !... ce juif m'a donc volé !... Il avait pourtant l'air bien honnête... Si jamais je retourne à Paris...

Mais enfin consolons-nous, cet anneau aura une ressemblance de plus avec celui de la chère défunte.

Et Monsieur Belleau ajouta d'une voix solennelle :

— Oui, c'est cela.

Puis se penchant vers la fiancée :

— Garde bien ce souvenir, ma fille, il est précieux à plus d'un titre... et quand tu mourras...

— Oh ! ne parlez pas de ça, fit Noé vivement...

* * *

— Tout de même, me disait-il, plus tard, j'éprouve un grand remords d'avoir mis le scalpel dans les chairs de ma belle-mère.

— Bah ! lui répliquai-je, ce n'est pas souvent qu'une belle-mère n'est déchirée qu'après sa mort.





Illustrations de
Henri Julien

I

Si je mens, c'est d'après Geneviève Jambette.

Il y a "beau temps passé" depuis qu'elle nous faisait ses récits de loups-garous, de feux follets et de chasse-galerie. J'allais alors à "l'école de l'église," et je n'étais qu'un gamin espiègle qui

faisait des niches à la destinée. A l'entrée de l'existence où je me trouvais placé, je regardais la vie par le gros bout de la lunette. Elle se perdait dans un lointain mystérieux. O la douce illusion !

Je n'ai fait qu'un pas de l'enfance à la vieillesse. Le temps d'espérer en vain, d'aimer en fou, de rêver en poète et de souffrir en martyr. C'est tout. Mais il ne faut pas que je m'oublie à parler de moi ; c'est du loup-garou à Geneviève Jambette que je dois vous entretenir aujourd'hui.

Pauvre Geneviève, elle était vieille déjà quand elle nous racontait ses histoires si vraies !

— Satanpiette ! disait-elle, c'est la pure vérité. Demandez à Firmin.

Firmin, c'était son frère.

Elle demeurait à deux lieues de l'église, et pour ne pas manquer la messe, elle arrivait la veille des fêtes et des dimanches. Combien, dans nos campagnes brûlantes de foi, font ainsi toujours !

Et toujours nos maisons hospitalières s'ouvrent avec plaisir pour les recevoir.

C'était chez le père Amable Beaudet qu'elle descendait, et c'est là que je l'ai bien des fois écoutée. Elle est morte depuis longtemps la vieille conteuse naïve, et bien peu se souviennent d'elle aujourd'hui. La postérité n'existe pas pour elle, car dans son amour de la vertu, elle aurait pu dire comme la Vierge à l'ange : "*Quomodo fiet istud quoniam virum non cognosco?*"

Et ceux qui n'ont pas d'enfants meurent plus profondément que les autres.

— Le loup-garou ! le loup-garou ! me criez-vous, ennuyés ou curieux.

Franchement, je ne sais pas trop si je vais me rappeler la chose.

Ha ! bon ! Geneviève commençait ainsi:

— Mes petits enfants, il faut aller à confesse et faire ses pâques. Celui qui est sept ans sans faire ses pâques "court" le loup-garou.

— Mais est-ce qu'il y a des chrétiens

qui restent sept ans sans communier à Pâques ? disions-nous étonnés.

— Oui, il y en a malheureusement. Ils sont rares, mais il y en a. Et si le monde continue comme il est parti, dans cinquante ans, ça ne sera pas drôle. On ne rencontrera que des loups-garous, la nuit.

— Est-ce que c'est malin, un loup-garou?

C'est ce pauvre Hubert Beaudet, mort à l'autel, qui demandait cela d'un ton gouailleur. Et la vieille répondait :

— C'est effrayant. Ça ressemble à un autre loup, mais ce n'est pas pareil. Les yeux sont comme des charbons ardents, les poils sont raides, les oreilles se dressent comme des cornes, la queue est longue. Ils rôdent, cherchant qui les délivrera.

— Les délivrer ? Comment ?

— Il faut leur tirer du sang. Une goutte suffirait.

— Et si on tuait le loup-garou ?

— On tuerait le chrétien.

— Pendant le jour, où se cachent-ils, les

loups-garous? fit Elisée, le frère d'Hubert.

— Le jour, ils reprennent leur forme humaine. On ne les distingue point des autres hommes. Au premier coup de minuit la métamorphose commence, et elle dure jusqu'à la première blancheur de la "barre" du jour.

Ici, la conteuse crédule toussait, humait une prise, dépliait son mouchoir de poche à grands carreaux et nous enveloppait d'un regard vainqueur. Puis elle reprenait sur un ton confidentiel :

— Firmin, mon frère, en a délivré un. Il y a plusieurs années de cela. Il a failli perdre connaissance. Il ne s'y attendait pas, et il croyait avoir devant lui un vrai loup des bois qui voulait le dévorer.

— Non ! Pas possible ! Vous vous moquez de nous !

— Satanpiette ! c'est la pure vérité. Demandez à Firmin. Vous ne croyez peut-être pas aujourd'hui, car vous êtes jeunes; mais vous grandirez, et alors vous comprendrez mieux les châtiments du ciel.

Voici donc l'histoire du loup-garou délivré par Firmin, le frère de Geneviève.

II

Misaël Longneau, du Cap-Santé, et Catherine Miquelon, de chez nous, allaient contracter mariage. Le troisième ban venait d'être publié. Une connaissance qui s'était faite l'hiver précédent, à l'époque du carnaval. Les Miquelon étaient allés voir un de leurs parents, au Cap-Santé, et les jeunes gens s'étaient rencontrés là, en soirée. Ils avaient dansé ensemble, ensemble ils s'étaient assis à la table pour le réveillon.

Elle avait croqué, de ses belles dents blanches, la croûte dorée d'un pâté ; il avait rempli son verre plus d'une fois, le gaillard, car il était noceur en diable.

Quand le père Miquelon attela pour s'en revenir, le lundi gras dans la relevée, Misaël, qui était fier de montrer son jeune cheval, son harnais blanc et sa carriole vernie de frais, proposa à Catherine

de la reconduire chez elle. La jeune fille n'eut garde de refuser. Le " pont " était pris. Une glace vive et miroitante couvrait toute la largeur du fleuve, depuis la rivière Portneuf jusqu'à la Ferme.

Il fallait entendre le trot rapide des chevaux, et le chant des " lisses " d'acier sur la route sonore. Les " balises " de sapin fuyaient, deux par deux, comme si elles eussent été emportées par un torrent. Mais les jeunes gens ne regardaient guère la plaine nouvelle, et n'écoutaient guère la sonnerie des grelots de cuivre. Ils se regardaient à travers le frimas léger qu'une buée froide attachait à leurs cils ; ils écoutaient la voix suave qui montait du fond de leurs cœurs.

Le voyage ne leur parut pas long. Ils avaient perdu l'idée de la distance et du temps. Ainsi font les heureux. Ceux qui souffrent éprouvent le contraire : le temps leur dure et le chemin n'a plus de bout.

Misaël " enterra " le mardi gras auprès

de sa jeune amie. Un enterrement joyeux, celui-là. Pas de tombe noire ni de cierges mélancoliques ; pas de psaumes lugubres ni de fosse béante où s'entassent, avec un bruit sinistre, les pelletées de terre bénite ; mais une table chargée de mets appétissants, des bougies pétillantes, des refrains égrillards, des verres profonds où tombaient, avec un gai murmure, les gouttes d'or de la vieille "jamaïque." Les dépouilles mortelles, c'étaient toutes les aimables folies auxquelles on disait adieu.

III

Les amours fidèles de Catherine et de Misaël duraient depuis un an, et le mariage devait avoir lieu après le carême.

En ce temps-là le carême était rude : l'abstinence et le jeûne recommençaient chaque jour. Nos pères étaient de grands pécheurs ou de grands pénitents. Ils étaient plus forts que nous, à cause de la vie des champs et de l'arome des bois.

Nous, leurs fils dégénérés, nous respirons trop l'air impur des villes, et nous dévastons trop nos campagnes. Retournons à la charrue et plantons des arbres autour de nos demeures, et nos fils, plus forts et plus vertueux que nous, feront, pendant de longs carêmes, pénitence pour nos péchés...

Donc, le troisième ban venait d'être publié. Le " marié " était arrivé chez sa future, avec son garçon d'honneur, son père et plusieurs de ses amis. Chacun se disputait le plaisir de les héberger. C'était la veille du mariage, et il fallait fêter la " mariée." Les invités se rendirent, le violonneux en tête, chez le père Miquelon. Ils venaient dire un tendre adieu à la jeune fille qui s'apprêtait à soulever un coin du voile mystérieux, derrière lequel se dérobent les femmes graves et les matrones prudentes. Ils venaient lui faire des souhaits qui jetteraient un peu de trouble dans son âme inexpérimentée.

Les noces allaient être joyeuses ; elles

commençaient si bien. Les violons vibraient sous le crin rude des archets ; les danses faisaient entendre au loin leurs mouvements rythmés ; les pieds retombaient en mesure comme les fléaux des batteurs de grain. Or, pendant que le rire s'épanouissait comme un rayonnement sur les figures animées, et que les refrains allègres se croisaient comme des fusées dans l'atmosphère chaude, le premier coup de minuit sonna. Le "marié" s'esquiva sournoisement. Il sortit.

Minuit, c'était l'heure marquée pour le départ. Les violons détendirent leurs cordes mélodieuses et ne chantèrent plus. Le garçon d'honneur s'avança alors dans la foule agitée par le plaisir et demanda :

— Le marié est-il ici ? Il faut qu'il me suive ; il est encore mon prisonnier. Demain une jolie fille le délivrera.

Ce fut d'abord un éclat de rire. Puis, après un moment, l'un des convives dit qu'il l'avait vu sortir, au coup de minuit, par la porte de derrière. Il était nu-tête.

On attendit quelques instants, le garçon d'honneur entr'ouvrit la porte et jeta un coup d'œil au dehors. Il ne vit personne. Il sortit. Au bout d'un quart d'heure il rentra : il était seul.

— C'est singulier, remarqua-t-il.

— L'avez-vous appelé ?

— Oui, mais inutilement.

Catherine, la fiancée, devenait inquiète.

— Il va rentrer, disait-on ; il ne peut rien lui arriver de fâcheux.

— Qui sait, encore ?... Un étourdissement, une chute...

Tous les hommes se mirent à chercher. Ils cherchèrent dans la grange, sur le foin, dans la " tasserie," à l'écurie et à l'étable, dans les " parcs " des chevaux et des bêtes à cornes, dans les crèches, partout.

Une heure sonna et Misaël n'était pas revenu. Des femmes se mirent à pleurer. Catherine était pâle à la lumière des bougies, et une horrible angoisse lui serrait le cœur. Elle souffrait beaucoup.

Quand deux heures sonnèrent, la

plupart des hommes étaient rentrés. Ils causaient à voix basse, comme auprès d'un mourant. Tout à coup la porte s'ouvrit et le "marié" parut. Il était livide. Cependant ses yeux étincelaient encore. Du sang coulait le long de son bras, et tombait goutte à goutte du bout de ses doigts glacés. Firmin le suivait, presque blême, et l'air hébété d'un homme qui ne sait s'il dort ou s'il veille, s'il a fait un rêve affreux ou un acte atroce.

— D'où viens-tu, Misaël ? que t'est-il donc arrivé ? demanda le garçon d'honneur.

Il expliqua assez gauchement qu'il avait éprouvé un singulier malaise tout à coup, et qu'il était sorti, pensant bien que l'air froid le remettrait... qu'il était tombé sur la glace et s'était fait une blessure à l'épaule... Il avait marché sans savoir où il allait, ayant probablement perdu connaissance...

Firmin le regardait avec de grands yeux animés. Il aurait bien voulu parler,



L'animal se dressa, et allongea comme pour le mordre, son museau pointu... Firmin frappa. (page 335)

c'était visible ; et il laissait voir qu'il en connaissait long, par ses signes de tête et ses haussements d'épaules. Cependant il ne dit rien. La blessure fut pansée. On aurait dit un coup de couteau. Il y a des glaçons qui tranchent ou percent comme un poignard.

La gaieté revint. On but une dernière rasade, et, le lendemain matin, la cloche carillonna l'heureux mariage de Catherine avec Misaël.

— Et le loup-garou ?

Attendez une minute.

Avant la messe, Misaël entra au confessionnal. Il y resta longtemps. Firmin recommença ses gestes et ses signes de la veille, mais avec une nuance approbative. Il ne dit pas un mot cependant, car il avait promis de ne point parler.

Or, voici ce qui était arrivé dans la nuit. Chacun cherchait de son côté le marié si étrangement disparu. Firmin pensa qu'il pouvait être allé à l'écurie où se trouvait son jeune cheval. Pourtant,

nu-tête, ça n'avait guère de bon sens. N'importe, il s'y rendit. Comme il levait le crochet de fer qui tenait la porte fermée, il entendit marcher sur la neige, derrière lui. Il crut d'abord que c'était quelqu'un de la noce. Un autre pouvait avoir comme lui l'idée de venir ici. Il se retourna. Une bête de la taile d'un gros chien, mais plus élancée, venait par le sentier qui reliait la grange à la maison. Elle était noire avec des yeux rouges ; des yeux flamboyants qui éclairaient comme des lanternes. Il eut peur, tellement peur qu'il resta là, sans ouvrir, immobile, incapable de faire un pas. L'animal s'avançait vers lui et le regardait. Il crut qu'il allait être dévoré. L'instinct de la conservation lui revint alors, il fit sauter le crochet de fer et se précipita dans l'écurie. La bête redoutable entra avec lui. Il fit le signe de la croix, tira son couteau de poche et s'apprêta à défendre sa vie. Il pensait bien que c'était un loup véritable. L'animal se dressa, lui mit

sans façon, sur les épaules, ses pattes velues, et allongea, comme pour le mordre ou le lécher, son museau pointu d'où s'exhalait un souffle brûlant. Firmin frappa. Le couteau atteignit l'épaule et fit couler le sang. Aussitôt le loup disparut, et un homme blessé à l'épaule surgit on ne sait d'où.

— Vous m'avez délivré, merci, fit cet homme.

— Comment, Misaël, c'est vous ?

— Oh ! n'en dites rien, s'il vous plaît !

— Vous "courez" le loup-garou ?... Mon Dieu ! qui aurait pensé cela ?... Il y a donc sept ans que vous n'avez pas fait vos pâques ?

— Sept ans ; mais ne parlez pas de cela, je vous en prie. Je vais aller à confesse demain matin, et je serai bon chrétien à l'avenir.

— Le jurez-vous ?

— Je le jure !

— Je serai à l'église, et si vous ne tenez

point votre parole, je dirai tout. Le mariage sera manqué.



— C'est entendu.

.. ..

La voilà finie, cette histoire.

Geneviève Jambette avait le soin d'ajouter :

— Firmin, mon frère, n'a jamais soufflé mot de cela, et la chose n'a jamais été connue.

Ça finissait par un éclat de rire.

Vous allez me dire, peut-être, que vous ne croyez pas un mot de cela...

Eh bien ! moi non plus.



Illustrations de
Georges Delfosse.

I

— Eh bien ! Monsieur le curé, avez-vous réussi à leur faire entendre raison, à ces pauvres fous ? Ont-ils regagné leurs foyers ?

— Oui, Monsieur Laforêt, oui. Ils se sont dispersés ; ils ont repris le chemin de la maison. Chacun est chez soi maintenant.

— Ils s'étaient promis, cependant, de fermer l'oreille à vos conseils.

— C'est que je leur ai parlé avec force de la soumission que l'on doit à l'autorité, et de l'inutilité de leur résistance. La conviction est enfin entrée dans leur esprit méfiant. Un seul est resté, une tête chaude, un exalté fraîchement sorti du collège, avec une grande disette de connaissances et une grande provision de prétentions.

— Oui-dà ! qui ça donc ?

— Le petit Després, le garçon de Jacques. C'est André qu'il se nomme, je crois.

— Ils ont la révolte dans le sang, ces gens-là... Mais que va-t-il faire, seul ?

— Mourir !

Et Monsieur le curé Paquin, satisfait d'avoir placé convenablement le mot sublime de Corneille, versa du vin à monsieur Laforêt, à son vicaire, monsieur Desève, remplit aussi son verre, et s'écria :

— A l'autorité !

Cela se passait vers la fin de 1837, à Saint-Eustache.

Les pauvres fous, que le bon curé venait de faire rentrer dans l'ordre, étaient des *patriotes*. Ils s'étaient réunis dans le couvent du village comme dans une citadelle. Ils rentrèrent dans leurs foyers, tristes et la tête penchée comme sous le poids d'une action mauvaise.

Ils sauvaient leur vie pour ne pas perdre leur âme.

Mais André Desprès était resté, lui ; il était resté seul. Il comptait qu'il en viendrait d'autres, et qu'enfin les bataillons de Colborne ne pourraient se vanter d'avoir vu les portes s'ouvrir comme pour les recevoir, et les mains se tendre comme pour les supplier.

En effet, plusieurs de ceux qui avaient obéi à l'injonction du curé, revinrent avec leurs armes et le front haut. D'autres arrivèrent du Grand-Brûlé et de Saint-Benoit. La troupe se reforma ; le courage se réveilla dans ces cœurs naïfs ; l'espoir fit sourire ces victimes volontaires ; et quand le vieux Colborne en-

toura le village d'un cercle de fer, avec ses deux mille soldats et ses huit canons, une clameur fit tressaillir d'émoi les murs sacrés du cloître.

— Vive la patrie !

Chénier était au milieu de cette troupe. Després l'aborda.

— Plusieurs d'entre nous n'ont pas d'armes, observa-t-il.

Le patriote répondit avec calme :

— Plusieurs d'entre nous seront tués, les autres prendront leurs armes.

II

La résistance des patriotes fut vigoureuse, désespérée, mais inutile. Ils durent fléchir devant le nombre mieux armé, et devant l'implacable incendie qui s'allumait partout.

Obligés d'abandonner le couvent dont les pignons flambaient, l'église devint leur dernier refuge. Par les fenêtres ouvertes ils firent pleuvoir sur l'ennemi leurs dernières balles ; et quand les chevrons du

toit en feu commencèrent à vaciller avec un craquement sinistre, ils s'élancèrent dehors, perçant d'une trouée sanglante les rangs serrés de l'armée anglaise.

C'est alors que Chénier, leur chef, tomba pour ne plus se relever.

Plus heureux, André Després réussit à s'échapper ; mais ce ne fut qu'en perçant d'outre en outre, un jeune compatriote, un lieutenant du capitaine Leclerc, qui tentait de l'empêcher de franchir la palissade du cimetière. Alors, il jeta son arme rouge de sang, escalada l'enceinte et s'enfuit. Mais il était poursuivi. On voulait le prendre vif, et faire ensuite un exemple terrible.

La chasse fut longue. Il était agile et connaissait bien les lieux. Il disparut tout à coup, au moment où des balles désespérées allaient l'atteindre. Mais il était dans le village. On le reconnaîtrait bien. Il ne saurait forcer les lignes ennemies, ni tromper la vigilance des sentinelles. Il serait pris, Colborne venait de le jurer.

III

Mademoiselle Emmélie Laforêt venait de sortir de sa chambre toute blanche, où elle avait prié pendant que le canon tonnait et que les flammes dévoraient le couvent et l'église. Ses longs cheveux blonds tombaient en désordre sur ses épaules voilées d'un fichu de soie noire, et, dans les cils d'or de ses grands yeux bleus il y avait encore des pleurs. Elle s'approcha d'une fenêtre. Alors elle vit des tourbillons d'étincelles monter dans l'air glacial, et des tisons enflammés retomber avec bruit sur le sol blanc de neige. Des hommes couraient çà et là comme des fauves pris de terreur. La porte s'ouvrit brusquement, et un de ces fugitifs se précipita dans la maison.

— Cachez-moi, pria-t-il, d'une voix altérée ! cachez-moi ! S'ils me prennent, ils vont me tuer.

Et il cherchait à pénétrer plus loin.

— C'est ma chambre, fit la jeune fille, émue et surprise.

L'homme était jeune et beau. La course avait rendu à sa figure pâlie par les veilles et les inquiétudes, une teinte vive.

— Mais qui êtes-vous ? demanda mademoiselle Laforêt.

— Un patriote !

— Et vous vous sauvez ?

— Tout est perdu ; Chénier est mort !

— C'est fâcheux qu'il ne soit pas mort plus tôt, observa alors une voix sonore et menaçante.

Et un homme au ventre obèse, court, large d'épaules et barbu, parut dans une porte entr'ouverte. C'était monsieur Laforêt.

— C'est fâcheux, en effet, reprit-il, car, sans ce maniaque, le village serait encore debout et bien des citoyens honnêtes vivraient encore, qui sont là, dans le cimetière avec lui.

— Dieu l'a jugé, répliqua le patriote, et les jugements de Dieu sont plus équitables que ceux des hommes.

A ce moment on frappa trois coups dans la porte.

— Les voici ! reprit Després.

Et, se tournant vers la jeune fille, il demanda de nouveau.

—Voulez-vous me sauver ?

Il n'y avait plus une minute pour la réflexion ; il fallait écouter l'instinct, ou, plutôt, le cœur.

— Entrez là, répondit-elle.

Elle montrait sa chambre ; et sa parole tremblait sur sa lèvre pure, comme si elle eut avoué une grande honte.

— Que fais-tu ? demanda son père avec reproche.

— Je sauve un malheureux.

— Un traître !

— A cette injure, André Després s'était arrêté sur le seuil de la chambre virginale.

— Trois nouveaux coups retentirent, plus forts, plus impérieux.

— Mon père ! supplia Emmélie.

— Eh bien ! soit, puisque tu le veux.

Et plus bas, entre ses dents serrées, il grommela :

— Les maudits patriotes !...

Six hommes entrèrent, six soldats, des Anglais et des Canadiens.

Ils saluèrent monsieur Laforêt et sa fille. L'un d'eux prit la parole :

— Nous venons de la part du général Colborne, dit-il, vous demander si quelque rebelle ne se cache pas ici.

— Ne savez-vous pas que je suis un des chefs bureaucrates ? repartit monsieur Laforêt, d'une voix aigrie.

— C'est que nous donnons la chasse à un de ces brigands, et nous avons ordre de l'emmener.

— Mort ou vif, ajouta un autre.

— Depuis quand, reprit monsieur Laforêt, la maison d'un fidèle sujet de Sa Majesté sert-elle de cachette à un révolté?

— Oh ! moi, je vous connais, affirma l'un des soldats ; je sais quelle confiance on doit avoir en vous.

— Eh bien ! pourquoi me fait-on l'injure de me soupçonner ?

— Et puis, c'est plus qu'un révolté, cet homme qui se cache, c'est presque un assassin, observa un troisième.

— Comment cela ? demanda le vieux bureaucrate.

— Il pouvait se rendre ; il n'était pas menacé. Il aurait eu la vie sauve sans doute. Au lieu de cela, pour franchir l'enceinte du cimetière et s'échapper, il a éventré l'un des nôtres, éventré ! c'est le mot.

— Hum ! hum ! gronda le vieillard.

Mademoiselle Emmélie écoutait avec anxiété. Elle ne voyait pas un grand mal, après tout, à ce qu'un homme sauvât, même à ce prix, sa vie et sa liberté.

— Alors, il n'est pas ici ? questionna-t-on de nouveau.

Et les limiers se disposaient à sortir.

— Vous pouvez chercher, répliqua froidement monsieur Laforêt.

— Nous n'aurions pas insisté, Monsieur, si quelqu'un ne nous avait pas dit l'avoir vu entrer ici.

— Quelqu'un... quelqu'un, c'est aisé à dire, murmura le bureaucrate ahuri.

Puis il ajouta :



Chénier tomba pour ne plus se relever. Plus heureux, Desprès réussit à s'échapper, mais ce ne fut qu'en perçant d'outre en outre un jeune compatriote. (page 343)

— Sait-on le nom de l'infortuné qui s'est fait éventrer ainsi ?

— Oui, c'est le jeune notaire Duquay, un brave !

— Hein ?

— Le jeune notaire Duquay.

— Le jeune notaire Duquay ?

Un cri perçant se fit entendre :

— Lui ! lui !

Et mademoiselle Emmélie tomba sur ses genoux. Puis elle murmura d'une voix pleine de sanglots :

Mon Dieu ! mon Dieu ! que faire ?

Elle venait de perdre son fiancé.

Monsieur Laforêt s'adressant aux soldats, leur dit la raison du désespoir de sa fille. Les soldats étaient émus et regrettaient d'être venus annoncer le deuil à cette maison.

Une lutte horrible se livrait dans le cœur de la jeune fille. Son bonheur tué par celui-là qu'elle s'efforce de sauver!... ses rêves d'or envolés soudain comme des colombes que chasse la tempête... ses

espérances à jamais évanouies !... Qu'avait-il fait, son fiancé, pour mériter un pareil sort ?... Allait-elle protéger son assassin maintenant ?... Car c'est un assassin, ce patriote qui est là... dans sa chambre, à elle !... dans sa chambre ! O la profanation !... Pourquoi cet homme n'expierait-il pas son crime ?... Etait-elle obligée de le cacher ainsi, puisqu'il lui faisait tant de mal ?... C'était involontairement, c'est vrai, sans le savoir... mais était-il nécessaire de se révolter ?... Si encore c'eût été dans la chaleur du combat, face à face !... Elle voyait la blessure béante, elle entendait les plaintes du mourant !... O angoisse ! ô torture ! ô désespoir ! Elle était pâle et les pleurs l'inondaient.

Sombre, indécis, son père la regardait.

Les soldats étaient dans la stupeur.

Soudain elle se leva, marcha vers sa chambre et en ouvrit la porte. Sur le seuil, elle parut hésiter ; ses regards mouillés semblaient chercher quelque

chose. Ils s'arrêtèrent sur le crucifix d'ivoire suspendu au chevet de son lit. Alors, se retournant vers les envoyés de Colborne.



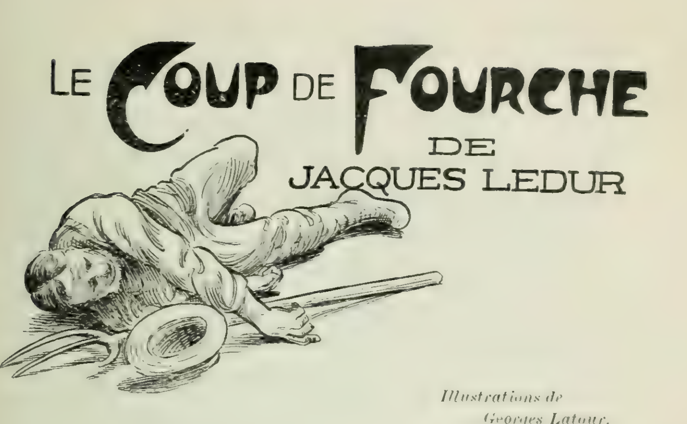
— Sortez ! ordonna-t-elle avec un geste douloureux... laissez-moi seule... j'ai besoin de pleurer.

Elle s'agenouilla devant le crucifix.

Les soldats s'éloignèrent en silence,

Monsieur Laforêt, les mains derrière le dos, se mit à marcher à grands pas dans la chambre où flambait la cheminée. De temps en temps une larme roulait sur sa joue. De temps en temps aussi on l'entendait grommeler :

— Les maudits patriotes !



LE COUP DE FOURCHE

DE JACQUES LEDUR

Illustrations de Georges Latour.

Un soir de juin, un de ces soirs calmes et parfumés où le soleil s'attarde, étincelant, dans le ciel qu'il empourpre, où la brise tiède emporte sur les eaux les aromes des prairies et des jardins, les chants des oiseaux et des ménagères, je pris passage, avec quelques amis, sur un bateau en partance pour la métropole. Nous regardions avec un indicible plaisir se dérouler, sur les deux bords du fleuve, les campagnes toutes fleuries, et nous sentions qu'à cette heure nul pays au monde n'était comparable au nôtre. Le

fleuve profond et large n'avait pas une ride. En arrière du vaisseau, dans le sillage qui s'élargissait toujours, la lumière ondoyait mollement et s'en allait, avec le flot un moment soulevé, se briser en millions de parcelles brillantes sur le sable doré de la rive. Nous aurions pu entendre les chansons des laboureurs revenant de l'ouvrage, et les aboiements des chiens aux premières ombres, si les grandes roues du bateau n'avaient sans cesse fouetté le fleuve dormant.

Sur un coteau lointain, tout à coup, au milieu des arbres qui paraissaient une dentelle noire au bord du ciel rose, on vit reluire une toiture toute petite. C'était comme une lampe qui se serait allumée sur un autel.

— Quel est ce point étincelant, me demanda l'un de mes amis ?

— C'est un calvaire, répondis-je... C'est un calvaire... Et si jamais vous passez là, arrêtez. Entrez dans la petite enceinte, agenouillez-vous sur la pierre, et

priez une minute, au pied de la croix, pour l'âme de Jacques Ledur.

Priez pour l'âme de Jacques Ledur... répéta lentement Georges Valin, qui n'avait guère l'habitude de ce passe-temps.

Et il ajouta d'un ton un peu goguenard:

— Je suppose qu'il y a une histoire au fond de cela ?

— Il y a une histoire, en effet, affirmai-je.

— Eh bien ! dis-la-nous, si elle n'est pas trop longue.

— Je vais abréger ; mais je ne puis toujours pas en dire le dernier mot tout de suite, ce serait d'un conteur maladroit. Ecoutez bien.

* * *

Un jour, dans la première heure de la relevée, Jacques Ledur entra chez lui, revenant du champ. Il était blême et chancelant, comme un homme ivre, lui qui ne prenait jamais un coup de trop. Sa main droite tenait une fourche de fer

épointée, sa main gauche serrait convulsivement, comme pour la refermer, une blessure qu'il s'était faite au côté. Il ne regarda personne, jeta sa fourche dans un coin, enleva vivement sa chemise de toile, et se mit à examiner attentivement le mal qui allait peut-être l'emporter. Le sang coulait de deux larges déchirures. Il ne dit rien, lui qui d'ordinaire sacrait comme un démon ; il ne dit rien et se prit à trembler comme une feuille.

— Mon Dieu ! comment as-tu pu te blesser ainsi ? demanda sa femme accourant à lui.

Il la repoussa rudement.

— Le docteur ! Il faut aller chercher le docteur, reprit-elle. Il eut un rire nerveux, mauvais, qui imprima à sa face livide une expression douloureusement amère, et il grommela, en levant les épaules en signe de désespérance

— Le docteur !... C'est le curé qu'il me faut.

Et il se jeta sur son lit. Les enfants se

mirent à pleurer. L'aînée des filles courut chez le voisin, lui conter l'accident et le prier d'aller quérir le prêtre et le docteur.



— Il faut qu'il se croie en grand danger pour demander le prêtre, observa le voisin, quand la jeune fille s'en fut allée.

* * *

Jacques Ledur était né colère. Sa première dent avait mordu le sein maternel, et depuis cette époque déjà lointaine, il avait laissé la trace de bien des morsures dans la réputation de son prochain. A l'école, il avait battu ses camarades pour une faute d'ortographe de moins, ou pour une bonne note de plus. Jeune homme, il avait aimé avec jalousie, boudant sa " blonde " si elle osait sourire à un rival, ou lever sur quelqu'un un regard bienveillant. Adulte, il se mêla d'avoir de l'ambition, voulut être au premier rang parmi les siens, et, comme on dit vulgairement, faire la loi à tout le monde. Ce qui l'aigrit surtout, ce fut de se voir refuser la main de Madeleine Groslot. C'est le père qui fit des embarras. Il ne voulait pas d'un gendre bourru pour sa douce Madeleine. En effet, Madeleine était une douce créature, une créature aimante comme toutes les

âmes sensibles, mais faible comme toutes les natures soumises.

Jacques épousa, par caprice et par dépit, Alphabétine Corbeau, qu'il n'aima jamais beaucoup, mais qui ne fut pas malheureuse. Au reste, elle l'avait averti avant de prononcer le oui fatal.

— Si tu me tarabustes, tu trouveras à qui parler...

Il avait souri drôlement.

— Je ne badine pas. Si tu égratignes, je déchire... si tu piques, je mords... mais si tu me choies, je te dorlotte.

Les enfants étaient venus comme une rente viagère annuelle. La mère avait trouvé, dans l'amour de ses mioches, un refuge contre les chagrins et les ennuis.

Les enfants sauvent bien des vertus du naufrage. Jacques Ledur n'était pas un bon chrétien, mais il n'était pas un homme malhonnête. Il aimait le sien et donnait peu, mais il ne volait personne. Il était de ceux qui pensent que les commandements de Dieu et de l'Eglise se

réduisent en somme à deux: Ne point tuer, ne point voler. Le reste, ça s'arrangerait bien.

Aussi, quand il mesurait de l'avoine, du blé ou du sarrasin, il cognait avec ostentation du bout du pied sur le demi-minot, pour le bien remplir, et il donnait mesure comble. Par exemple, il vendait le haut prix et se faisait bien payer.

Il y avait une exception cependant à cette loyauté dans la vente, c'était quand il mesurait la dîme. Alors la mesure n'était ni comble ni foulée. Il haïssait tant le curé ! Voici pourquoi :

Une année, le marguillier devait être choisi dans son village. Jacques avait une honnête aisance; il entendait les affaires et pratiquait l'économie; il crut donc avoir le droit de s'asseoir, à son tour, dans le banc d'œuvre, et d'y recevoir l'eau bénite et l'encens. Un beau banc, du reste, en bois dur faisant face à la chaire, garni, sur le devant, d'un crucifix et de deux chandeliers d'argent, comme un

autel. Aujourd'hui on a enlevé, du banc tant convoité, le signe du salut et les deux flambeaux, et les marguilliers sont descendus au rang des autres mortels ; seulement, est-ce malice ou ironie ? ils sont encore, en mainte église, placés en travers des autres.

Donc Jacques voulut être marguillier, et il en parla à ses voisins qui l'approuvèrent, crainte de l'irriter. Il allait être élu quand le curé intervint. Le curé avait son candidat et n'était pas homme à se laisser flouer. L'assemblée fut orageuse, la discussion, aigre, et le résultat, désastreux pour Jacques Ledur. Il sortit de la sacristie en blasphémant. Dans sa haine du curé il insultait la religion. Ce n'était pas un homme qui l'avait écarté de l'honneur qu'il convoitait, c'était l'Eglise. Il n'irait pas de sitôt entendre chanter des "Dominus vobiscum," et courber la tête sous des "Benedicat vos." Et en effet, il ne retourna plus à l'église que rarement, par affaires, pour voir les gens.

Puis il refusa de payer la dîme, sous prétexte qu'il ne se servait point du curé. Un entêtement. Il savait bien qu'il appartenait toujours à l'Eglise, et que sa famille remplissait ses devoirs religieux. N'importe, il se laissa condamner par les tribunaux : une sotte vanité. Il perdit l'estime de ses concitoyens et devint un objet de mépris. Son caractère s'aigrit davantage. Il en vint à refuser une voiture à sa femme, le dimanche.

— Si tu veux aller à la messe, vas-y à pied.

Trois années de suite, il empêcha le plus âgé de ses garçons de faire sa première communion. Il fallait labourer, il fallait herser. Est-ce qu'on ne sèmerait pas, allons ! Et si l'on ne semait pas, qui donc apporterait la nourriture à la famille, l'hiver prochain ? Les anges, peut-être... Ah ! oui, les anges !... allez-y voir !

L'enfant travaillait au champ tout le mois de mai, écoutant les jurons de son père qui alternaient avec les chansons des oiseaux. Et pendant qu'il peinait sur les

sillons noirs et fumants, ses compagnons couraient à l'église apprendre les grandes vérité de la religion ; puis un jour, le plus beau de leur vie, ils revenaient palpitants de bonheur : ils avaient communié. Enfin, un printemps, il put s'agenouiller à la table sainte et recevoir la nourriture divine, qui, depuis deux mille ans bientôt, soutient le chrétien dans son triste pèlerinage. Il revint tout joyeux à la maison. Il se jeta dans les bras de sa mère en pleurant ; il embrassa ses petits frères, ses petites sœurs avec une effusion touchante, puis courut au devant de son père qui rentrait de la grange. Son père lui dit rudement :

— Sauras-tu mieux gagner ton pain maintenant ?

L'enfant osa répliquer :

— Je saurai souffrir patiemment, et vous respecter toujours.

* * *

Il est, dans nos campagnes, une vieille et sainte coutume, c'est d'élever des croix de

distance en distance, le long des chemins. Ces croix hautes, noires dans le ciel clair, étendent leurs bras sacrés sur les maisons et les champs. On les aperçoit de loin, et toujours une pensée grave et salutaire se réveille en notre esprit. On se découvre en passant devant elles, et sur nos fronts alors descend une nouvelle bénédiction.

Il y avait une de ces croix sur la terre de Jacques Ledur, à une petite distance de sa maison. Elle était là depuis longtemps, et les anciens étaient bien des fois venus s'agenouiller sur le sol nu, dans la petite enceinte qui l'entourait. Maintenant elle s'affaissait comme toute chose bien vieille, et chaque souffle violent qui passait la faisait pencher tristement. Les étais devenaient inutiles, le pied avait pourri dans la terre, et l'un des bras pendait comme appesanti par une longue fatigue.

Quand Jacques revint de l'église, après l'élection du marguillier choisi par le curé, il la renversa tout à fait. Il essaya d'abord en la poussant avec ses deux



Regardez ! reprit-il, et des sanglots lui montaient à la gorge. (page 370)

mains, mais elle demeura immobile dans son trou rempli de cailloux gris. Il prit une perche et frappa le bras pendant, pour le casser et le faire tomber. Ce ne serait toujours plus une croix. Le bras résista ferme, et c'était comme un bras suppliant qui le conjurait de s'arrêter en son criminel dessein. Il alla chercher une hache. Quelques coups de l'acier tranchant sur les angles émoussés; de petits éclats vermoulus qui volèrent sur la terre sans verdure; un son étrange qui fit vibrer tout l'arbre et se répéta comme un blasphème, et la croix, vieille et profanée, tomba lourdement sur la petite clôture qu'elle écrasa d'abord, puis sur la prairie où elle se brisa.

Les habitants du village se réunirent, à quelque temps de là, et résolurent d'élever un calvaire. Ce serait comme une expiation. La souscription alla bien, et l'œuvre fut confiée à un habile sculpteur. Il fit un Christ mourant. Des rayons célestes semblaient sortir du bois transformé. Une douleur immense mais résignée était

peinte sur cette figure penchée. Les yeux voyaient encore et regardaient à travers des larmes. Ils regardaient l'apôtre aimé et la mère des douleurs. La bouche, amèrement entr'ouverte, paraissait dire :

Enfant, voilà ta mère, femme, voilà ton fils !

C'était ce calvaire que l'on voyait étinceler, tout à l'heure, sous le baiser de la lumière du soir.

* * *

Le jour de l'accident, le soleil de la matinée avait été chaud, le foin coupé de la veille avait séché, en saturant l'air de senteurs enivrantes, et les faucheurs continuaient à promener la faux sonore dans les prairies. Les faneuses, en chapeau de paille, piquant dans le gazon les fourches de saule devenues inutiles, prenaient les rateaux aux dents de bois dur, pour amasser en andains le foin plein de soleil.

La serrée allait être bonne et l'on en-

tendait déjà le roulement des charrettes qui venaient de partout. Le foin, engrangé dans ces conditions heureuses, serait un vrai régal pour les chevaux qui henniraient de plaisir, et pour les bœufs qui le secoueraient drôlement du bout de leurs cornes.

Jacques chargeait les voitures avec sa grande fourche d'acier. La sueur coulait sur son front, et sa chemise de toile, entr'ouverte, laissait voir sa poitrine haletante. Il était content et ne jurait pas, excepté quand le cheval faisait un pas de trop, ou s'arrêtait trop tôt. Tout en soulevant une pesante "fourchée," il jeta les yeux sur le ciel, au couchant, et il vit une large tache noire au-dessus des montagnes.

— Diable ! fit-il, est-ce un orage qui se forme là-bas ?... Par exemple ! S'il faut que ce bon foin-là reçoive de la pluie !... Vite, les gars !

Et le charriot, bientôt rempli, se mit en route pour le fenil. Jacques s'appuya sur sa fourche, et regarda venir l'orage avec

un air de défi. La colère bouillonnait au fond de son âme insoumise.

— Si toujours il faut travailler comme cela pour rien, grommelait-il, il vaut mieux se croiser les bras alors. Le foin est bon ; la récolte rapporterait quelque chose; allons ! vous ne méritez pas ça, malheureux habitants... Perdez tout et crevez de faim... Et les jurons partirent comme une fusée brûlante.

Le nuage montait vite. Le tonnerre grondait et des éclairs aveuglants déchiraient le ciel ténébreux. Les gouttes de pluie tombèrent sur le foin, qui se mit à crépiter comme un feu de branches. Les travailleurs revinrent à la maison. Jacques courut, lui aussi, se réfugier à son foyer, mais il ne partit qu'au dernier moment. Il espérait toujours que ce ne serait pas grand'chose, mais, quand il passa devant le calvaire, le nuage creva et l'eau se précipita comme d'une cataracte. Il eut un infernal emportement.

* * *

— Est-il tombé sur sa fourche ? se demandaient les gens accourus à son chevet... Comment a-t-il pu s'infliger de pareilles blessures ?... Il ne l'a pas dit ? Et le sang coulait toujours des deux plaies béantes. Et le malheureux Jacques, souffrant, affaibli, désespéré peut-être, en entendant ce qui se disait autour de lui, ouvrait des yeux hagards, et tâchait de fermer, avec ses mains, les plaies déjà enveloppées de linges de toile.

Le curé arriva. Il s'approcha du lit où le malheureux Jacques commençait à se tordre dans les horreurs de la mort qui approchait. Les personnes qui se trouvaient dans la pièce s'éloignèrent.

— Eh bien ! mon pauvre Jacques, commença le prêtre, que vous est-il donc arrivé ?... Un accident ?... le bon Dieu voulait vous rappeler à lui... Bénissez-le du mal qu'il vous envoie, c'est votre salut.

Le blessé poussa un sanglot et murmura :

— Le salut !... le salut !...

Le confesseur se pencha et longtemps il lui parla à voix basse, tantôt avec onction, tantôt avec fermeté. Que se passa-t-il alors ? C'est le secret de Dieu. Le moribond jeta enfin un cri long, amer, navrant, et il expira.

Le prêtre sortit de la petite chambre. Il était pâle et pleurait.

— Il est mort, fit-il, d'une voix émue. Que Dieu ait pitié de son âme !...

Puis il dit à ceux qui se trouvaient là :

— Suivez-moi.

Il sortit et se dirigea vers le calvaire. Tous le suivaient pleins de trouble et d'inquiétude, en se demandant ce que cela signifiait.

Il s'arrêta devant le grand crucifix de bois.

— Regardez ! reprit-il,—et des sanglots lui montaient à la gorge — regardez ! le côté gauche du crucifié est déchiré profondement en deux endroits, et une pointe de fer est restée dans l'une des blessures. C'est la fourche du malheureux Jacques qui a fait cela... A genoux !

Un cri d'horreur s'éleva, et tout le monde se prosterna devant le calvaire. Le prêtre ajouta :

— Au même instant et de la même façon l'impie a été frappé.

Toutes les mains se tendirent vers le Christ outragé, et toutes les bouches crièrent :

Pardon ! pardon ! pardon !

LE REVEILLON

Illustration de
O. Leduc.

Cette nuit-là il y avait réveillon chez le père LeMage, et je tenais à m'amuser un brin, avec les bons habitants de Saint-X. ou de Sainte-S., dont il était le premier par droit de pacifique conquête. Il venait d'être élu maire.

Saint-X. ou Sainte-S., vous ne devinerez pas où fleurit cette localité, et vous devinerez encore moins le nom du patron obligeant qui veille sur ses destinées. Notre territoire a des limites presque inconnues, et le nombre des saints est presque incalculable. Toutes nos paroisses, toutes les concessions de nos paroisses, et tous les chemins de nos concessions, portent un nom de saint en exergue ou comme une auréole. Le fleuve lui-même, après un baptême d'ensemble, se

voit baptiser en détail, et, superbe Saint-Laurent partout, il s'appelle quelque part le Trou de Saint-Patrice.

Il en est des saints comme de nous, les uns ont plus de vogue que les autres. Deux ou trois syllabes harmonieuses suffisent pour éveiller la dévotion d'une oreille musicale, et voilà Sainte-Cunégonde lancée. Ou bien un besoin jaloux de barrer le chemin aux autres, et l'on proclame Saint-Protais. Celui-ci soutient que l'honnêteté n'est qu'un mythe, et il veut que son village invoque Saint-Pancrace. On ne saurait dire où s'arrêtent la confiance et la dévotion des nôtres. Pourvu que ce ne soit pas à la condition tacite, que ces glorieux protecteurs ferment les yeux sur les peccadilles de tous les jours, et ne parlent jamais, au Seigneur trois fois juste, d'une mesure un peu faible ou d'un poids un peu faux.

Donc, cette nuit-là, il y avait réveillon chez le père LeMage, et j'étais, sans le savoir, un des premiers invités. Ni parent, ni ami pourtant. Un simple hasard d'é-

lection. Ne craignez rien, je ne vous raconterai pas ma triste campagne d'alors, et vous ne saurez même pas si j'étais bretteur politique ou candidat sérieux, simple machine à parler, ou éducateur convaincu des libres et indépendants électeurs.

Cependant la fête agreste battait son plein lorsque je fis mon entrée. Encore un peu, et je réveillonnais par cœur.

Fatigué d'une longue route en traîneau, sur des chemins coupés et cahoteux; engourdi par une véritable immobilité de colis, dans le poil caressant d'une peau de buffle authentique ; assoiffé par l'air vif, et ennuyé des propos d'élection qui me trottaient dans la cervelle, ou me sonnaient dans les oreilles, je m'étais jeté sur le grand canapé de l'auberge, tout près d'un poêle bourdonnant, et le sommeil m'avait couvert de ses traîtres mais délicieux pavots, comme d'un suaire de plomb.

Des voisins, des parents, des amis entouraient la table nouvelle, solidement

installée sur des chevalets, dans la chambre de compagnie. C'était très suggestif, cette longue table recouverte de nappes de toile blanchies par la lessive, et garnie de plats et d'assiettes aux larges fleurs rouges émergeant d'un feuillage bleu.

Les yeux fouillaient avec plaisir les mets alléchants de l'inventive cuisinière, et les oreilles s'ouvraient volontiers au cliquetis des couteaux et des fourchettes, comme au choc des verres.

On taillait de larges bouchées, on versait d'abondantes rasades, en l'honneur du divin nouveau-né.

C'était le réveillon de Noël.

La fête avait commencé par un cantique :

" Il est né le divin enfant,
Jouez, hautbois, résonnez, musettes. . .

et les chanteurs, qui ne connaissaient ni le hautbois, ni la musette, disaient,

sans sourciller, et en dépit de la saison rigoureuse :

" Jouez au bois, résonnez, musique ! . . .

Le divin Enfant souriait sans doute à leur inoffensive ignorance.

La gaieté était alerte comme si elle se fut réveillée aux notes éméchées d'une chanson à boire. Ce qui prouve qu'on peut dire des choses pieuses et rire, manger goulûment après une bonne prière, tenir ferme une coupe avec des mains à peine disjointes, et ne pas se fourrer dans l'œil un doigt qui sort du bénitier.

Et les histoires alternaient avec les refrains sacrés, et toutes étaient marquées au coin de l'honnêteté, si toutes n'étaient pas de circonstance. Nos gens ont le sens des convenances et le respect de la morale, et quand ils se relâchent, c'est qu'ils se croient loin des messieurs ou du bon Dieu.

Cependant à boire et à manger la pers-

pective change peu à peu, l'éloignement se mesure mal, les choses revêtent un aspect neuf, les distances s'effacent, les hommes se démasquent et tout s'embrouille. Le réveillon sacré commençait à prendre des airs de profanes agapes, et les pensées dévotes se noyaient un peu dans les vapeurs odorantes des bouillons et des liqueurs, tant il est vrai que la chair est faible, et l'esprit... aussi.

Par bonheur, un vieillard entra. Oh ! il était très vieux ce vieux-là, mais, dans sa carrure, il faisait songer au chêne. Il détacha, en la battant de sa mitaine, la neige qui ceinturait de blanc le bas de son pantalon gris.

— Venez-vous donc de l'église, seul et à pied, lui demanda l'un des convives ?

— Seul et à pied, comme tous les ans à Noël, depuis bientôt trois quarts de siècle, répondit-il avec une certaine fierté.

Il suspendit à un clou son "capot" de mouton noir et son casque de chat sauvage.

— Les mauvais temps vous ont sans

doute arrêté quelquefois, reprit un autre invité ?

— J'ai bravé les plus terribles vents de nord-est, les vents de Québec, et les tourbillons de neiges les plus aveuglants, les tourbillons de la Canardière.

— Vraiment ?

— Et je n'ai jamais eu peur de rester étendu sous les plis mouvants du grand linceul de l'hiver, car l'étoile des Mages m'a toujours guidé vers Bethléem.

— C'était la lune, fit en riant le petit Dumas, un peu gouailleur.

— Comment la lune, riposta le vieillard presque irrité, est-ce qu'à mon âge on ne distingue plus la lune d'une étoile ?

— Mais cette étoile dont vous parlez, elle était grosse comme la lune dans son plein.

— Non pas, enfant de la géhenne, elle était grosse, ronde et rose comme une " fameuse " que le soleil a longtemps caressée.

— Alors c'était une pomme ?

— Une pomme détachée d'un arbre céleste, si tu veux ; une pomme d'or ou de

feu, qui roulait dans le ciel frissonnant de décembre, et me conduisait au vagissant berceau de l'Enfant-Dieu.

— Viens prendre ta place à la table, Gaspard, et Mélanie va te verser une tasse de bon thé noir, dit alors, d'un accent ému, le père LeMage.

Les deux vieillards étaient frères ; ils se ressemblaient beaucoup et s'aimaient davantage. Leur vie s'était écoulée au même foyer, et dans la même paix des champs. Le travail avait été leur joie et l'honnêteté, leur apanage. Gaspard, celui qui venait d'entrer, n'avait pas aimé les femmes, parce que la vie était trop courte, disait-il, pour montrer toutes les grandeurs de l'amour, ou en réparer tous les désastres. Et puis, il avait attendu qu'une étoile le guidât vers le nid mystérieux où gazouillait, dans une espérance encore embrumée, l'enfant que lui réservait la destinée. Il avait attendu en vain. Il ignorait combien sont nombreux les hommes qui maudissent leur étoile.



L'étoile glissait à travers les nuages, et ses rayons
me montrèrent le chemin de l'église. (page 390)

Pauvre étoile qu'ils n'ont su ni reconnaître ni comprendre.

Le vieux Gaspard dégustait son thé noir avec un plaisir... Comment dirai-je pour être neuf ?... un plaisir capitonné de sensualité ! Le léger tremblement de ses doigts agitait, tel un souffle, l'aromatique liqueur dans le bol de faïence.

— Ça réveille, fit-il, ça dessille les paupières, et le cœur monte au ciel par les yeux... comme aussi par les yeux il descend vers la fange.

— D'où lui vient ce langage élevé demandai-je à un voisin ?

Brutalement, comme pour faire contraste, le voisin grossier :

Il s'est usé le " dessous " sur les bancs du Collège de l'Assomption, comme il s'est usé le " dessus " sur les étoiles de là-haut.

Je devinai un martyr de la pensée.

— Quand vous aurez vidé votre tasse et mangé votre côtelette, père Gaspard, vous nous raconterez, n'est-ce pas, comment l'étoile des mages vous a guidé une

première fois vers l'église, pendant la nuit de Noël, insinua Madame Une Telle, qui logeait en face, de l'autre côté de la table.

— Croyez-vous à l'incarnation ? demanda le vieillard, très gravement.

— Oh ! sans doute.

— Alors croyez tout car tout est possible. Croyez à l'étoile et croyez aux mages ; croyez au "Gloria in excelsis" et croyez aux bergers ; croyez à la résurrection et croyez à l'Eucharistie. Soyez logiques.

Il but une grande gorgée.

— J'achève, continua-t-il ; les choses divines me font dédaigner les choses humaines. L'homme ne se nourrit pas de pain seulement, mais de la parole de Dieu. Chantez un cantique et je vais interroger mes souvenirs.

Une femme à la voix stridente commença aussitôt :

"Dans cette étable
Que Jésus est charmant!...

Et bientôt, comme une digue qui se rompt, le cantique s'élança de toutes ces bouches rassasiées, avec un rythme si allègre et si violent, que la maison en tressaillit sur son " solage " de pierre. Le bonhomme Gaspard, la tête dans ses mains osseuses, toutes couvertes d'une ramille de veines bleues, songeait profondément. Quand le vol ardent du saint cantique se fut perdu dans les frissons du vent, bien au-dessus du toit neigeux, il se redressa et, promenant son regard sévère sur les hôtes attentifs, accoudé sans gêne sur la table du festin, il dit :

" Je m'appelle Gaspard LeMage. Des gens fort instruits m'assurent que je descends en ligne directe de Gaspard, l'un des trois mages de l'Orient qui vinrent à Bethléem pour adorer le Sauveur des hommes, encore vagissant dans la fraîcheur humide d'une large grotte, où s'abritaient les bêtes des champs. Rien d'étonnant qu'il en soit ainsi, puisque de fils en père, de même que tous les hommes.

je remonte jusqu'au paradis terrestre. Si j'insiste sur mon nom prédestiné, c'est pour vous faire comprendre mieux la convenance d'une intervention divine en ma faveur, aux jours de mon enfance si lointaine déjà. J'avais dix ans et j'en ai quatre-vingt-dix. Donc, vous tous qui arrivez joyeux de la "Minuit," vous ne saviez pas encore ce que le ciel avait d'amour pour la terre, et vous attendiez dans le néant l'heure bénie de l'existence. J'avais dix ans et je ne savais pas grand'-chose non plus... et je ne sais rien encore. Au catéchisme du dimanche, entre messe et vêpres, le curé nous expliquait bien des mystères... ou plutôt, il nous expliquait les raisons de croire aux mystères, et c'était déjà saisissant de beauté. Pourtant ma jeune intelligence se montrait rétive. Je voulus la dompter. Elle devait comprendre, puisqu'autour de moi tout le monde paraissait comprendre et ne s'étonner de rien. Et je la domptai en effet.

Une chose m'avait intéressé vivement

au catéchisme des Rois. C'était le voyage de Gaspard, Melchior et Balthasar, les trois princes orientaux qui avaient apporté de leurs provinces fortunées de l'or, de l'encens et de la myrrhe. Et parmi ces princes, je voyais toujours Gaspard, le premier, le plus grand, le plus richement vêtu, et tout à fait semblable à mon père, avec ses épaules larges et légèrement voûtées, son regard doux où s'allumaient des éclairs, et sa barbe longue tombant sur sa poitrine en blanches ondulations.

J'attendais la Noël prochaine avec une vive anxiété, et quand tomba la première neige, je compris que le ciel couvrait d'un tapis d'argent la terre où devait reposer le Messie. Je comptais les jours qui me séparaient de la grande solennité, et je les voyais s'égrener comme les "Ave" de mon chapelet.

Vinrent les Avents, avec leurs grands appels mystiques, presque douloureux, et leurs dolentes prières. Je me sentais

meilleur et plus joyeux. Quelque chose me disait que j'allais être témoin d'une grande merveille. De loin, de très loin, je voyais parfois étinceler le clocher de l'église, et le rayonnement se répercutait dans mon âme émue.

Enfin la Vigile arriva. Journée longue mais pleine de mouvement et de gaieté. Dans la maison, au hangar, dans la grange, tout s'agitait étrangement. En brûlant l'épinette résineuse, le poêle avait, tour à tour, des grondements de tonnerre et des crépitements de grêle. Tout chantait dans le grand fourneau plein de vapeurs : l'eau de la bouilloire, le jus de la viande et le bouillon de la soupe. A l'étable, les bœufs et les génisses oubliant de ruminer, et la tête haute, au-dessus du ratelier, traduisaient leur plaisir par des meuglements sonores que scandait un balancement de cornes. A la bergerie, les agneaux sautaient, bêlaient, folichonnaient, sans souci de leur toison blanche qui s'effrangeait, et des flocons légers qui

s'accrochaient à l'humble lambris, comme pour le parer de guirlandes. A l'écurie, les chevaux faisaient semblant de s'ébrouer, puis ils piaffaient comme pour une danse, et leurs hennissements avaient des éclats de trompettes.

O l'adorable vigile !

Dès le premier coup de la messe, à onze heures du soir, je me dirigeai vers l'église. La cloche m'appelait, et le vent glacial se réchauffait aux caresses de sa voix pieuse. J'aurais eu ma place dans la "carriole," avec les autres, mais j'aimais mieux entendre sous mes pieds le craquement de la neige, et sur ma tête je voulais voir, comme le mage, mon ancêtre, une étoile rayonner.

Je me figurais venir des plaines fleuries de l'Orient, avec des parfums inconnus et des bijoux d'or pour le nouveau-né d'Israël. Parfois je sentais l'émotion me gagner, et les yeux vers le ciel, je voyais dans le bleu sombre une poussière de feux se perdre en l'infinie profondeur. La nuit

se fit soudainement ténébreuse. La cloche ne sonnait plus sa prière rythmée. La neige ne craquait plus sous mes souliers durs. Le verglas ne jetait plus de lueurs d'acier. Un frisson parcourut mon être. Des grelots agitèrent, dans l'éloignement, leur sonnerie gaie, et je me sentis aise de n'être pas seul sur la route. Mais après m'avoir effleuré du bout de l'aile, la chanson des grelots mourut dans l'épaisse obscurité des alentours, comme les étoiles dans les effrayants lointains.

J'étais égaré.

Je me vis enveloppé de noir, et la neige qui s'étendait partout, n'avait plus de reflets et paraissait une mer sombre. " Etoile des mages, m'écriai-je éploré, perce le voile affreux qui me dérobe le ciel, et conduis-moi vers l'Enfant-Dieu que je veux adorer !

O surprise ! ô bonheur ! A peine le Seigneur a-t-il entendu ma prière qu'il fait paraître, au milieu des airs enténébrés, une étoile radieuse, grande comme la lune.

Sa lumière se mit à pleuvoir en paillettes d'argent sur la terre qui allait être sauvée, et le clocher recommença plus joyeusement son hymne de gloire. Seulement, il n'était plus devant moi, faisant de sa flèche argentée une trouée claire dans le ciel sombre ; il était derrière moi maintenant, et un bouquet de bois planté dru nous séparait, tel un rideau lourdement tombé.

J'avais pris, à une fourche de chemin, la route qui conduisait au bois, et j'étais entré dans l'abatis de l'automne. L'étoile, subitement apparue, éclaira les grands arbres. Les uns étaient debout comme des pyramides, les autres étaient couchés dans leur draperie de rameaux, ou nus comme des cadavres dépouillés. Sa lueur pénétrante descendit sur la mousse verte du merisier, et l'écorce blanche du bouleau; elle joua parmi les branches entassées pour le feu du printemps. Sur tout cela l'hiver avait laissé tomber des flocons de neige qui semblaient des colombes,

mais il n'y avait plus de suaves roucoulements.

Je fis quelques pas en regardant l'étoile bienveillante, comme pour la supplier de ne pas me laisser seul en ce lieu désert. O joie de ma vie ! l'étoile glissait à travers les nuages, et ses rayons me montrèrent le chemin de l'église. Je me mis à courir et elle courut aussi.

A l'orée du bois ce fut une bouffée de lumière aveuglante, et j'aperçus, très loin, les balises de sapin qui se tenaient comme des sentinelles, droites et raides, chaque côté de la route. Et plus loin encore, entre les ombres de la terre et les nuées du ciel, le clocher m'apparut tout resplendissant, comme au réveil des matins clairs d'avril.

Les hommes qui passaient sur le chemin semblaient des ombres qui maculaient l'universelle blancheur. Voyaient-ils l'étoile mystérieuse ? Ils ne semblaient pas la deviner. Et ils étaient noyés dans l'éblouissement !... Moi, je ne pouvais en

détacher mes yeux, et je marchais sans souci de la neige, où j'enfonçais comme dans une vague d'écume.

Quand je pris la grande route, l'étoile décrivit un angle dans les champs supérieurs, et elle s'ouvrit une route éthérée qui devait, comme le chemin neigeux que je suivais, s'arrêter à l'église déjà tout en prière. Moi, je m'approchais du seuil, elle, de la croix du clocher. Et, tout à coup, en effet, comme si le coq d'étain qui surmontait cette croix de fer, se fut envolé dans l'espace mystérieux, la croix noire parut un instant couronner seule la haute flèche. Un instant seulement, car l'étoile qui m'avait guidé descendit comme un éclair des hauteurs célestes, et vint se poser, telle une lampe glorieuse, au sommet sacré d'où le coq venait de prendre son vol.

— Un rayon de lune qui faisait étinceler les plumes métalliques du vaillant coq, m'écriai-je impoliment, n'y pouvant plus tenir.

Je fus réveillé par un éclat de rire.

— Que nous chantez-vous là, dormeur, il n'y a ni lune ni coq, mais un bon réveillon qui nous attend.

Le réveillon, balbutiai-je, ahuri... mais j'y suis au réveillon... Nous y sommes tous... le père Gaspard vient de nous conter...

— Vous dormez encore.

Une rude secousse suivit de près, et cette fois, je sortis du sommeil comme un pantin d'une boîte à surprise.

— Comment, je n'ai pas réveillonné ? Je ne suis pas à la table du père Le-Mage ?... J'ai rêvé ?... C'est trop fort !

Tout le monde riait à l'auberge, et je fis comme les autres. Au reste, je ne suis pas le premier qui confond le rêve avec la réalité, et, ma foi ! je m'en bats l'œil. Le rêve, tant qu'il dure, est semblable à la réalité, et la réalité, quand elle n'est plus, devient semblable au rêve.



Illustrations de
Georges Delfosse.

Il y a quelques années, le passant la voyait encore. C'était une croix tracée avec le doigt sur une grosse pierre, au bord du chemin, à deux ou trois cents pas de la falaise, pas loin de la maison du vieux Boisvert, tant renommé pour l'excellence de ses vergers.

Souvent, quand je me rendais à l'église de Saint-Jean-des-Chaillons, alors que ma famille demeurait sur les bords pittoresques de la petite rivière du Chêne, à

l'endroit où elle se jette dans le fleuve, je m'arrêtais un moment devant ce signe sacré. et je me demandais s'il n'y avait pas là quelque douloureux mystère.

Les vieux disaient :

— Nous l'avons vue au temps où nous étions jeunes. Elle ne s'est pas effacée. La pluie ne l'a jamais lavée, le soleil ne l'a jamais brûlée. Elle est la même toujours. Le père Bouchette m'affirma qu'elle était là, rouge sur cette roche grise, quand on ouvrit le chemin. C'est le chemin qui s'est approché d'elle.

Cependant la José-Baptiste, qui feint de tout savoir et n'a pas la langue dans sa poche, me conta plus tard que c'était Modeste Mailhot qui avait fait cette croix. Vous savez, le gros Modeste dont la canne ressemblait à une crosse d'évêque, et les souliers à des raquettes de peau d'orignal?

J'ai vu la canne formidable et les larges souliers. Le curé de ma paroisse, M. Faucher, l'oncle de M. Faucher de Saint-Maurice, gardait ces singulières reliques.

Avec la canne on pouvait assommer un bœuf, dans le soulier je me fourrais les deux pieds tout chaussés.

Ce géant demeurait sur la côte de la petite rivière du Chêne, tout près du pont. Il pesait plus de cinq cents livres, était fort comme dix et amoureux comme douze.

Or, la mère José-Baptiste me conta que le gros Modeste avait fait cette croix à l'époque où l'on ouvrait le *chemin du roi*. Il survint au moment où six hommes s'efforçaient en vain de rouler, à quelques pas, une roche énorme qui brisait la ligne droite de la route.

— Rangez-vous un peu, mes gars, fit-il.

Les gars ne demandaient pas mieux. Ils étaient curieux de voir la force de ce gaillard. Lui, doucement, lentement il se pencha, s'appuya l'épaule au caillou, de ses bras fit un levier, puis se raidissant comme une amarre que la barre du cabestan met à l'épreuve, il souleva la masse lourde et la fit rouler plus loin. Alors, pour commémorer ce tour de force, il marqua la pierre d'une croix rouge.

La José-Baptiste a-t-elle dit vrai ?

Voici, tout de même, une autre explication que beaucoup de mes lecteurs délicats aimeront mieux.

Elle m'a été soufflée à l'oreille par mon démon familier.

* * *

Reportons-nous à deux siècles et plus en arrière.

Le voile mouvant de la forêt primitive s'étend encore sur les bords du grand fleuve et déroule, jusqu'en des lointains infinis, ses replis d'où s'échappent de mystérieux murmures ; le fleuve, drapé dans son écharpe d'émeraude comme aujourd'hui, comme aujourd'hui aussi dort paresseusement dans son lit profond, ou jette à ses bords impassibles l'écume de ses flots vagabonds.

Des oiseaux aux larges ailes blanches tourbillonnaient dans l'air comme des voiles qui se déchirent, et, sur les eaux, des pirogues élancées glissaient comme de grands oiseaux. Des cris, nulle part

ailleurs entendus, perçaient l'obscurité des nuits ; des chants étranges s'élevaient et mouraient, les matins et les soirs. C'était, souvent aussi, le silence saisissant de la nature sauvage dormant en sa quiétude séculaire, avec, de temps en temps, les soupirs ou les plaintes, les chants ou les sanglots de la vie qui cherche le réveil.

Un matin, le matin du 20 mai 1656, plusieurs canots d'écorce abordaient, avant l'heure du lever, à la grève tranquille de l'île d'Orléans. Un calme profond régnait sur la bourgade huronne, dont les wigwams se serraient pieusement autour d'une petite chapelle de bois.

Des arbres avaient été abattus, et cela formait çà et là de larges blancheurs dans l'ombre de la forêt. Le sol était fouillé, et déjà, à travers les souches noircies qui semblaient des fauves aux aguets, le froment avait bercé ses épis barbelés, et le maïs ses longues tiges aux aigrettes pompeuses. La civilisation plantait ses premiers jalons sur l'une des plus belles îles

qui soient sorties des ondes de notre fleuve.

Les Hurons, dociles et intelligents, avaient prêté l'oreille à la parole du missionnaire et aux avances du soldat. Ils avaient offert leur front au baptême, et tendu leur main à la France. Ils sont demeurés fidèles.

Ce matin-là, Brin-d'herbe, la plus jolie Huronne du hameau naissant, quitta, aux premières lueurs de l'aurore, sa couche de feuilles odorantes. Elle serra autour de ses hanches une longue bande d'étoffe brillamment "carreautée," chaussa des mocassins brodés avec du poil de porc-épic, teint de diverses couleurs, arma ses bras de bracelets de cuivre nouvellement poli, et mit à son cou un collier de verroterie, où s'attachaient une croix et une médaille d'étain fin. Ensuite elle alla prendre, sur une tablette, dans un coin de la cabane, une "couverte" de drap noir bordée d'une large raie bleue, et elle en enveloppa ses brunes épaules. Alors, sou-

riante, elle s'agenouilla auprès de sa couche devant une image de la sainte Famille.

Elle pria longtemps ; elle pria avec une ferveur étonnante. Et ses lèvres où passait le frisson d'un amour nouveau, d'un amour idéal, répétaient toujours les mêmes prières :

Notre Père qui êtes aux cieux, que votre nom soit sanctifié...

Je vous salue, Marie, pleine de grâce...

Et son imagination ardente s'emportait, peut-être, sa foi neuve en des régions merveilleuses, où les ivresses de la vie sauvage se fondaient avec les ravissements promis par une religion divine.

Le jour qui se levait devait être, pour la belle enfant des bois, un jour de grande joie. L'eau sainte du baptême allait couler sur son front. Déjà son cœur possédait les douces vertus chrétiennes et son esprit pénétrant s'était familiarisé avec les principales vérités de la religion. Depuis longtemps elle soupirait après

l'heure bénie où l'Eglise de Jésus-Christ la presserait sur son cœur de mère, en l'appelant sa fille bien-aimée.

Aux pâles lueurs de l'aube avaient succédé des teintes plus vives, et le ciel d'orient fermait d'une barrière de pourpre, par delà les îles, le grand fleuve endormi. Les premières gerbes lumineuses tombèrent comme une pluie de diamants sur le feuillage, et les Hurons sortirent de leurs cabanes pour aller prier à l'église et travailler au champ. Libres fils de la forêt, fiers guerriers que le fer n'avait pu dompter, ils venaient humblement se courber sur la glèbe, après avoir enterré la hache de guerre et rejeté loin le tomahawk, afin de vivre à l'ombre de la croix.

* * *

Les canots montés par les Iroquois avaient atterri dans une anse, sur la droite de l'île, à quelques arpents de la petite église. La rive était élevée en cet endroit. Les arbres s'y échelonnaient ma-

jestueusement jusqu'à la cime. L'eau dormait profonde et noire dans le demi-cercle formé par l'enfoncement du tuf grisâtre.

Sans effaroucher les oiseaux qui saluaient le matin ; sans rompre, sous leurs pieds, les branches sèches dont les craquements pouvaient trahir ; sans prononcer une parole, car le souffle venu du large aurait pu la porter à l'oreille des ennemis, les Iroquois montèrent à la file, courbés sur la mousse, glissant sous les rameaux épais, attentifs, recueillant tous les murmures, fouillant d'un œil ardent les alcôves sombres ou les clairières ensoleillées, le tomahawk à la main, le couteau à la ceinture, la soif du sang à la bouche.

Ils arrivèrent sur le sommet.

Devant eux alors le sol descendait, par une pente longue et douce, vers un autre point du rivage. Ils firent quelques pas et s'arrêtèrent. Le soleil, sortant d'une buée molle et laiteuse, inonda tout à coup

d'une lueur aveuglante les cabanes d'écorce et le toit de la chapelle.

Ils virent une jeune fille se diriger vers la maison de la prière. Une foule bigarrée lui faisait escorte : des vieillards incapables de bêcher la terre des champs; des femmes portant sur leur dos la nagane où dormait le nouveau-né ; des garçons jouant de la tambourine ; des vierges chantant des cantiques pieux.

Ils sourirent à cette vue, et leurs mains se crispèrent sur la gaîne de leurs couteaux ou le manche de leurs casse-tête. Ils reprirent leur marche de fauves, mais ils se hâtaient maintenant. Le sang les attirait.

Déjà les Hurons étaient dispersés dans leurs petits champs, et, penchés sur des instruments nouveaux pour eux, les yeux fixés sur les sillons qu'ils ouvraient, ils rêvaient des moissons abondantes qui se berceraient à l'automne, comme de grandes vagues jaunes, sur cette terre aujourd'hui toute nue.

Et ceux qui ne travaillaient point sous les feux du joyeux soleil, dans les flots des matinales et fraîches émanations venues des bois et des eaux, ceux-là priaient, réunis autour de leur père, au pied du plus humble des autels, mais tout près de Dieu.

Alors un cri formidable retentit :

Ohé ! ohé ! ohé !

Et la troupe barbare s'élança.

Pauvre Huron, la moisson qui va couvrir ton champ s'étendra comme un voile de deuil, à l'automne. Elle va germer dans ton sang.

Le saint missionnaire s'apprêtait à verser l'eau du baptême sur le front de la jeune néophyte, quand les féroces Iroquois firent, en hurlant, tomber la porte de l'église, et s'enfoncèrent par une trouée sanglante à travers les chrétiens en prière, jusqu'à l'autel du sacrifice.

Quand ils furent fatigués de tuer, écœurés de sang, ils enchaînèrent quelques prisonniers, pour la vengeance du len-

demain, et ils reprirent la route de leurs cantons lointains.

Soixante et onze victimes étaient tombées sous leurs coups.

* * *

Les canots des traîtres remontaient le fleuve, groupés comme une volée d'oiseaux de proie revenant de la curée. Les pagaies de frêne s'enfonçaient ensemble, d'un mouvement rapide et mesuré, dans le flot qu'elles repoussaient, et les chants cadencés, rauques et monotones, s'unissaient au bruit léger de l'eau qui tournoyait sous les pales flexibles. Ils passèrent devant Québec, hardiment, cyniquement, sans plus se soucier de la mitraille des visages pâles que de leur amitié.

Ils ne furent pas inquiétés.

Ils pagayèrent tout le jour, avec une vigueur qui ne se lassait point. Ils se hâtaient de mettre une longue distance entre le lieu de leur crime et leurs



pirogues. Peut-être craignaient-ils quelque surprise. Peut-être aussi songeaient-ils au plaisir qu'allait procurer à la tribu la torture des prisonniers. Quand les derniers feux du soir se furent éteints sur la cime bleue des montagnes, et que les nuages, tout à l'heure bordés de pourpre ou frangés d'or, furent devenus semblables à des rochers sombres qui dentelaient l'horizon, ils s'approchèrent de la rive pour chercher un abri. Une rivière étroite et profonde coulait entourée de gracieuses collines, au fond d'une baie. Ils s'arrêtèrent à son embouchure. C'était la petite rivière du Chêne.

Les prisonniers furent attachés, à quelque distance les uns des autres, au tronc des arbres qui ombrageaient la grève.

Or, parmi ces prisonniers se trouvait une jeune fille. Ses cheveux en désordre et souillés de sang, son vêtement déchiré, des blessures cuisantes, indiquaient assez la lutte désespérée qu'elle avait

soutenue. Maintenant elle était calme, et son grand œil noir et doux était plein de larmes, comme la nuit où vainement il plongeait.

Brin-d'herbe n'avait pas reçu le baptême, et c'était la crainte de mourir sans avoir été purifiée par l'eau régénératrice qui l'attristait ainsi. Le sang de ses belles épaules meurtries, le souvenir de sa couche parfumée, près de sa mère, la pensée d'un exil sans fin, l'aspect du bûcher, la vision de mille instruments de supplice, tout cela pouvait bien faire frémir sa chair vierge... Oui, mais tout cela n'était que chose d'un moment... Après il n'y aurait plus rien... rien ! Mais le baptême !... le ciel... la joie éternelle de la possession de Dieu !... Elle pleurait, la pauvre enfant des bois.

La nuit s'étendit comme une mer de ténèbres, et, dans cette mer impalpable, tout flottait invisible et comme perdu. Les sanguinaires guerriers dormaient, couchés au fond, sur la mousse et les feuilles des étés disparus.

Tout à coup une main rude toucha la main tremblante de Brin-d'herbe. La captive frissonna et se recula instinctivement, aussi loin que ses liens le permettaient.

— Tu seras ma femme, murmura une voix vibrante, et tu ne subiras pas le supplice des prisonniers.

C'était le chef qui parlait ainsi. La vierge huronne ne répondit rien.

— Veux-tu, reprit le chef, et je vais défaire tes liens ?

Brin-d'herbe répondit d'une voix émue:

— Si tu veux écouter la parole de la robe noire, et te faire chrétien.

Le chef se mit à rire dans les ténèbres. Il riait d'un rire cynique, mais personne ne le voyait rire.

— Le chef des Iroquois te le promet, dit-il. Il se fera instruire par la "robe noire." Viens, ô douce fleur de la forêt, viens !

Et il coupa les liens.

Rapide comme une gazelle que le plomb

du chasseur a touchée, Brin-d'herbe repousse le chef insolent et se précipite dans la rivière.

Le bruit de sa chute n'éveilla pas d'échos, mais le chef poussa un cri rauque, féroce, désespéré, et lança son couteau de guerre vers l'endroit où venait de tomber la jeune fugitive.

Un léger cri de douleur répondit. Ce fut tout.

L'obscurité était profonde sous les arbres, et toute poursuite devenait inutile.

Le camp des Iroquois, un moment troublé, rentra dans un silence terrifiant.

Le matin, quand la lumière se répandit tiède et claire sur la rivière et sur le feuillage, le chef sourit en regardant les eaux devenues lourdes et immobiles, comme un couvercle bien cloué sur la face de sa victime. Mais quand il regarda les herbes et les plantes qui s'épanouissaient sur la berge, il vit luire des gouttes de sang, et ces gouttes faisaient une ligne rouge sur un tapis vert. Alors il s'é-

chappa de sa poitrine un sanglot de colère et de plaisir méchant. Il suivit la voie douloureuse où la martyre avait passé. Il marcha longtemps ; il marcha près d'une heure, avide, inquiet, tantôt irrité, tantôt s'oubliant en de folles et cou-



pables espérances. Tout à coup il poussa une clameur de joie.

A genoux, près d'une roche grisâtre sur laquelle un rayon de soleil descendait, à travers les larges branches d'un orme, il venait d'apercevoir la vierge huronne. A son cri de triomphe le bois frémit, quelques oiseaux se prirent à chanter, et la gerbe de rayons qui tombait sur la roche enveloppa la vierge d'un nimbe éclatant.

La jeune fille seule ne s'émut point. Elle ne détourna pas la tête. Mais, de sa main défaillante, elle prit du sang qui coulait d'une large blessure, et fit une croix sur son front immaculé. Puis, s'inclinant vers la pierre, elle traça une autre croix, grande, pourprée, brillante comme le rayon qui venait du ciel. Sa lèvre pâle se colla saintement, amoureusement à ce signe du salut. C'était le baptême de sang.

Elle ne se releva point.



Son cœur était pris. A la vérité, elle ne l'avait pas défendu, car elle voulait un maître, et elle se sentait faite pour la servitude, la douce servitude des âmes tendres, qui portent comme un trophée les chaînes de l'amour, et comme un diadème la couronne d'épines des épreuves.

Ce n'était pas dans les enivrantes fêtes du monde qu'elle l'avait rencontré. La lumière un peu aveuglante des candélabres dorés n'avait jamais enveloppé, de son chaud rayonnement, la tête un peu mutine de cette libre fille des champs. Mais le cœur se réveille aussi bien dans

le calme endormeur de la vallée, que sur les cimes bruyantes qui regardent le ciel ; et les amitiés qui naissent au soleil de la prairie, ou sous la ramure parfumée, gardent toujours quelque chose de leur suavité première.

Ensemble, aux jours de leur enfance, ils avaient fréquenté l'école du village. Elle, plus jeune et plus studieuse, lui, moins adonné à l'étude qu'au jeu, et regardant souvent, d'un œil coquin, par-dessus son livre ouvert, la petite écolière du banc voisin.

Ils avaient marché, poussés par la foule qui se hâte vers l'avenir, et quinze ans après, Joséphine Duvallon, la petite studieuse d'autrefois, était une grande brune, fraîche et rose comme un fruit mûr, et Mathias Padrol, son petit ami, robuste, large d'épaules, la lèvre marquée d'une moustache noire en accent circonflexe, passait à bon droit pour le plus faraud de la paroisse. Il n'en était pas le plus beau. Jean-Paul Duvallon, le frère de Joséphine,

avait meilleure tournure. Puis son œil bleu plein de rêves troublait agréablement les jeunes âmes. Les sensibles villageoises se tournaient vers lui, comme les marguerites des prés se tournent vers la lumière. Mathias aurait été jaloux s'il n'eût aimé la sœur de son ami.

Un jour, ils partirent ensemble, Mathias et Jean-Paul, pour courir après la fortune. Ce fut un jour de deuil pour leurs familles et pour la jeunesse de la paroisse.

L'absence avait duré trois ans, et les jeunes voyageurs parlaient de leur retour au pays. Cependant Mathias revint seul. Il avait le teint bronzé par le soleil, les mains gercées par le travail, le front traversé par une ride, le regard chargé d'une lueur singulière. Avec tout cela, fier d'être au milieu des siens, pendant que ses compagnons peinaient encore là-bas, dans les montagnes de la Californie, le pic à la main pour déterrer les filons d'or, le pistolet à la ceinture pour se défendre contre les bandits.

Lui, il avait été très heureux. Sa bêche infatigable avait découvert d'inépuisables veines, et il avait marché dans la poussière d'or, comme d'autres marchent dans la boue. Il ne s'était pas montré souvent dans les rues de San Francisco, redoutant les appels séduisants des chopes mousseuses, des tapis verts, des alcôves sombres. Il avait mieux aimé la vie solitaire dans les âpres montagnes, les jours laborieux, les nuits reposantes sous les rameaux embaumés. C'était lui qui disait cela.

L'espoir d'éblouir sa paroisse par l'éclat de sa fortune avait été un aiguillon puissant, il ne le cachait pas. Il aimait les richesses et, dans sa vanité, il ne lui déplaisait nullement d'éclabousser ses amis restés gueux.

Maintenant l'heure du repos sonnait. Il allait jouir en paix du fruit de ses labeurs ; il se promettait une longue existence de plaisirs.

Bien des jeunes gens lui portaient envie

et regrettaient de ne l'avoir pas suivi au pays de l'or. Ils ne songeaient pas aux autres qui n'étaient point revenus, à Casimir Pérusse, à Robert Dulac, à Jean-Paul Duvallon, le frère de Joséphine, la sage petite écolière d'antan. Oui, ce Mathias Padrol, il faisait bien des jaloux.

Le lendemain de son arrivée on était venu le voir d'une lieue à la ronde. La maison s'était remplie. On avait ouvert la chambre de compagnie, comme pour le curé, et c'est là qu'on était venu d'abord lui serrer la main ; mais bientôt les fumeurs avaient fait irruption dans la cuisine, et les femmes s'étaient groupées un peu partout. Il fallait bien le voir et l'entendre. Lui, il passait d'une pièce à l'autre, fier de cet empressement, agitant la grosse breloque d'or qui pendait à sa chaîne de montre, et faisant miroiter, comme par hasard, l'énorme chaton qui lui embarrassait les doigts.

Les Duvallon étaient accourus les premiers. Le père, la mère et la fille.

C'était là toute la famille maintenant. Ils ne demeuraient pas loin, la quatrième terre en gagnant l'église. Ils avaient espéré presser sur leur cœur l'enfant prodigue, mais Jean-Paul ne se trouvait pas encore riche, et il restait là-bas, dans l'ennui, guettant une dernière occasion de réaliser de jolis bénéfices.

Pourtant, il avait écrit qu'il partirait avec Mathias. Ils ne s'étaient jamais séparés, ils ne se sépareraient jamais... Entre son vieux père et sa vieille mère, il pouvait vivre heureux sur le bien des ancêtres...

Il avait même laissé deviner un secret qui jetait l'âme de sa sœur dans un doux émoi : Ils seraient, Mathias et lui, unis bientôt par un lien plus fort que l'amitié. Cela dépendrait d'elle, Joséphine...

La mère Duvallon pleurait, Joséphine se consolait, disant que c'eût été trop de bonheur à la fois. Le père était songeur et ne disait mot.

— Il reviendra, affirmait Mathias, ne vous découragez point...

Le temps de régler certaines affaires importantes... Vous le reverrez, bien sûr... Il m'a prié de vous embrasser tous, et de vous dire de vivre sans inquiétude...

— Et nous autres qui comptions l'avoir à notre petite fête du foulage ! s'écria la mère Duvallon, en s'essuyant les yeux avec le coin de son tablier.

* * *

En ce temps-là la vie des champs était plus rude qu'aujourd'hui, mais elle était plus belle. Les rapports entre les voisins étaient plus intimes ; les mœurs avaient encore quelque chose de patriarcal. La paroisse était une grande famille tenant feu et lieu un peu partout, à la "grand'-côte" et dans les "concessions," sous l'œil du curé et des vieillards.

L'industrie dormait. La machine n'avait pas remplacé les bras et la corvée flo-

rissait. Non pas la corvée humiliante et lourde de la féodalité, qui taillait le peuple à merci, mais la corvée de la liberté chrétienne, qui s'empresse à secourir la souffrance.

Et parmi ces petites fêtes du travail, le foulage des étoffes de laine n'était pas sans originalité.

La mère Duvallon, qui portait allègrement ses soixante années, avait filé bien des aunes pendant les longues soirées de l'automne. Et toujours, pour accompagner le grondement du fuseau où se tordait le brin soyeux, un refrain d'ancienne chanson avait voltigé sur ses lèvres. Joséphine, debout devant le métier bruyant, avait tissé les étoffes nouvelles. Le bourdonnement du rouet, le claquement des marches sous des pieds vaillants, la course étourdissante de la navette sur la chaîne, le choc vif et dur des lisses sur la trame, tout cela avait rempli la maison d'un bruit singulier, et ceux qui passaient devant la porte se dé-

tournaient pour voir un peu les bonnes ouvrières, et mieux entendre les joyeux échos du travail.

Maintenant plusieurs pièces d'étoffe, roulées avec soin et recouvertes d'un drap, à cause de la poussière, attendaient, au grenier, l'heure du foulage. Elle arriva.

Quand les invités entrèrent, le grand chaudron pendait à la crémaillère, au-dessus d'une flamme vive, dans la vaste cheminée de la cuisine. Dans cette ardente lueur du brasier, avec sa robe de suie, il paraissait plus noir. L'eau dont il était plein commençait à frissonner sous les rayons de la chaleur, et une buée légère, bientôt évaporée, cachait à demi le crochet de fer et les pièces enfumées de l'antique instrument. Dehors, sur des foyers de cailloux tout étroits il y avait des feux de sarments qui pétillaient, et, sur ces feux, dans plusieurs ustensiles, l'eau bouillante chantait aussi.

Une auge longue, profonde et large comme un canot de voyageurs, occupait le

milieu de la pièce ; et, tout près, à l'un des bouts de cette auge, on avait placé un dévidoir solide. Des bâtons de merisier ou de bouleau, dépouillés de leur écorce, durs et pesants, étaient rangés le long de la cloison.

Mathias Padrol était venu l'un des premiers. Il lui tardait de voir Joséphine et de lui dire comme il l'avait trouvée jolie, le dimanche précédent, quand elle avait fait la quête, à l'église, pour la chapelle de la Sainte Vierge. Il n'était pas, toutefois, sans éprouver un serrement de cœur, en songeant qu'il faudrait parler encore de Jean-Paul, son compagnon demeuré là-bas.

— A l'ouvrage, mes enfants, commanda le père Duvallon, voici les pièces d'étoffe qui descendent du grenier.

— Que ceux qui ont de bons bras prennent les rames, ajouta madame Duvallon, en montrant les rondins sans écorce, qui faisaient des lignes claires sur le bleu sombre de la cloison.



Il demeura terrifié. Puis, d'une voix pleine d'épouvante, il cria deux fois : Jean-Paul ! Jean-Paul !

(page 444)

La première pièce se déroula lentement et descendit dans l'auge pleine d'eau.

— Au nouvel arrivé, au voyageur des "pays hauts," l'honneur de commencer, proposa Pierre Beaulieu, le premier voisin.

Un murmure approbateur suivit.

Mathias Padrol alla prendre un des plus longs gourdins, et vint se placer auprès de l'auge. D'autres firent comme lui. Ils étaient six, trois d'un côté, trois de l'autre. Ils formaient la première "escouade." D'un bras nerveux, avec leurs bâtons, ils poussèrent de-ci de-là, dans l'auge profonde, le tissu neuf qui s'imbiba d'eau chaude, et devint très lourd.

Ils chantèrent des "chansons à la rame," des chansons aux refrains cadencés que toutes les voix répétaient, et leurs bâtons, en poussant l'étoffe, s'enfoncèrent dans l'eau comme des avirons. Quand ils les relevaient, des gouttes brûlantes ruisselaient comme des colliers de perles, avec un bruissement clair.

— Drôles de canotiers, qui se tiennent debout en dehors de leur canot, et plongent leurs pagaies en dedans, fit une jeune fille, avec un éclat de rire.

— C'est qu'il n'y a plus d'eau dans la rivière, depuis que le père Chiniquy a prêché la tempérance, répliqua l'un des "fouleurs."

— Si les jeunes filles venaient nous aider à ramer, la barque irait plus vite, observa un autre.

— Et l'aviron pèserait moins, affirma un troisième.

Quelques jeunes filles, des plus rieuses, s'empressèrent de mettre leurs mains blanches sur les pagaies d'un nouveau genre, et l'étoffe roula dans sa couche humide avec un élan rapide. Des couplets d'un mouvement plus vif accompagnèrent le murmure de l'eau tourmentée. Il y avait des moments de repos. Puis, d'autres jeunes gens s'approchaient, à leur tour, de l'immense vaisseau où trempaient les

aunes de drap neuf, et continuaient avec ardeur l'ouvrage commencé.

On avait jeté, dans l'eau chaude, quelques morceaux de savon fait à la lessive, et des bulles où s'allumaient de douces lueurs semblaient sourdre, comme des étincelles, du fond noir de l'auge, et une écume légère et blanche s'attachait, comme une dentelle fragile, aux longues parois.

Parfois une aigrette humide se détachait du tissu violemment secoué, et venait s'abattre sur une robe rose, ou sur un gilet noir. Des rires éclataient, et la robe ou le gilet s'en allaient se sécher poétiquement à la flamme du foyer.

C'est ainsi que Mathias et Joséphine, robe et gilet largement éclaboussés, s'appuyèrent au manteau de la cheminée. La flamme ondoyait, les vêtements séchaient, et les cœurs se réchauffaient. Tous les foyers bien attisés peuvent incendier les âmes, sans brûler leur chétive enveloppe.

Sur le grand dévidoir lentement tourné

par des bras fermes, les aunes d'étoffe s'enroulèrent, trempées, chaudes, fumantes, et l'eau tombait en gouttes pressées, comme d'un nuage qui crève. Des femmes, un balai de cèdre à la main, essuyaient à mesure les ravages de l'ondée, et le plancher, sous le frottement des branches odorantes, prenait les clartés douces d'un brouillard au lever du soleil.

Au travail, succéda le plaisir, un plaisir fait de danses qui roulaient comme des tourbillons de chansons lancées à plein gosier, de causeries jetées par bribes, d'un bout à l'autre de la salle.

Cependant, retirés dans un coin de la pièce, assis sur un coffre peint en bleu, près du lit de "parade," dont les rideaux de toile tombaient jusques à terre, Mathias et Joséphine avaient longtemps parlé tout bas, comme des amoureux qui ont peur d'ébruiter leur secret. Albert Dupuis, le menuisier qui avait bâti la maison du père Duvallon, un honnête homme et un bon ouvrier, avait jeté

souvent de leur côté un regard inquiet et jaloux. Depuis longtemps il aimait la jeune fille, en silence et avec discrétion. Maintenant il regrettait de ne pas lui avoir "parlé" plus tôt. Le premier est toujours le premier.

Il fallut se reposer de la danse et des jeux, comme on s'était reposé du travail. Il fallut aussi calmer la faim qu'avaient aiguisée l'exercice et la gaieté. Le réveillon survint. Il fut accueilli avec enthousiasme. Au dessert, après les chansons, Mathias fut prié de raconter quelque chose. Il parla de son retour.

* * *

Ils étaient partis plusieurs ensemble pour revenir au pays. Ils avaient traversé les montagnes et les prairies, armés comme pour la guerre, car les sauvages qui errent dans ces contrées lointaines sont traîtres et féroces. Ils avaient marché par des sentiers ardus, le long des ravins ténébreux, au-dessus des précipices

où grondaient des torrents invisibles. Ils avaient escaladé des rochers abrupts calcinés par le soleil. Grâce à leur connaissance de la forêt, à leur prudence, à l'ombre des arbres touffus, ils traversèrent heureusement la chaîne des Rocheuses, et descendirent dans l'immense prairie qui s'étend, comme un océan sans limites, vers le soleil levant. Désormais il fallait marcher à ciel ouvert. Plus de savane, plus de rochers, plus de ravins pour les protéger. S'ils étaient aperçus par les Indiens, ils seraient attaqués, et, s'ils étaient attaqués, pourraient-ils se défendre avec succès et sauver leur vie ?

Ils cheminaient à grands pas, dans le foin qui recouvre d'un voile mouvant l'immensité de la plaine, et en cheminant, ils regardaient à l'horizon, pour voir si la silhouette de quelque bande ne s'y lèverait point, comme un nuage menaçant.

Un soir, dit-il, le soleil, descendu lentement du ciel bleu, s'enfonçait dans les vagues lointaines de la prairie, comme un

œil sanglant qui va se fermer, et les herbes légères qui ondulaient au souffle du vent paraissaient bercer des éclairs. Nous nous étions arrêtés pour contempler ce spectacle magnifique, et par instant, nous ne pouvions nous défendre d'un frisson de peur, car il nous semblait que le feu s'était allumé dans cet océan de verdure aride, et qu'il s'avançait sur nous avec la rapidité du torrent. Tout à coup, dans ce rayonnement merveilleux de la prairie, à une distance immense, nous aperçumes des ombres qui s'agitaient. Des profils d'hommes et de chevaux se dessinèrent peu à peu, noirs et superbes, sur le fond de lumière. Les chevaux couraient, les hommes étaient armés. On ne traverse point ces déserts sans carabines, révolvers ou poignards. Nul doute, c'étaient des Indiens à la recherche d'une caravane, ou fuyant après un pillage.

Les ombres grandissaient en se détachant de l'horizon de feu. La troupe se dirigeait sur nous. Etait-ce hasard ?

Nous avait-elle aperçus ? Impossible de fuir ; nous n'avions pas de montures, et les coursiers sauvages venaient comme le vent. Nous étions cinq, les Indiens paraissaient une cinquantaine. Et puis, ces hommes-là sont d'une adresse incroyable. Debout sur leurs chevaux au galot, ils lancent le lasso qui étrangle, la flèche qui transperce ou la balle qui foudroie.

Nous eûmes un moment d'angoisse extrême, et nous nous dîmes adieu.

Jean-Paul s'écria :

— Si je meurs, si vous vous sauvez...

— Jean-Paul ! firent ensemble les Duvallon, stupéfaits.

— Il est donc mort ! s'écria la mère, d'une voix brisée par le désespoir.

— Mathias, pourquoi nous avoir caché cela ? reprocha Joséphine, en laissant tomber sur sa main sa figure inondée de larmes.

Le père Duvallon se leva de table et se prit à marcher à grands pas.

Il murmurait :

— Jean-Paul !... Mon Dieu ! c'est-il possible ?...

Et tout le monde se mit à parler à la fois. C'était un bruit sinistre de plaintes, de regrets, de soupirs, de sanglots. Mathias eut un moment de frayeur. On l'entendit murmurer entre ses dents serrées par le dépit :

— Ai-je été assez bête ?

Cependant on crut bien que ce mouvement de colère venait de la peine qu'il causait à cette brave famille Duvallon. Il s'en voulait. Il ne pouvait toujours plus se taire maintenant. Il fallait tout dire. Le mal, au reste, n'en serait pas plus grand : le coup était porté.

— Voici, continua-t-il, il ne faut jamais se hâter de publier les mauvaises nouvelles. Pourquoi faire pleurer les gens aujourd'hui, si l'on peut attendre à demain ? Voilà pourquoi j'ai été discret. Et puis, il n'est pas sûr que Jean-Paul ait été tué. Il peut revenir. Vous savez,

dans ces immenses prairies on se perd, on s'égare, on prend des routes qui ne conduisent pas toujours où l'on veut aller. Il est peut-être dans les mines à piocher de l'or, et il attend une caravane pour revenir.

C'est plus sûr, une caravane...

Il allait, il allait...

— Oh ! Ce sont des illusions, des illusions ! interrompit le père Duvallon.

— Le cher enfant, il est bien mort ! il est bien mort ! sanglotait la pauvre mère.

Joséphine se retira dans sa chambre, pour pleurer, et on l'entendit gemir, car la porte resta entr'ouverte. Ses meilleures amies, entrées avec elle, s'efforçaient de la consoler.

Et puis, chacun évoquait le souvenir du malheureux jeune homme. On parlait de son enfance et de sa jeunesse, de ses alternatives de douce gaité et de singulière tristesse. On vantait son amour du travail, sa complaisance, sa sensibilité. Il était pieux, il était fidèle à ses amitiés.

Un vieux chantre au lutrin, le père José-Henri, qui mettait sa gloire à chanter plus haut que les autres les psaumes des vêpres, raconta comme il se hâtait de se rendre à l'église, le dimanche, pour servir la messe, ou s'asseoir dans les stalles dorées du sanctuaire, avec les autres enfants de chœur. Il se souvenait de son air digne et de sa démarche mesurée, alors que vêtu de sa jupe noire et de son surplis blanc aux larges manches, il était thuriféraire, les jours de grande fête. Nul mieux que lui ne balançait l'encensoir. Il faisait, d'un geste aisé, décrire à la chaîne luisante une courbe gracieuse ; et l'encensoir retombait mollement, sans bruit et sans perdre le feu bénit, puis remontait encore, trois fois pour le curé, trois fois pour chaque côté du chœur, et trois fois pour le peuple.

Alors un nuage d'encens roulait dans l'air tiède de l'église, et s'étendait comme un voile de gaze azurée sous les arceaux de la voûte.

Cependant l'on entourait Mathias. Il fallait savoir comment cela avait fini, cette attaque des Indiens.

— Dis tout, raconte tout ce que tu sais, cela vaut mieux, observa le père Duvallon.

Mathias, s'efforçant de paraître ému, reprit d'une voix basse, comme s'il eut eu peur de réveiller de nouvelles douleurs :

— Il ne fallait pas songer à demeurer ensemble, car le groupe que nous formions pouvait être vu d'une longue distance. Chacun prit donc de son côté, au pas de course, et chercha une cachette sous les touffes de foin, dans les replis du sol, qui sont comme les ondulations des eaux. Pour moi, je me jetai immédiatement à terre, et j'attendis, dans une terreur que je ne saurais peindre, et en conjurant le ciel de me prendre en pitié, l'arrivée de la bande cruelle. Je m'imaginais que mes compagnons, poussés par l'instinct plutôt que guidés par la réflexion, se sauveraient aussi loin que possible, et seraient en conséquence observés plus longtemps. J'avais

raisonné juste. J'aurais voulu retenir Jean-Paul, mais il était déjà loin.

Au bout de quelques instants j'entendis le galop des coursiers. Il produisait un grondement sourd comme le tonnerre qui roule, et le sol frémissait sous mes membres. L'ardente chevauchée approchait. Elle approchait en poussant des clameurs féroces. Soudain, je me vois envelopper d'un nuage horrible. Une sueur froide m'inonde et je me prends à trembler comme dans la fièvre.

Elle courait toujours. Elle s'éloignait. Je n'avais pas été vu. Le bruit infernal allait mourant. Mais voici qu'un hurlement nouveau remplit les airs, un hurlement de joie. Mes compagnons avaient été découverts, sans doute ; quelques-uns d'entre eux, du moins. Je n'osais pas remuer, de crainte de me trahir, et toute la nuit je restai sous le foin qui m'avait sauvé.

Le matin, quand les sauterelles et les criquets se mirent à voltiger au-dessus des

brins de mil, ou à crier leurs rauques saluts au soleil levant, les Indiens avaient disparu, et je me trouvais seul au désert. J'appelai mes compagnons, mais nulle voix ne répondit à la mienne. Que sont-ils devenus ? Ont-ils été tués ? Sont-ils prisonniers ? Je l'ignore.

* * *

Deux fois les jours sombres et courts de l'automne s'étaient enfuis comme des volées de corbeaux, et deux fois l'hiver, de son écharpe de neige, avait enveloppé nos campagnes endormies. Noël avait chanté l'hosanna auprès de l'Enfant-Dieu, et le monde avait de nouveau tressailli d'allégresse, au souvenir du plus consolant des mystères. Le carnaval avait encore secoué ses grelots éveillés au milieu de la foule distraite, puis le carême était venu mettre un peu de cendre sur la tête des chrétiens en leur murmurant d'une voix grave :

“ Homme, souviens-toi que tu n'es que

poussière et que tu retourneras en poussière !”

On était au dimanche de Pâques fleuries, et les jours de grande tristesse qui allaient venir seraient suivis d'un solennel et joyeux alléluia.

Un alléluia joyeux, surtout, pour les jeunes gens qui devraient se jurer un éternel amour au pied des autels. Et parmi ces heureux que proclamait la rumeur, se trouvaient Mathias Padrol et Joséphine Duvallon.

Le père Duvallon avait besoin d'un homme pour l'aider à ses travaux. Le rude labeur de toute une vie aux champs commençait à peser sur ses épaules, et les ouvriers se faisaient rares. Les mines d'or de la Californie, et les manufactures de la république voisine, attiraient toujours la jeunesse. Elle entendait, dans un rêve obsesseur, le bruit des machines puissantes ; elle voyait les étincelles des paillettes d'or. Il fallait partir. Mathias demeurerait avec son beau-père. Il serait

l'enfant de la maison, puisque Jean-Paul ne revenait point.

Les bans furent publiés du haut de la chaire. Première et dernière publication. La chose fut remarquée, parce qu'à cette époque on ne se dispensait pas aisément des trois publications exigées par la discipline de l'Eglise. On savait que Mathias avait de l'argent, et qu'il aimait à trancher du grand.

Les invités à la noce étaient nombreux. Le père Duvallon se serait bien donné garde d'oublier un parent ou un ami. Il n'aurait voulu froisser personne, d'abord ; puis, il aimait bien s'amuser un brin. Mathias et les siens, un peu pingres, un peu vaniteux, auraient préféré trier les convives. Ils durent cependant ouvrir grande la porte, pour ne pas déplaire au père Duvallon. Et puis, ça n'arriverait toujours qu'une fois.

Le matin était un peu froid, mais les chemins étincelaient comme des ceintures diamantées, sous les reflets d'un beau

soleil d'avril. Le soleil, un jour de mariage, semble un gage de bonheur. L'union sera sans nuages.

Une longue file de voitures se dirigea vers l'église. On entendait de loin la gaie musique des sonnettes argentines et des grelots sonores. De loin on voyait glisser, sur l'éclatant tapis de neige, les profils sombres des chevaux et des "carrioles."

Les cloches voulurent être de la fête, et quand la noce franchit le seuil de l'église, elles jetèrent, dans le ciel limpide, les éclats joyeux de leurs grosses voix d'airain.

La cérémonie tardait un peu. Le servant n'àrrivait pas. Les cierges étaient allumés dans leurs chandeliers d'argent ciselé, deux sur l'autel et six sur le balustre, auprès des vases de fleurs artificielles, devant les mariés. Leurs petites flammes douces étoilaient de points d'or le sanctuaire vide.

L'officiant s'était habillé pour la messe. Il avait mis un vêtement riche,

comme les jours de grande fête : une chasuble de soie blanche, toute moirée, avec une large croix et des guirlandes de roses brodées en or. Il attendait, debout devant la haute armoire de la sacristie, vis-à-vis un crucifix d'ivoire. Il s'impatientait. On a beau avoir de la douceur, on ne saurait empêcher la bile de s'échauffer un peu, quand on attend par la faute d'un autre.

Enfin, la porte s'ouvrit, et deux jeunes garçons se précipitèrent vers la garde-robe où pendaient les surplis.

Le prêtre murmura :

— Deux, maintenant... Aurait mieux valu un seul qui serait arrivé plus tôt.

Les petits servants se hâtaient de se vêtir. L'un d'eux, le plus jeune, dit à l'autre, en attachant autour de sa taille les cordons de sa jupe noire :

— T'es-tu mis au chœur, déjà ?... As-tu servi des mariages ?

L'autre ne répondit point. Il cherchait un surplis, parmi tous ces vêtements

blancs et noirs, qui semblaient des spectres accrochés à la file.

— Ne prends pas celui-là. C'est au petit Moraud... Il vient de Jean-Paul Duvallon... c'est un souvenir... Tu le mets ?... M. le curé pourrait bien te le faire ôter.

L'autre ne répondit encore rien. Il s'habillait, et le surplis un peu raidi par l'empois, et la jupe, noire comme une plume de corbeau, lui allaient à merveille.

— Veux-tu porter le bénitier, reprit le premier, moi je porterai le livre ?... Comme tu voudras. Ça m'est égal.

Son compagnon, toujours silencieux, ne le regardait seulement pas.

— On n'est pas dans l'église ici, tu peux lâcher ta langue.

Le curé gronda :

— Allons ! Avancez !

Ils accoururent. L'un prit le livre, l'autre prit le bénitier.

Le prêtre s'inclina devant le crucifix d'ivoire, et se dirigea vers le sanctuaire.

sans plus se soucier des petits servants qui marchaient devant lui.

Presque tous les bancs de la nef étaient occupés. On aurait dit un jour férié. Il y avait beaucoup de curieux, des femmes surtout.

La lourde porte du chœur, toute sculptée, tourna lentement sur ses gonds de cuivre poli. La cérémonie commençait. Il se fit dans les bancs un mouvement houleux comme sur la mer. Les promis s'agenouillèrent sur la plus haute marche du balustre. La jeune fille, devant le mystère nouveau, sentait son cœur se serrer comme dans une angoisse. Elle était heureuse pourtant. Le jeune homme, un peu raide, la tête haute, tâchait de paraître beau. Il s'occupait de lui-même.

Après une courte lecture sur la sainteté du sacrement de mariage, le prêtre s'adressant au marié, demanda :

— Mathias Padrol, prenez-vous Joséphine Duvallon, qui est ici présente, pour votre future et légitime épouse ?

— Oui, Monsieur, répondit d'une voix forte le jeune homme.

Alors le prêtre reprit :

— Joséphine Duvallon, prenez-vous Mathias Padrol, qui est ici présent, pour votre futur et légitime époux ?

— Non, Monsieur, répondit une voix faible.

Il y eut un mouvement de surprise dans la foule. Plusieurs se levèrent debout sur les bancs pour voir ce qui allait suivre.

Le prêtre, stupéfait, regardait la fiancée et semblait attendre une explication.

Mathias, la figure toute rouge à cause de la honte, ou peut-être de la colère, demanda tout haut :

— Pourquoi ?

Le curé, retrouvant le calme nécessaire, dit à l'épousée :

— Il ne fallait pas venir ici, mon enfant... C'est la profanation d'un grand sacrement... Si ce n'est tout à fait la profanation, c'est le mépris... Or, Dieu se sent offensé...Il ne faut pas agir ainsi

dans le temple du Seigneur, au pied de l'autel, en présence de Jésus-Christ...

— Mais, Monsieur le curé, je n'ai rien dit, repartit la promise toute tremblante, et des larmes dans les yeux.

— Comment, ce n'est pas vous qui avez répondu : Non ?

— Je n'ai pas eu le temps de répondre, Monsieur le curé.

L'officiant s'indigna :

— Il y a donc, ici, quelqu'un qui oublie volontairement le respect dû à Dieu et à la sainte religion. On veut changer en comédie un des actes les plus solennels de la société chrétienne. Que l'on prenne garde. La loi civile viendra, s'il en est nécessaire, au secours du culte sacré...

Il regarda les servants tour à tour, comme s'il les eut soupçonnés de cette indécente plaisanterie. Ils se tenaient à ses côtés, l'un à droite, l'autre à gauche, calmes, immobiles, les yeux fixés sur la mariée.

Puis les regards se portèrent alors vers

eux. Ils n'avaient pas l'air de grands coupables. Le plus jeune se mit à sourire, trouvant cela drôle, sans doute. L'autre était très pâle et une tristesse étrange se peignait sur sa figure d'adolescent.

La mariée les regarda aussi et elle tressaillit.

On entendit chuchoter.

— C'est le petit Antoine Beaudet, celui-ci. On le connaît ; il sert la messe tous les dimanches. Mais l'autre... l'autre... qui peut-il être ? On dirait que c'est Jean-Paul... enfant de chœur. Vous vous en souvenez ?

Mathias lui-même, comme pris de vertige, se mit à parler à sa future.

— Quel est ce petit servant ? Comme il ressemble à ton frère !... Tu dois savoir son nom... Je ne le remets pas, moi...

La fiancée eut envie de pleurer ; cela lui aurait fait du bien. Elle s'efforça de sourire. Le prêtre recommença :

— Joséphine Duvallon, prenez-vous Mathias Padrol, qui est ici présent, pour votre futur et légitime époux ?

Elle n'eut pas davantage le temps de répondre. Une voix lugubre qui sortait comme d'une tombe répéta :

— Non, Monsieur.

Cette fois, il passa un frisson de terreur sur la foule attentive, et il se fit un silence qui avait quelque chose d'effrayant. Le curé ne dit rien. Il croyait toujours à un mauvais plaisant. Un ventriloque peut-être, qui se cachait dans l'assemblée pieuse, et bravait, pour s'amuser, les foudres du Seigneur. Il se pencha vers la jeune fille, afin de recevoir sa réponse.

Elle allait dire : oui, quand ses regards rencontrèrent de nouveau les regards du servant que personne ne connaissait. Elle poussa un grand cri et s'affaissa.

Mathias voulut la secourir. Un vent brûlant passa qui éteignit les cierges, et tout le monde entendit le bruit d'un soufflet sur une joue.

Le marié releva la tête. C'est lui qui venait d'être souffleté. Il voulait voir l'insolent qui l'avait frappé. Il demeura

terrifié. Puis, d'une voix pleine d'épouvante, il cria deux fois :

— Jean-Paul !... Jean-Paul !

Et il sortit de l'église, titubant comme un homme ivre, les yeux dilatés par l'effroi, pâle, avec une tache rouge sur la joue, la marque du soufflet.

Où allait-il ?

L'un des petits servants avait grandi tout à coup, et il paraissait un homme maintenant. Et cet homme, c'était Jean-Paul Duvallon. Il portait au cou une large blessure, et son front était percé d'une balle. Il avait la teinte livide du cadavre et ses yeux versaient des larmes.

— Assassiné !... il a été assassiné ! s'écrièrent plusieurs.

Mais l'assassin, où est-il ? Est-ce l'Indien de la prairie ? est-ce le jeune homme superbe qui s'en va avec le soufflet du mort sur la joue ?

L'église retentit de lamentations, les cloches sonnèrent un glas funèbre ; le prêtre, dépouillant ses vêtements pom-

peux, mit sur ses épaules la chasuble noire et dit la messe pour le repos de l'âme de Jean-Paul Duvallon.

Il n'y avait plus qu'un petit servant.

Ainsi finit la noce, ainsi finit mon histoire.



LE MARTEAU DU JONGLEUR

Illustration de
Georges Delfosse.

I

O vous tous, infatigables coureurs de bois, pêcheurs et chasseurs, touristes ou " hommes de chantiers," qui cent fois avez franchi, sur vos raquettes de peau d'orignal, ou dans vos canots d'écorce de bouleau, les rivières tortueuses ou les lacs profonds qui baignent les pieds des rochers et des montagnes, entassés au hasard des cataclysmes, comme les vagues d'un océan pétrifié, depuis le fleuve Saint-Laurent jusqu'au lac Saint-Jean ; vous tous, coureurs de bois infatigables, " hommes de chantiers " et touristes, chasseurs ou

pêcheurs, vous avez vu les méandres de la belle rivière Batiscan,et vous avez entendu le grondement de ses rapides hérissés de cailloux ; vous avez traversé le lac Edouard, superbe dans ses colères, sous le fouet des vents, comme dans son repos, sous les brumes molles des chaudes matinées de juillet ; vous avez longé le lac Trompeur, qui se replie comme un immense serpent d'argent, derrière les pointes de sable blond qui dentellent ses bords ; vous avez vogué sur le lac Coucou qui se cache et dort paresseusement dans un lit sombre, au milieu d'une verdure sauvage ; mais vous n'avez peut-être pas vu le lac Croche et la turbulente rivière Méquick.

Alors, si les sapins ont des panaches de diamants à leur cime ; si les lacs sombres et mouvants sont devenus des plaines immobiles et éblouissantes de blancheurs; si les mousses et les lichens frileux sont engourdis sous les baisers de la glace ; si les sentiers que la hache a frayés

sont disparus sous la neige, attachez des raquettes à vos pieds vigoureux. Mais si le soleil calcine le sommet des âpres rochers ; si les bouleaux drapés de blanc agitent leurs grappes vertes sur le penchant des collines ; si les eaux des lacs dorment dans un lit de lumière, ou murmurent d'étranges choses à leurs bords sauvages, coiffez le chapeau léger, chaussez les bottes étanches, et prenez l'aviron.

En route !

Le lac Croche est comme une volute d'or attachée à une rivière d'argent. Il commence au pied d'un rocher énorme, à cinquante pas de la Méquick, décrit une courbe parfaite à travers une région tourmentée, et revient mêler, dans un embrassement sans fin, son flot calme aux eaux capricieuses de la rivière, qui courent se perdre dans la Batiscan.

C'est un anneau grandiose avec un rocher abrupt pour diamant.

On arrive sur ses bords par une longue

et souvent pénible descente. Il faut suivre des sentiers dangereux, marcher dans les lits caillouteux des torrents, longer des murailles naturelles d'une hauteur prodigieuse, s'ouvrir une route à travers les arbres renversés par les ouragans, et roulés pêle-mêle, comme des gerbes déliées, sur le flanc maintenant uni d'une montagne.

Si vous pouvez atteindre le sommet arrondi qui s'élève là-bas, par-dessus la forêt, de l'autre côté du lac, vous jouirez d'une vue admirable et vous entendrez quelque chose d'étonnant.

Prêtez l'oreille.

Ce n'est pas un bruit de feuilles qui palpitent au souffle des brises mystérieuses ; ce n'est pas le baiser strident d'un lambeau d'écorce qui retombe, comme un oripeau brillant, sur le tronc immobile du bouleau; ce n'est pas le pivet gourmand, qui perce de son bec dur les arbres où se cache le ver ; ce sont des coups réguliers sur quelque chose de résistant. On dirait

le son du métal. Puis, de temps en temps, on croirait qu'une plainte monte vers le ciel.

Vous avancez, le bruit recule. Il est partout, il n'est nulle part.

II

Aux premiers jours de la colonie, alors que le drapeau de la France, longtemps regretté, flottait glorieux sur les hauteurs de Québec, des peuplades indiennes parcouraient, chassant et pêchant, les vastes régions du nord. Nos saints missionnaires commencèrent leurs prédications sur les bords des fleuves et des lacs, comme autrefois Jésus. Les sauvages emportaient, dans leurs courses lointaines, les paroles de la "Robe Noire," et racontaient à leurs frères étonnés ce qu'ils avaient entendu.

Une de ces peuplades errantes avait élevé ses wigwams sur les rives du lac Croche. De quel nom s'appelait-il alors, nul ne le dira jamais.

Cette tribu était fière de son chef, le Sagamo, fière de son sorcier, le Jongleur.

Le Sagamo avait un fils : Matchounon, le Jongleur avait une fille : Onaïda.

La fille du Jongleur devait être fiancée au fils du Sagamo, avant le départ pour la chasse.

Matchounon se rendit à la cabane du Jongleur avec les présents d'usage : une hache de pierre finement taillée, un tomahawk, un calumet ciselé et des peaux de castor.

Les présents ne furent pas acceptés.

— J'ai eu un songe, dit le père d'Onaïda, j'ai vu le Manitou et il m'a défendu de te laisser emmener ma fille dans ton wigwam... Il m'a défendu de te laisser emmener ma fille, à moins que tu ne te rendes à la grande bourgade des Visages-pâles, à Stadaconé, sur le bord du fleuve qui passe et revient toujours. Il m'a dit que la "robe noire" était venue, sur un grand canot, d'un pays étrange, par-delà le grand lac où le soleil se lève, pour nous

enseigner des choses nouvelles et détruire son pouvoir... Il m'a dit que ces hommes, pâles comme le rameau du frêne à l'approche des neiges, et revêtus d'une robe sombre comme l'image d'un arbre au fond des eaux, portent avec eux un autre Manitou, jaloux et puissant, que des Jongleurs irrités ont fait mourir sur une croix, il y a bien, bien, bien des lunes...

Il m'a dit de t'envoyer chercher ce Manitou. Il veut le voir. Va. Reviens vite. Apporte-le, et Onaïda te suivra dans ta cabane.

Le jeune chasseur partit.

III

Cependant Onaïda était triste, car son père ne lui avait pas dit pourquoi il avait refusé les présents des fiançailles.

Elle était triste et ne chantait plus en tressant les corbeilles et les paniers, avec des lanières taillées dans l'aubier du frêne pliant.

Elle craignait qu'il ne lui choisît un

époux parmi les guerriers qui n'avaient pas encore attaché de chevelure à la ceinture de leurs reins.

Le fils du Sagamo descendit vers la rivière Batiscan, et longtemps il en suivit le cours accidenté. Elle serpentait, comme une route plane et blanche, à travers des escarpements grisâtres, dans une solitude désolée. De place en place, un rapide où les panaches d'écume brillaient comme des flocons de neige au soleil, troublait l'éternel silence de la forêt, par un grondement éternel.

Il marchait, et ses raquettes légères, semblables à d'immenses feuilles ovales, laissaient derrière lui, sur le blanc tapis de neige, l'empreinte assombrie de leurs mailles fines.

Toute une journée il suivit la rivière, puis il s'enfonça dans un ravin, sinueux, au pied d'une montagne couverte d'arbres nus.

Il se dirigeait sur Kébec.

Un missionnaire, le père Brébeuf,

venait d'entrer dans la cabane d'un jeune indien malade. Sasousmat était son nom. Sasousmat avait entendu parler des peines de l'enfer et des récompenses du paradis, raconte le père Brébeuf, et il voulait se faire conduire en France pour être instruit.

Le missionnaire le trouva dans le délire. Il en fut désolé. Le lendemain, des messes furent dites pour demander à Dieu que ce pauvre enfant des bois ne mourût point sans recevoir le baptême. Les prières furent exaucées.

Le malade, ayant éprouvé un peu de mieux, demanda à la "robe noire" de l'emmener dans sa demeure, car il souffrait du froid dans sa misérable cabane. Le père Brébeuf le fit placer sur une "traîne" et l'emmena.

Or, pendant qu'il marchait avec peine sur la neige molle, à travers les arbres qui couronnaient encore le rocher de Québec, il fut rejoint par un jeune chasseur d'une tribu étrangère.

Il l'invita à le suivre.

Un éclair de joie brilla dans l'œil noir de Matchounon.

Il avait entendu parler d'un Manitou puissant, dit-il, et il venait de loin pour le voir. Toute sa tribu se proposait de venir, après la grande chasse. Lui, il n'avait pu résister à la voix qui lui parlait dans son sommeil.

Tout en racontant ces choses mensongères, il passait sur son épaule la corde de la " traîne sauvage," et puis aidait le pieux missionnaire à transporter le malade, sous le toit hospitalier des Jésuites.

Là il vit mourir de la mort des saints le bon Sasousmat.

Il le vit mourir, mais il ne comprit rien à ses paroles pieuses, rien à sa foi touchante. Une pensée l'obsédait : s'emparer du Manitou des visages-pâles ; une passion l'aveuglait : la possession de la belle Onaïda, la fille du Jongleur.

IV

Le Sagamo avait allumé, sous sa tente d'écorce, un feu de branches sèches, et au-dessus de la flamme, se doraient, par la cuisson, des pièces succulentes du chevreuil des bois, et des truites rouges du lac. C'était pour le festin du départ, car la chasse allait enfin s'ouvrir. Quelques heures encore et les wigwams du lac Croche seraient déserts. Plus de chants, plus de danses, plus de longs sommeils pleins de rêves paresseux, sur les couches de sapin.

Les chasseurs entrèrent dans le large wigwam, et s'assirent autour du feu, les jambes croisées, sur des nattes de " sapinage."

Les calumets de pierre firent monter, sous le plafond de bouleau, les orbes de la fumée bleue avec l'âcre senteur du pétun.

Personne ne parlait.

Seulement, de temps en temps, le Jongleur disait :

— Matchounon n'est pas encore avec nous.

Et le Sagamo répondait :

— Matchounon est rusé comme le renard ; il court comme le daim : il arrivera.

Et les chasseurs assis en cercle, les jambes croisées, sur des nattes de "sapinage," faisaient un signe de tête affirmatif, et, silencieux, soufflaient une bouffée de fumée bleue vers le plafond de bouleau.

Soudain la porte s'ouvrit et le jeune chasseur entra. Sa prunelle sombre étincelait sous ses noirs sourcils, un sourire de triomphe courait sur sa lèvre presque nue, et ses cheveux plats s'agitaient sur ses épaules.

Un grognement joyeux roula sous la tente ; des spirales plus rapides s'enchaînèrent au-dessus des têtes des fumeurs, mais personne ne parla.

Matchounon prit un calumet, aspira fortement la fumée de la plante enivrante,

la fit descendre lentement, comme une boisson chaude, dans sa gorge altérée, puis, soulevant la peau bigarrée dont il était vêtu, il tira de sa poitrine un crucifix d'ivoire.

C'était le crucifix du père Brébeuf !

Un cri rauque, farouche, prolongé, fit trembler le wigwam.

Le jongleur se leva aussitôt. Sa face jaune où les rides mettaient un barriolage noir, s'éclaira d'une joie infernale. C'est le Manitou des Visages-pâles, s'écria-t-il ! Il vient nous chasser de nos forêts...

Le Visage-pâle n'est pas un guerrier. Il travaille courbé sur le sol comme un lâche !... Le Manitou de nos aïeux m'a parlé dans un songe... Il m'a parlé, et voici ce qu'il m'a dit :

— Tu feras mourir dans les supplices l'Esprit qu'adore le Visage-pâle... Tu le feras mourir, comme les jongleurs puissants des pays où le soleil se lève l'ont fait mourir, il y a bien, bien, bien des lunes !...

Un grondement nouveau, plus terrible encore que l'autre, ébranla le wigwam et se répercuta au loin.

Le jongleur prit le crucifix des mains de Matchounon et dit : — Venez ! Suivez-moi ! Emportez des pointes dures et un marteau de pierre.

Tous se levèrent et sortirent après lui.

A travers les rameaux dénudés des merisiers rouges et des bouleaux blancs, le soleil laissait tomber, sur la neige immaculée, des gerbes de lumière ; mais par-ci par-là des sapins touffus jetaient, dans cette éblouissante clarté, de larges taches d'ombre.

Les femmes suivaient aussi.

Matchounon s'approcha de la fille du Jongleur, sa bien-aimée, et lui dit :

— C'est à ce prix que nous serons unis comme le lac s'unit à la rivière.

— Matchounon, repartit la naïve indienne, mon cœur tremble comme la première feuille à la première brise... je ne sais pas ce que j'éprouve... C'est comme





Onaïda se précipita vers son père. O mon père, s'écria-t-elle d'une voix suppliante, arrêtez !....

(page 161)

si je t'aimais moins... que veut donc faire mon père ?

— Regarde.

Le Jongleur avait enlevé le Christ de sa croix, et il se préparait à le clouer sur l'écorce du plus haut des arbres.

Onaïda se précipita vers son père.

— O mon père, cria-t-elle d'une voix suppliante, arrêtez !...

Si le Manitou des "Visages-pâles" est un puissant guerrier, il se vengera ! s'il est sans force et sans valeur, pourquoi le traiter ainsi ?... N'êtes-vous plus généreux ?...

Le Jongleur repoussa la fiancée de Matchounon, et, de son marteau de pierre, il enfonça des pointes aiguës dans les mains et dans les pieds du Christ.

Et le Christ resta suspendu au tronc de l'arbre frémissant.

Et les coups du marteau se répercutèrent dans les montagnes sauvages. Ils se répercutèrent loin, bien loin !

— Mon père ! mon père ! reprit Onaïda,

les yeux mourants du Manitou crucifié versent des pleurs !...

Le marteau de pierre frappait toujours !...

— Matchounon, reprit encore Onaïda, regarde, des gouttes de sang tombent des mains et des pieds du Manitou malheureux, retiens donc le bras de mon père !...

Et le marteau de pierre frappait toujours !

Matchounon, dit de nouveau la douce vierge de la forêt, il y a du sang sur tes mains, et ce n'est pas le sang d'un ennemi.

Il y a du sang sur tes mains !... et jamais elles ne joueront dans les cheveux de celle qui devait être ta femme !...

Son œil s'était allumé, sa voix vibrait comme un fil d'acier.

Le Jongleur avait fini son œuvre diabolique, et les échos plaintifs des rocs sourcilleux ne se taisaient point.

Les chasseurs étaient rentrés dans leurs cabanes, et toujours ils entendaient les

coups du marteau de pierre sur le crucifix.

L'heure de la chasse sonna, et toujours retentissaient les coups maudits.

Les Indiens revinrent avec le printemps. Ils retrouvèrent leurs wigwams sur les bords du lac aimé, mais ils n'osèrent y entrer, et ils s'enfuirent vers d'autres lieux, car toujours, toujours, ils entendaient les coups du marteau sur le saint Manitou des Visages-pâles.

Ne serait-ce pas le marteau du Jongleur, que l'on entend encore sur les bords de ce lac étrange, dans cette solitude pleine d'épouvante ?

FONTAINE VS. BOISVERT.

Illustrations de
Charles Huot.

L'institution des juges de paix n'est pas une chose vaine. Elle permet aux politiqueurs reconnaissants de payer, d'un seul coup, bien des dettes, sans délier les cordons de leur bourse, de récompenser en bloc maints dévoûments, sans prodiguer les trésors de leur cœur. Si modeste qu'il soit, le nouveau titulaire reconnaît toujours l'heureuse inspiration du gouvernement qui le revêt de pouvoirs enviés, et, s'il est un peu juif, il se compare aux juges d'Israël, choisis par le Seigneur.

Il pense à ses " confrères " les juges de tous les bancs, grands et petits ; il sent qu'un même devoir lui incombe, et qu'une même responsabilité pèse sur sa tête : faire triompher la justice. Protéger les

humbles dans les humbles affaires, cela ne doit être ni un rôle inutile, ni une mince satisfaction. Aussi, il sourit souvent, mais on peut saisir une teinte de gravité, dans le pli complaisant qui se dessine au coin de sa bouche.

Il parle, mais déjà sa parole est plus sobre, et son expression, moins familière. Il écoute, mais son regard, fixe et presque rêveur, paraît interroger les nuages du code, pour voir s'il en sortira des éclairs de bon sens.

Sa personne est irresponsable et sacrée... devant les hommes. S'il se trompe, tant pis pour le plaideur. Le plaideur malheureux montera s'il le veut, d'échelon en échelon, jusqu'au bout de l'échelle. Il trouvera des hommes de bonne volonté qui l'aideront dans cette pénible ascension. S'il tombe, la chute sera lourde, le coup, presque toujours fatal, et... ils s'en laveront les mains.

Les juges de paix arrivent d'ordinaire après les élections, par fournées, comme

le pain ; et puisque c'est l'amour platonique des députés qui les engendre, ils ne coûtent rien pour naître. Ils accolent à leur nom le titre d'écuyer, et cela leur suffit ; ils s'estiment payés des services passés et des déboires futurs.

* * *

Etienne Biron venait de recevoir sa commission de juge de paix. Il avait déployé, dans la dernière élection, un zèle de converti. D'aucuns diraient : de perverti. Cela dépend du point de vue où l'on se place, et de l'objet que l'on regarde. Je ne me mêle pas à la discussion, et ce qui est écrit est écrit.

Seulement, je dirai que je parle de l'élection d'un député pour représenter le comté de... Allons ! voilà que le nom m'échappe. C'était un député à la législature de Québec, pour remplacer ce pauvre... Bon ! encore une lacune dans mes souvenirs. Ma mémoire me trahit, elle s'en va ; décidément je vieillis.

N'importe, Etienne Biron venait d'être nommé juge de paix. La "Gazette officielle" avait publié son nom suivi d'un flamboyant "Ecuyer" ; et lui, d'heure en heure, pendant une longue soirée, il avait lu la miroitante petite prose qui le bombardait grand homme dans sa paroisse. Et quand il s'était endormi, tard dans la nuit à cause des émotions, sa femme, un peu dans le ravissement aussi, l'avait entendu murmurer à différentes reprises, doucement, mollement, et avec des intervalles de plus en plus longs : "juge de paix... juge... écuyer... écu..."

Il était tout de même un homme de bon sens et un excellent chrétien. Si, ce soir-là, il s'est endormi un peu grisé par les fumées de la gloriole, le bon Dieu, j'en suis sûr, ne lui a pas gardé rancune.

* * *

A quelque temps de là, Joseph Boisvert se rendit chez le voisin du nord-est, Moïse Fontaine, pour lui demander, de la part de

son père, la permission de déboucher un fossé. Fontaine, dans un moment de mauvaise humeur, ou de faiblesse plutôt, avait, sur les instances de sa femme, rempli ce



fossé qui coupait sa terre pour aller se jeter dans un ruisseau, un peu plus loin.

C'était après les récoltes, le grain était entré, et les granges, pleines jusqu'au faîte, offraient un coup d'œil réjouissant. De chaque côté de l'aire, dans les " tas-

series," les gerbes d'avoine et de blé, superposées comme les pierres d'une muraille, laissant pendre, blonds et lourds, les épis encore pleins de soleil. Les fenils regorgeaient de foin, et, quand s'ouvraient les portes, le parfum de la fenaison emmagasinée sous les vastes toits blancs, s'échappait par bouffées enivrantes. La terre avait bien rendu ; le temps s'était comporté admirablement ; hommes et bêtes allaient festoyer tout l'hiver.

Moïse Fontaine était fait d'une bonne pâte. Comparé à sa femme, il paraissait un rayon de miel. C'est que Scholastique Bellefaçon ne se laissait pas marcher sur le pied, et ce n'était pas Moïse qui avait la garde des tables de la loi, au foyer conjugal.

Grande et sèche, elle cinglait comme une cravache. Au moral, sa langue emportait le morceau. Chose singulière, leur fille, Angélique, avait la douceur de l'agneau. Le mauvais exemple l'avait peut-être préservée. Souvent, en effet, devant une

faute grossière, la candeur naturelle se révolte et le bon sens est écœuré.

Angélique était douce envers tout le monde, mais surtout envers Joseph Boisvert, qui l'avait fait danser plus souvent que les autres, à la dernière "épluchette" de blé d'Inde. Il l'avait même embrassée à deux reprises, grâce à un épi rouge. Vous savez, dans les "épluchettes," les épis de maïs où le soleil a incrusté des rubis en guise de grains, confèrent au "porteur" le privilège d'effleurer de ses lèvres une joue rose... ou une autre. Mais une fois seulement. Plus que cela, il y a larcin. Un larcin qui n'est pas encore prévu par le code. Au reste, il se pardonne toujours, et nos législateurs peuvent garder leurs foudres pour des baisers de Judas, par exemple.

Il lui avait dit, en partant, un mot un peu mystérieux, et elle s'était perdue en d'adorables conjectures. Ils s'étaient revus le lendemain et les jours suivants. Quand on est voisins on se voisine. Il avait parlé

plus clairement ; ça n'aurait pas été nécessaire. Les amoureux déchiffrent tous les hiéroglyphes, comprennent tous les signes de la cabale, et devinent ce qu'ils ne comprennent point.

Quand il entra pour voir le père Fontaine au sujet du fossé, elle filait, en chantant, de molles cardées de laine blanche, couchées dans un long panier de frêne. Son pied s'arrêta sur la marche du rouet, la chanson ferma son aile, et le fuseau cessa de bourdonner.

Le jeune homme la salua en souriant. Elle se leva toute rougissante, et, approchant une chaise adossée à la cloison, elle le pria de s'asseoir.

— Je n'ai guère d'instants à passer avec toi aujourd'hui, fit-il, mais je reviendrai bientôt, si tu le veux.

En disant cela il l'enveloppait d'un chaud regard.

— Si je le veux ? répéta-t-elle.

Et le rayon mystérieux qui s'échappa de leurs paupières, descendit jusqu'au

fond de leur âme, et, sous leur calme, des émotions ravissantes se réveillèrent, comme sous la mer unie les grandes lames invisibles. Ils demeurèrent un moment silencieux.

— Il faut que je voie ton père, commença l'amoureux garçon, est-il ici ?

— Il doit être à la grange, répondit Angélique. Il bat du blé qu'il portera au moulin demain.

Joseph le savait bien. Il avait entendu le fléau du vieux voisin tomber dru sur l'aire, mais il était venu quand même à la maison. Il ne fallait pas perdre une occasion de voir la jolie voisine.

— Il ne tardera peut-être pas à rentrer, continua la jeune fille ; attends un peu, assieds-toi.

Joseph ne résista pas à la caresse de la voix. Il vint s'asseoir près du rouet, et se mit à jouer avec le brin de laine qui flottait léger comme un fil de la vierge. Le fuseau se taisait, mais le cœur murmurait à son tour.

Madame Fontaine sortit tout à coup de sa chambre. Elle parut plus longue et plus sèche que de coutume.

— Bonjour, Joseph, fit-elle, d'une voix qui coupait les paroles comme une lame d'acier coupe les muscles, et sans beaucoup regarder le jeune homme. As-tu déjà fini ta journée, toi ? Tu as bien de la chance. Le soleil est encore haut... Ce n'est pas tout le monde qui "dételle" de si bonne heure.

Puis, se tournant vers Angélique :

— Ton rouet est-il brisé ? Tu ne fileras pas ton aune aujourd'hui. Angélique rougit, reprit le brin de laine oublié entre les doigts du voisin et, pesant d'un pied un peu dépité sur la marche du rouet, elle rendit au fuseau son mouvement rapide et son monotone grondement.

Alors Joseph Boisvert se leva. Il dit qu'il allait rencontrer monsieur Fontaine à la grange. Il valait autant le voir là. D'ailleurs, la présence de madame Fontaine gâtait beaucoup le plaisir.

Le père Moïse achevait de battre une airée, et le fléau tombait plus lentement, et un peu fatigué sur les épis étendus comme un tapis tissé d'or, à double rang, tout le long de la "batterie." Il ne vit pas arriver Joseph, et tout obsédé par son travail et le bruissement des épis mûrs qui s'égrenaient, il ne l'entendit pas, non plus.

— Reposez-vous donc un peu, dit Joseph.

Et il parlait haut afin d'attirer son attention. Le fléau resta sur les gerbes défaites et le batteur de grain se retourna :

— Tiens ! c'est toi, Joseph ! Viens-tu m'aider à battre ? fit-il en riant.

Avez-vous commencé à "battre" vous autres ?

— Pas encore, nous attendons le moulin.

— J'aime mieux le fléau, moi ; ça va moins vite, mais on égrène les épis tant bien que l'on veut. Il n'y a qu'à frapper. Puis la paille est bien plus belle.

— Mais le temps qu'on y met pourrait être mieux employé autrement, peut-être.

— Chacun son goût, mon garçon.

Il alla pour relever son fléau, mais, comme s'il se fut ravisé :

— Veux-tu venir fumer une pipe à la maison ? demanda-t-il.

— Merci, monsieur Fontaine, je viens vous demander la permission de déboucher le fossé que vous avez rempli. Voici que les pluies vont tomber, et vous savez le dommage qu'elles peuvent nous causer, si elles ne s'écoulent point.

— C'est que Scholastique ne chantera pas sur ce ton-là.

— Vous n'allez pas vous laisser mener par le bout du nez, observa Joseph, c'est vous l'homme.... donnez le ton... Faites-la chanter juste...

Il disait cela d'une façon badine. Le père Moïse ne riait pas, cependant. Il reprit en branlant la tête :

— Pour avoir la paix, mon garçon, il faut parfois s'exposer au ridicule.

— Mais il ne faut toujours pas faire de tort à son prochain.

— Arrange-toi avec Scholastique.

Il leva son fléau et le fit retomber, par un mouvement plus rapide, sur l'aire qui retentit gaiement. Joseph Boisvert s'éloigna.

Une heure après, Scholastique, faisant de grandes enjambées, jetant des lambeaux de phrases menaçantes à travers ses lèvres serrées, les bras battant l'air, arriva à la grange et se pencha dans la petite porte entr'ouverte.

— Vas-tu endurer ça, Moïse ?... Vont-ils se rendre maîtres chez nous ? hurla-t-elle, exaspérée.

— Hein ? Qu'y a-t-il encore ? répondit le père Fontaine ahuri.

— Boisvert et son garçon qui débouchent le fossé !...

— Sur notre terrain ?

— En voilà une demande ! Est-ce que j'ai coutume de m'occuper de ce qu'ils débouchent chez eux ?

— C'est peut-être aussi bon, après tout.

— Quoi, aussi bon ?... Que je ne m'oc-

cupe pas de ce qu'ils bouchent chez eux... ou débouchent chez nous ?

— Les deux choses.

— Par exemple !... Ah ! je vois, le Joseph est venu t'endoctriner... Et tu t'es laissé mettre le carcan, bêtement ! comme cette Angélique qui en raffole... Je suis là, heureusement, et vous allez voir, une fois de plus, ce que peut une femme résolue. Viens avec moi.

— Nous irons leur parler tantôt, à la veillée, ce sera tout aussi bon.

— Et en attendant ils jouent de la bêche... Tout de suite, Moïse ! Charbonnier est maître chez soi... Faut battre le fer pendant qu'il est chaud.

— Prends garde, Scholastique, tu pourrais être le fer. Tu sais que Boisvert est fort comme deux.

— Il n'osera pas toucher à une femme.

— Alors c'est sur moi que les coups tomberont.

— Dans tous les cas, viens, je le veux ! Laisse là ton fléau et passe devant.

— Allons ! ce que femme veut Dieu le

veut, murmura Moïse en aparté, et comme pour s'excuser de sa faiblesse.

Et tous les deux, la femme et le mari, lui devant, elle derrière, maugréant, l'âme angoissée, ils se hâtèrent vers l'endroit où travaillaient les Boisvert, père et fils. Avant d'arriver, la femme cria :

— Allez faire des fossés chez vous, si vous voulez en faire !

— Attends donc, fit le mari, on va leur parler amicalement, c'est mieux.

— Va donc, vieux poltron !

— Fâchez-vous donc pas, répondit le père Boisvert, nous faisons votre ouvrage.

— Nous n'avons besoin de personne pour cela. Vous feriez mieux de travailler chez vous, vous pourriez plus aisément amarrer les deux bouts.

Les Boisvert sourirent et se remirent à la besogne.

— Si vous ne décampez point, vociféra la mégère, je vous assomme avec des roches.

Elle venait de ramasser un caillou ;

elle le lança en même temps que sa menace. Elle atteignit le père Boisvert, et lui écorcha l'oreille. Il était très fort, Boisvert, et très doux aussi. Il dit à son garçon :

— Aie soin du père Moïse, toi.

Joseph eut une minute d'hésitation. Il allait, bien sûr, s'aliéner pour toujours le père d'Angélique, et les doux rêves dont il commençait à se bercer, ne se réaliseraient sans doute jamais. Ah ! le misérable fossé, il se creusait profond, maintenant, entre la jeune fille aimée et lui. Il allait devenir un abîme ! Quelques pelletées de sable enlevées ici plutôt que là, et voilà une destinée compromise, une vie brisée, un bonheur perdu !

En songeant à ces choses, il s'était approché du voisin et le tenait en échec, morne, triste, mais l'air décidé. Il fallait obéir à son père.

— Pourquoi cette chicane? demanda-t-il après quelques instants. Laissez-nous donc travailler en paix, monsieur Fontaine.

— Oh ! quant à moi... C'est Scholastique... Il n'y a pas moyen de la faire plier.

Un petit colloque aigre-doux s'engagea. Pendant ce temps-là Boisvert saisit madame Scholastique par sa longue taille uniforme, et, la forçant à s'incliner profondément sous l'étreinte de son bras gauche, il lui administra, de la main droite, tout ailleurs que sur la joue, cinq ou six bons "soufflets." Tout de même, quand elle se releva, c'est sa joue qui était rouge.

Moïse et sa femme reprirent le chemin de leur maison, elle devant et lui derrière, cette fois. Elle était dans une colère, une colère !... Lui, il ne savait pas s'il devait rire ou se fâcher.

Il ne se fâcha pas, mais il fut, quand même, obligé de se rendre chez Biron, le nouveau juge de paix, de bonne heure le lendemain. Scholastique n'avait pas fermé l'œil de la nuit, et il en avait appris long sur la couardise des maris qui laissent

battre leur femme par le voisin. C'était pire que l'autre, la couardise de ceux qui... souffrent tout.

Elle avait arrangé un beau procès. Il ne devait pas être difficile de venger la morale outragée par des tapes aussi... inconvenantes.

* * *

Et voilà pourquoi le juge de paix Etienne Biron voyait comparaître, devant lui, les Boisvert, père et fils. L'audience avait lieu dans la cuisine, et la bonne odeur de la soupe aux choux, qui mitonnait,faisait faire de lugubres réflexions à l'un des curieux venus là pour s'amuser.

— Hélas ! murmurait-il à ses voisins, le pain sec sera la seule nourriture, et l'eau froide la seule boisson des Boisvert, s'ils sont trouvés coupables des horreurs dont on les accuse.

Le greffier que le juge de paix venait d'attacher à sa personne, fit, d'une voix vibrante d'émotion, mais avec un sou-

verain mépris de la ponctuation des phrases, la lecture de la plainte.

Le "demandeur" accusait les "défendeurs" d'avoir travaillé sur son terrain, sans sa permission. Il accusait, de plus, Boisvert, père, de s'être porté à des voies de fait graves et honteuses, sur la personne de Scholastique Bellefaçon, son épouse légitime et dévouée, à lui le "demandeur."

Il y eut un murmure dans l'assistance, et l'on entendit des rires étouffés.

La cuisinière oublia son potage. Un moment elle eut peur pour la vertu de son homme, et fut tentée de lui souffler, à l'oreille, de ne pas se mêler de l'affaire de ce... criminel. Elle avisa même un bassin rempli d'eau où, dans un cas de doute, en dernières ressources, le nouveau Pilate pourrait se laver les mains.

Scholastique, pudiquement voilée, attendait le moment où elle serait requise de raconter sa pénible mésaventure.

Les Boisvert avouèrent leur faute, une

faute bien légère, et qui tournait à l'avantage de Fontaine. Le voisin devait laisser passer, chez lui, les eaux des terrains supérieurs. Il avait, dans un moment de mauvaise humeur, après les dernières élections, rempli un fossé dont l'existence remontait loin, et dont l'utilité était indiscutable. Si on invoquait la loi, il serait forcé de le déboucher lui-même.

— Ce fossé n'a jamais été verbalisé, observa Fontaine.

— Il existe en vertu d'une entente et de la coutume, rétorqua Boisvert, fils.

— Qu'en sais-tu ? tu n'étais pas au monde quand...

Il allait dire une sottise, le père Moïse, et fournir une arme à son adversaire, mais le juge intervint.

— Que chacun parle à son tour, commença-t-il...

Ce n'était pas cela qu'il voulait dire. Il se reprit :

—Ne parlez pas plusieurs à la fois...



Il vit que c'était un peu la même chose. Il se recueillit.

— Rendez témoignage, ordonna-t-il d'une voix grave, mais ne discutez pas. Qu'avez-vous à répliquer, monsieur Fontaine ?

Le père Moïse salua respectueusement :

— Voici mon cas, monsieur le juge, fit-il. Scholastique m'a dit — Scholastique, c'est ma femme, comme vous savez. Il faut se faire comprendre — Scholastique m'a dit : " Moïse, ils travaillent chez nous !... Est-ce que charbonnier n'est pas maître chez soi?... Il faut les envoyer... Viens!"

" Nous sommes partis, moi et elle. Je marchais le premier. Ce n'est pas parce que j'avais hâte d'arriver ; j'aurais autant aimé rester à battre mon blé; je ne tenais pas, non plus, à me chicaner. J'aime la paix, la paix avec tout le monde, même avec mes voisins, même avec ma femme. Je ne marchais pas vite et elle me talonnait. Un peu en-deçà du fossé, je me suis arrêté pour... pour ne pas aller plus

loin. La prudence est la mère de la sûreté... Ils avaient leurs bêches et leurs pioches... Quand un homme est en colère, il frappe quelquefois avec ce qui lui tombe sous la main... Scholastique a continué d'avancer. Un homme ne lui fait pas peur, deux non plus. Elle leur a crié : " Allez faire des fossés chez vous ! "

" Le garçon s'est approché alors. Un gars robuste et fort comme le père. Vous le connaissez, monsieur le juge. Il ne m'a rien dit d'abord, mais je devinais à son air, ce qu'il avait envie de dire. Nous avons parlé tranquillement, après nous être regardés dans le blanc des yeux. Scholastique allait toujours. Elle ne devinait pas ce qui devait lui arriver."

— Moïse, ne va pas plus loin à mon sujet ! s'écria tout à coup madame Fontaine.

— Crains pas, Scholastique, je connais la réserve, répondit le brave homme en verve.

— Est-ce tout ce que vous avez à ra-

conter, à l'égard du fossé ? demanda le juge de paix.

— Oui, monsieur le juge, je vais parler de l'autre affaire, maintenant.

— Moïse, la langue te démange, hein ? gronda de nouveau la femme aride et longue.

— Aimez-vous mieux raconter vous-même la malice de l'accusé ? suggéra le juge.

— Moi, raconter une abomination pareille ! je mourrais de honte, exclama madame Fontaine.

— Il faut pourtant bien savoir ce qu'il a fait ; je ne puis le juger sans cela.

— Mais si je vous affirme, sur mon honneur, qu'il m'a traitée indignement ?

— Je vous croirai, madame, mais le magistrat n'en saura rien. Il faut tout dire, comme à confesse.

— Parle, Moïse, moi je n'ose pas.

— C'est que, vois-tu, Scholastique, je n'ai rien vu... j'avais le dos tourné, et je causais avec Joseph.

Les auditeurs riaient, riaient.

— Le défendeur vous a-t-il embrassée ? demanda le juge qui voulait agir à la manière des confesseurs, par suggestion.

— M'embrasser?... j'aurais bien voulu! répondit madame Fontaine, toute haineuse..

— Est-ce que vous ne pouviez pas fuir ?

— Fuir ?... Oui !... comme une peureuse !... Avec cela qu'il me tenait serrée comme dans un étau.

— Vous a-t-il battue ?

Elle se redressa :

— Battue ?... Oui, battue ! comme un lâche qu'il est !

— Vous ne portez toujours pas de marque, observa le père Boisvert.

Scholastique lui lança un regard foudroyant.

— Pas de marque ?... La marque est sur mon honneur.

Un loustic lança un mot qui fit éclater de rire la salle entière.

— Enfin, reprit le magistrat, l'accusé a-t-il manqué à la décence ?

— Grand Dieu ! s'il a manqué à la décence !... Heureusement que personne n'a vu....

— Les oiseaux effrayés fuyaient à tire-d'aile, recommença le loustic..

— Voulez-vous que je fasse évacuer la salle ? vous serez plus à l'aise, proposa le juge de paix.

— Il est bien temps, maintenant qu'ils ont tout entendu !

— Encore une fois, madame, vous n'avez rien précisé... quant à l'immoralité.

— Vous êtes juge et vous ne devinez pas où il m'a frappée ?

Etienne Biron, écuyer, faisait un effort suprême pour ne pas rire.

— Il s'adressa à l'accusé :

—Alors, monsieur Boisvert, vous avez battu une femme ?... madame Fontaine, la plaignante ?

— Je lui ai donné le fouet, comme on fait à une enfant maussade, monsieur le

juge. Tout le mal a été pour moi, car les os sont proches et la jupe est mince. Au reste, elle m'avait provoqué. Voyez, je porte des marques, moi. Mon oreille est à moitié déchirée... Elle a failli me tuer avec une pierre... Je ne me suis pas vengé, j'ai voulu la rendre ridicule, rien de plus.

—Je vais garder la cause en délibéré, déclara le juge de paix.

“ Pendant que je réfléchirai, pensez bien, vous autres aussi... Pensez que vous êtes des voisins, que vous êtes d'anciens amis, que vous êtes des chrétiens. Vous devez donc user de bonté les uns envers les autres. Le bonheur de vos familles dépend de votre bienveillance et de votre accord.”

Quand la foule fut dispersée, les plaideurs sortirent. Boisvert fils passa près de Fontaine.

—Je pense que le juge de paix a raison, dit-il, nous ferions mieux de vivre dans l'accord et l'amitié.

— Je le veux bien, mon garçon, mais tu paieras les frais.

— Avec plaisir... si je puis espérer devenir votre gendre.

— Hum ! je ne sais pas, fit Moïse avec un bon sourire. Si tu allais tenir de ton père, et donner le fouet aux femmes ?...

— Il n'y aura rien à craindre... si elles ne me jettent pas la pierre.

Ils s'éloignaient. Je n'ai pas entendu la suite.



PATRIOTISME.

Illustrations de
Georges Delfosse.

Je revenais de Sainte-Croix par le Platon. Ce n'est pas le chemin le plus court, mais il longe, ce chemin, des hauteurs si pittoresques, il offre des échappées de vue si ravissantes, il perce des bois si sombres, qu'il donne aux yeux une fête toujours nouvelle, et qu'on ne se lasse jamais de le parcourir.

J'arrivais chez le père Marcel Poudrier. La maison dressait son pignon rouge au milieu des peupliers verts, droits comme des I, drapés élégamment dans leurs écharpes de branches montantes. La porte et les fenêtres étaient ouvertes, et faisaient, dans le carré blanc, des taches noires où s'estompaient des silhouettes de jeunes filles et d'enfants.

Tout à coup un vieillard s'avança sur le seuil. Il était mis comme le dimanche, pour la messe. Il descendit le perron d'un pas assez léger, en s'appuyant un peu sur sa grosse canne de cenellier, se retourna vivement, jeta une bouffée de rire, et s'écria d'une voix vibrante :

— La jambe vaut le cœur, allons-y !

Une femme très âgée aussi, grande et l'air digne, parut à son tour dans la porte. Elle semblait une enluminure de sainte femme dans un cadre antique. Elle dit :

— Tu vas te fatiguer, peut-être: attends donc la relevée, tu prendras la voiture.

— Tut ! tut ! tut ! à quatre-vingt-cinq ans on n'attend plus. Si j'allais trépasser avant de voter !

— Sais-tu bien pour qui voter, au moins ?

Le bonhomme trottinait tout allègrement.

Elle se mit à rire en le regardant aller.

Ces deux beaux vieillards avaient leur histoire. Une histoire bien simple et bien

courte, mais enfin qui n'était pas sans offrir quelqu'intérêt. Voulez-vous l'entendre ? La voici.

* * *

Il y a longtemps de cela.

Le monde a marché depuis, et, s'il n'est pas meilleur, c'est que le progrès n'implique pas la vertu, c'est que le cœur et l'intelligence ne vont pas toujours de pair.

Il n'est pas étonnant qu'il en soit ainsi puisque l'homme est libre. Il est libre, mais avec un fort penchant à l'esclavage. Pas à l'esclavage politique, peut-être. Il pousse, de temps en temps, un cri de révolte contre ses oppresseurs, et, de temps en temps aussi, il les broie sous son talon. Mais il aime les jougs qu'il se façonne lui-même. Un gueux gémit, dans sa paresse, sous les tortures de l'envie ; un avare se dessèche d'amour et de terreur devant son or entassé ; un ambitieux rampe devant la foule qu'il méprise; un libertin se traîne aux genoux de toutes les belles impures.

Et tout le monde est en route pour le ciel !

Drôle de monde et drôle de chose !

Il y a encore des âmes nobles. Il y a des vertus qui surnagent et des dévoûments qui planent. Mais les jours de paix sont souvent des jours d'abaissement. L'esprit se détend alors, l'imagination ferme ses ailes, le cœur s'amollit. Il n'en est pas ainsi dans les jours d'orage et de danger. Le sentiment du devoir se réveille, l'amour de la patrie s'affirme, le citoyen se relève, et l'homme grandit.

En mil huit cent trente-sept il y eut pour nous un de ces réveils glorieux. La voix de Papineau sonna le glas de la tyrannie, et des héros surgirent sur nos rives opprimées. Ils apparurent et passèrent comme des météores. Ils se perdirent au fond d'un horizon sanglant. La trace de leur passage se voit encore, étincelante et large à travers les nuages de notre ciel.

Suivons-la !

* * *

En mil huit cent trente-sept, à l'époque des foins, le vieux Gédéon Poudrier revenait de l'église avec sa bonne femme dans une " petite charrette " aux ressorts de frêne. On ne berçait pas sur d'élastiques lames d'acier en ce temps-là, et les carosses luisants qui promènent, de nos jours, tant de misères en toilette, ne soulevaient pas souvent la poussière de nos chemins. En retour, l'on dînait bien et l'on payait bonne dîme au curé.

Le père Poudrier se tourna vers sa vieille :

— Dis donc, Mélonne, — elle s'appelait Mélonne, la mère Poudrier — dis donc Mélonne, as-tu compris les remarques de monsieur le curé à propos de Papineau ? J'ai l'oreille dure, moi, et je n'ai pas bien saisi.

—Il nous a conseillé de rester tranquilles, répondit-elle un peu sèchement.

Le bonhomme répliqua par deux petits

mouvements de tête qui voulaient dire : oui, ordinairement, mais qui n'étaient pas, dans la circonstance, d'une traduction facile.

Elle reprit :

— Il a recommandé d'être prudents, de ne pas se laisser endoctriner par des gens qui ont plus de langue que de tête...

— Tiens ! tiens !

— De rester soumis à l'autorité... D'obéir à nos prêtres, comme eux-mêmes ils obéissent à leurs évêques.

— C'est juste !

— De ne pas se mêler de choses que l'on ignore.

— Afin de rester dans l'ignorance !

— De voir, d'abord, à bien cultiver la terre qui nous a coûté tant de sueurs...

L'excellente chrétienne allait continuer, avec un entrain superbe, la répétition sainte.

— Prends les "cordeaux," que j'allume, grommela le vieux patriote.

Il n'avait pas l'air de bonne humeur.

La pieuse Mélonne prit les guides de cuir et retint le cheval qui voulait trotter. Le père Gédéon tira, de la poche de sa "sous-veste," une pipe, un "batte-feu," une pierre et un morceau de tondre. Il fit sortir de la pierre des étincelles qui allumèrent la tondre odorante, et il se mit à déguster avec une satisfaction profonde sa pipe culottée.

Cependant il y avait un nuage sur son front large coupé par une large ride. Sa pensée était fixée sur quelque chose d'invisible. Sa femme lui remit les guides. Il les prit machinalement.

— Toujours est-il, recommença-t-elle, que Marcel va se tenir tranquille, j'espère... Qu'il ne parle plus d'aller se battre pour Papineau.

— Tu voudrais qu'il irait prêter main forte aux *chouayens*, peut-être... Marche, Carillon.

Il fit tomber la "mise" du fouet sur la croupe du cheval.

— Je voudrais bien le voir se mêler aux *chouayens*, grommela-t-il !... Un tas de malfaiteurs en habits, de voleurs titrés, de bourreaux en gants blancs ! On n'en verra pas de pareils avant cinquante ans, c'est sûr.

Marcel s'en revenait à pied avec d'autres jeunes gens de son canton. Ils parlaient, tous ces gars, des troubles qui menaçaient d'éclater dans le district de Montréal, de l'assemblée de Deschambault, du grand Papineau qui était descendu à Kamouraska avec Girouard, Lafontaine et Morin. Les uns approuvaient le mouvement, les autres le blâmaient.

— Nous sommes des peureux, dit Marcel, et nous aimons mieux les coups de bâton que les coups d'épée.

— Que veux-tu ? riposta le plus petit du groupe, nous n'avons personne pour nous commander... Quand il n'y a point de chef il n'y a point de soldats.

— Et Papineau ?

— Papineau, fit un grand mince, il ne se

bat point, il pousse les autres à se battre.

— Et tu crois que c'est une besogne facile que de décider des hommes à lever la tête, à revendiquer leurs droits, et s'il le faut, à mourir pour la liberté... surtout quand ces hommes sont des Canadiens français ?

— Nous sommes soumis ; c'est une belle vertu que la soumission, paraît-il.

— Nous sommes à quatre pattes ; c'est une position un peu humiliante.

— Les Canadiens, observa un autre, ça laisse les ordures s'amasser longtemps, mais une fois décidés, ça balaie net.

— Mais, rétorqua le grand mince, si on va à la guerre pour mourir, ceux qui nous tuent restent les maîtres.

— T'imagines-tu, clama Marcel, que celui qui fait d'avance le sacrifice de sa vie, se tient les bras croisés en face des canons ? C'est celui-là qui frappe le plus juste, et qui le plus sûrement jette l'épouvante dans les rangs ennemis...

— Vas-y donc, te battre, puisque tu trouves cela si beau.

— Je vais y aller en effet.

— Tu ne fais pas comme Rémi Gaudon, toi, Rémi se marie peur d'être "commandé," remarqua l'un de la bande.

— Le remède est pire que le mal, observa un vieux célibataire.

— Eh bien ! moi, continua Marcel, je devais me marier cet automne, et je reste libre pour faire le coup de fusil.

Le groupe diminuait. Chacun à son tour entrait chez soi, après avoir souhaité le bonjour à ceux qui allaient plus loin.

* * *

Le dimanche soir la jeunesse se rassemblait. Il en est de même aujourd'hui. Les curés ont beau prêcher contre les réunions, défendre les jeux, anathématiser la danse, il y a toujours un petit coin, dans la paroisse, où l'on vend du plomb sans dire ni: oui, ni: non, comme font les diplomates retors, où l'on

cueille des cerises sur des joues rougissantes, où l'on fait trois pas d'amour, et quelquefois plus, où le violon chante ses gigues enivrantes, où les pieds, pris de vertige, emportent le cœur et la tête en d'étourdissants tourbillons. On a dit son chapelet bien dévotement pendant la messe ; on a entendu les vêpres sans trop de distractions, on peut bien s'amuser un brin, sous le couvercle de la nuit, sans que le bon Dieu se fâche. S'il se fâche, ce sera contre les parents qui ferment les yeux trop tôt ou trop serrés.

* * *

Marcel avait, en effet, sérieusement songé au mariage. Sa fiancée, Héloïse Dubien, n'était pas belle, mais elle était grande et bien faite, elle avait de la grâce dans la démarche et de l'esprit dans la tête. On oubliait vite l'irrégularité des lignes devant l'éclat de ses prunelles. Son cœur était bon, mais des lèvres un peu serrées faisaient comprendre qu'il y avait de la résolution dans son caractère.

Elle avait été recherchée déjà par un citoyen du village, Augustin Lefouré, un veuf passablement cossu, très orgueilleux de ses écus, mais très désolé du poids de ses années. Elle avait préféré la solide jeunesse de Marcel. Et maintenant, voilà qu'un dimanche soir, Marcel se rendait auprès d'elle, profondément ému et l'âme remplie de tristesse.

Quand il entra, elle vit bien ce bouleversement inaccoutumé et elle se sentit douloureusement atteinte elle-même. Le pressentiment d'une amère angoisse la rendit muette, et elle tendit à son ami une main tremblante. Le père Dubien, qui était bureaucrate sans savoir pourquoi, et gouailleur par tempérament, lui cria, dès qu'il le vit entrer :

— Viens-tu nous faire tes adieux, Marcel ?

— Oui, monsieur Dubien, répondit le jeune homme, d'une voix qu'il s'efforçait de rendre ferme.

— Non, répliqua Héloïse, suppliante.

Le père Dubien reprit :

— Si tu es fatigué de vivre, mon garçon, tu n'as qu'à te rendre à la rivière Chambly ; il y a là une bande de fous qui se proposent de servir de chair à canon ; tu pourras te faufiler dans leurs rangs.

— Des fous comme ceux-là, il faut qu'il y en ait pour effrayer les tyrans.

— Toujours des grands mots: tyrans... bureaucrates... martyrs.

— Oui, M .Dubien, martyrs !... l'amour de la patrie vient immédiatement après l'amour de Dieu, et les martyrs de la politique ne sont guère au-dessous des martyrs de la religion.

Dubien éclata de rire.

Des voisins entrèrent. Ils venaient faire la partie de quatre-sept. Ils jouaient hommes contre femmes. La dernière fois, le sexe fort avait été d'une faiblesse désespérante, et il ne s'était pas sauvé du déshonneur. Il avait une revanche à prendre. Les jeunes amoureux voyaient avec plaisir la lutte ardente des joueurs.

Ils étaient oubliés. Leur entretien fut tendre d'abord, mais il fut triste aussi, car Héloïse, plus d'une fois, essuya ses beaux yeux noirs.

Puis Marcel, dans un sombre enthousiasme, se prit à parler de la nécessité d'un soulèvement. C'est par là que les grandes révolutions commencent. Il proclamait le droit des citoyens à la liberté politique, et gémissait sur la position humiliante des Canadiens-français, les fils des défricheurs, les maîtres du sol autrefois. Il disait la morgue insolente des bureaucrates, le partage inégal des emplois, l'abaissement organisé de la race française. Il peignait, d'une voix vibrante mais comprimée, la gloire de ceux qui meurent en luttant contre la tyrannie et l'injustice. Il expliquait l'héroïsme de ceux qui sacrifient leurs biens, leur jeunesse, les ivresses de l'amour, les espérances d'une longue félicité, pour adoucir les souffrances de leurs semblables et relever l'honneur de la patrie.

L'image sanglante de la bataille passait devant les regards de la jeune fille. Elle voyait le fer meurtrier s'enfoncer dans la poitrine des patriotes, et les rangs décimés s'affaisser tour à tour comme les blés mûrs sous la faux. Elle entendait les clameurs de l'airain, les piaffements des chevaux, les appels des blessés, les alléluias de la victoire. La poussière ouvrait son voile gris sur les chemins où serpentait l'armée. Des champs dévastés la fumée s'élevait comme un encens maudit vers le ciel implacable. Le Seigneur serait sourd à la prière des persécutés, il resterait insensible à la souffrance de son peuple. L'expiation n'était pas encore finie, ou bien la félicité n'était pas encore méritée.

Elle sentait son âme s'envoler dans une région nouvelle. Elle était emportée par un souffle ardent qui n'était plus la flamme énervante et douce des sens, mais un étrange élan vers l'idéal. L'amour de la patrie souffrante lui paraissait divin comme l'amour du ciel. La folie des sa-

crifices s'emparait de son imagination vive, et déjà elle cherchait un bûcher.

Quand ils se séparèrent, les deux jeunes amoureux se firent un adieu touchant, comme l'adieu des martyrs qui s'en allaient aux lions de l'amphithéâtre.

* * *

Marcel partit, un matin d'octobre, avec quelques amis jeunes et inexpérimentés comme lui, pour aller se battre contre les chouayens. La petite troupe se rendait à Sorel. De là elle remonterait la rivière Chambly, cherchant les endroits où se ralliaient les soldats de la liberté. Ils ne connaissaient pas le pays, ces jeunes gens, et ils allaient guidés par les mille voix de la rumeur.

Le fusil sur l'épaule, la casquette sur l'oreille, ils marchaient gaiement, jetant un regard de mépris sur les peureux qui restaient avec les femmes ; et quand ils entendaient les enfants crier à leur mère que la "guerre" passait, ils se redressaient



avec fierté malgré la fatigue, et souriaient à la mort entrevue dans la fumée des combats prochains.

A mesure qu'ils approchaient du foyer de l'agitation, ils sentaient leur ardeur grandir et les regrets s'effacer. Les vieillards battaient des mains en les apercevant, et les femmes agitaient leurs mouchoirs. Cela les encourageait. Ils se grisaient d'orgueil.

— D'où venez-vous, les braves, leur criait-on ?

— D'en bas... tout près de Québec...

— De si loin !... Hourra pour les patriotes !

— En vient-il d'autres ?

Ils secouaient la tête avec tristesse.

* * *

Ils allèrent ainsi jusqu'à Saint-Denis. Ils virent Nelson, ils virent Papineau, et ils ne songèrent plus qu'à mourir glorieusement.

Marcel écrivit à Héloïse :

“ La mort ne nous fait point peur. Ceux qui nous tueront seront plus à plaindre que nous, car ils seront maudits, un jour, et nous, un jour, nous serons bénis... La liberté fleurira sur nos tombes... Les tyrans auront peur d'une autre révolution ...Ils nous rendront nos droits peu à peu, et nous deviendrons forts... Il faut que nous luttions... C'est sous le marteau que le fer se durcit... Il faut que nous soyons unis, si nous voulons devenir grands parmi les autres. Il faut aussi que nous nous affirmions. La soumission aveugle prépare au joug. L'esclavage est le châtiment des peuples lâches...”

Des bribes ardentes qu'il avait probablement retenues des discours de Papineau ou de Nelson.

Il ajoutait :

“ Nous n'avons pas assez de fusils. Nous n'avons pas d'argent... Nous serions deux fois plus nombreux, si l'on pouvait donner des armes à tous ceux qui

en demandent. Il y a beaucoup de patriotes qui n'ont que des fourches et des faux pour attaquer ou se défendre. Moi, comme tu sais, j'ai le vieux fusil de grand-père. Il n'a pas coutume de rater ; et si je puis casser une tête de *chouayens* avant ... de le passer à un autre, je mourrai content. Prie pour moi."

* * *

A quelque temps de là il se répandit chez nous un bruit singulier. Personne ne voulait y croire. Héloïse, la fière Héloïse, comme on l'appelait, oubliait déjà le petit Poudrier, et se mariait avec le veuf naguère repoussé.

— Bah ! disait-on, elle ne pouvait longtemps résister à l'appât de l'argent... Elle n'attendait que l'éloignement de Marcel... Les absents ont toujours tort ...Maintenant il n'avait plus, le malheureux garçon, qu'à se faire embrocher par une épée anglaise, cela vaudrait

autant que de revenir pour être témoin du triomphe de son vieux rival.

Alors Marcel, soldat dans l'armée des patriotes, à Saint-Denis, reçut une lettre un peu mystérieuse.

— Mon cher Marcel, disait cette lettre, moi aussi je suis capable de sacrifices. Tu m'as appris comment il fallait aimer son pays... Tu l'aimes jusqu'à la mort sur le champ de bataille, moi je l'aime jusqu'au martyre pendant toute la vie... Dans quelques jours je t'enverrai autant d'argent que tu en voudras pour acheter des armes... Dieu et patrie !

HÉLOÏSE.

Des armes ! murmura Marcel, et un souffle d'enthousiasme l'emporta un instant loin de la froide et triste réalité. Il vit apparaître devant ses yeux éblouis, comme un rideau mouvant, une file ondoyante de fusils meurtriers et d'étincelantes baïonnettes. La surprise et la joie allaient être grandes parmi les soldats,

et les chefs proclameraient son nom avec orgueil, en face de tous les patriotes...

— "Moi, je l'aime jusqu'au martyre pendant toute la vie... Il retomba des hauteurs où l'avait enlevé un premier élan généreux. Que signifiaient donc ces paroles solennelles et amères ?... D'où viendrait cet argent béni ?... Il se mit à creuser le sens de ces paroles, à chercher la main prodigue qui allait s'ouvrir ainsi. Tout à coup une angoisse profonde étreignit son âme. Mais le clairon sonna l'appel, un appel ardent, et la cloche se mit à tinter suppliante et grave dans le clocher. Des hommes accouraient, traînant un vieux canon, d'autres s'alignaient, le fusil au bras. Il courut prendre place dans les rangs, et ne songea plus qu'à délivrer la patrie de son douloureux esclavage.

Gore arrivait à Saint-Denis. Gore avait vu la trahison de Waterloo, et il était prêt à river les fers de la colonie fran-

çaise. Il allait passer comme un torrent sur cette contrée audacieuse, et les insensés qui avaient osé lever la tête et jeter le défi à leurs maîtres, seraient anéantis à jamais. C'était son espoir.

Nelson choisit ceux qui étaient les mieux armés, et les mit en embuscade sur la route du colonel anglais, dans une maison de pierre. Marcel était entré l'un des premiers. Papineau se trouvait là. O'Callaghan aussi. Ils voulaient se battre, se faire tuer pour la cause sainte, mais Nelson ne le permit pas. Leur mort eut été l'anéantissement de toute espérance. Ils devaient vivre ; Papineau surtout, car il était la lumière qui éclairait le peuple, le souffle qui renversait la tyrannie.

Gore vint se briser honteusement contre le faible rempart des insurgés. Markham, le bouillant capitaine qu'il lança contre une distillerie où s'étaient cachés quinze patriotes résolus à mourir, Markham, à son tour, fut vaincu. Il tomba couvert de blessures.

Ah ! si les patriotes avaient eu des armes, s'ils avaient eu des chefs, s'ils avaient eu, surtout, la permission de se faire tuer pour une cause grande et sainte, la victoire de Saint-Denis n'aurait été que le prélude d'une série de victoires, et les héros qui sont montés sur l'échafaud auraient été portés en triomphe sur les épaules de leurs concitoyens !

Pleins d'espoir, grisés par le succès, nos valeureux soldats voulurent poursuivre leur marche glorieuse. Ils se dirigèrent vers Saint-Charles. Ici les attendait un douloureux échec. Ils furent écrasés par le nombre.

Les champs désolés burent lentement le sang de nos braves. L'heure de la délivrance n'était pas encore sonnée. Cependant le sang versé fut comme une semence mystérieuse, où germèrent des espérances nouvelles et des idées généreuses. Les patriotes que la mitraille avait épargnés regagnèrent tristement leurs foyers.

* * *

Marcel s'en revenait meurtri et légèrement blessé. Quelques-uns de ses compagnons cheminaient avec lui, les pieds alourdis par la fatigue, la tête penchée sous le poids des chagrins ; d'autres, moins heureux encore, ne reviendraient jamais. Côte à côte dans une même fosse, ils dormaient le sommeil des martyrs au cimetière de Saint-Charles.

Ils arrivaient. A quelque distance, un bouquet d'arbres gris fermait la route comme un large rideau, et se prolongeait en ligne sombre et tortueuse à travers les prairies nues. Une trouée sinistre ouvrait ces arbres sans feuilles, et, au fond, à une grande profondeur, sous les replis obscurs de la falaise, un ruisseau coulait parmi les cailloux, dans une bordure de givre, étincelante comme une dentelle d'argent.

D'un côté, le chemin descendait, en tournoyant, jusqu'à un petit pont de bois, de l'autre il montait un escarpement raide.

— Enfin, nous arrivons, fit Marcel en



Les patriotes que la mitraille avait épargnés
regagnèrent tristement leurs foyers. (page 515)

poussant un long soupir, voici la côte à Boisvert.

Les autres relevèrent la tête et sourirent.

— Si nos pauvres amis étaient avec nous ! reprit Marcel.

— Ils n'ont pas eu notre bonheur, répondit une voix.

Ils descendirent la côte et s'arrêtèrent un moment sur le pont, comme ils faisaient enfants, pour regarder, appuyés au garde-fou, l'eau noire qui passait toujours. Tout à coup ils entendirent une clameur. Un moment après retentit, sur la route, le galop d'un cheval emporté. En face d'eux la côte s'élevait dénudée, à cause d'un éboulí qui s'était fait pendant le dégel du printemps, et le chemin longeait l'arête de la falaise avant de s'enfoncer, par la spirale sablonneuse, jusqu'au petit pont du ruisseau.

Un attelage passa comme un trait. Deux hommes se cramponnaient à la voiture : une calèche à la chaise massive.

Ils n'avaient pas osé se jeter en bas tant l'allure était rapide. Maintenant ils atteignaient un endroit dangereux. Une roue effleura le vide, mais elle ne tomba point, et le cheval s'élança dans la côte tournante. Tout disparut aux yeux des jeunes gens effrayés.

Quelques secondes seulement s'écoulèrent et un bruit étrange sortit de la route cachée. C'était un choc violent, un craquement de bois qui se fend, un sanglot d'homme et de bête qu'on assomme. Les patriotes accoururent au lieu de l'accident. Le cheval se débattait, embarrassé dans les bandes du harnais et les débris de la calèche. L'un des hommes se releva, il ne paraissait pas avoir de blessures graves ; l'autre restait immobile, la face contre terre.

— André Mathurin ! s'écria Marcel, à la vue du jeune homme qui se remettait sur pied en se tâtant les côtes.

— André ! firent également les autres.

Et lui, André, tout abasourdi par le

choc, se mit à regarder ceux qui venaient ainsi à lui tout à coup.

— Tiens : Marcel !... Tiens ! François !... et Lazare !... ah ! mes amis, je l'ai échappé belle !... Je crois que ce pauvre Augustin Lefouré s'est tué. Il ne bouge pas.

— Augustin Lefouré ? reprit Marcel, fort étonné. Et ils s'approchèrent du malheureux, toujours immobile sur le sol gelé.

— Où le conduisais-tu donc ? demanda l'un des volontaires.

Avant qu'André Mathurin put répondre, plusieurs voitures arrivèrent, s'arrêtant tour à tour dans la pente de la côte, à l'endroit fatal.

— Est-il mort ? criait-on... Est-il sans connaissance seulement ?... Tu n'as pas trop de mal, toi, André ?... Tiens ! les patriotes !... quelle rencontre ! Vaut mieux tomber sur le champ de bataille que dans cette affreuse côte...

On releva le malheureux Lefouré. Il

avait du sang dans les cheveux, dans les narines, dans les oreilles, dans la bouche. Il ne donnait plus signe de vie. Le cœur ne battait plus.

— Dites aux femmes de ne point descendre, ordonna quelqu'un.

— Surtout, que la mariée ne vienne pas, ajouta un autre.

— La mariée ? demanda Marcel, un peu angoissé.

— Oui, ton ancienne... Héloïse.

—Héloïse !... Héloïse !... répéta-t-il d'un ton amer, et inclinant la tête, il remonta la côte à pas lents.

Augustin Lefouré fut porté dans la maison de José Auger, son ami, à deux pas de là, et il eut une tombe pour lit nuptial.

Les gens de la noce s'en retournaient en devisant tristement, eux qui, l'instant d'auparavant, s'en venaient en jetant des éclats de rire, en éparpillant des couplets badins. Marcel passa près de la voiture où se trouvait la fiancée. Il ne leva pas

les yeux. Il éprouvait un mortel serrement de cœur, et, poussé par cette invincible besoin de faire quelque chose pour dissimuler son affaissement, machinalement il changea son fusil d'épaule, et allongea le pas.

Une voix surprise et profondément émue laissa tomber, comme involontairement.

— Marcel ! Marcel !

Il ne se détourna pas.

* * *

Héloïse, dans un élan de patriotisme, avait, à l'exemple de Marcel, sacrifié son amour et son bonheur. Elle épousait Augustin Lefouré, le veuf riche et vieux d'abord repoussé. Mais elle l'épousait à la condition qu'il mit, dans la corbeille de noce, une large somme d'argent : cet argent serait déposé sur l'autel de la patrie, et les rebelles auraient des armes.

Le bon Dieu qui, dans ce temps-là, protégeait encore les amours et quelque fois les amoureux... les dévouements, je veux

dire, le bon Dieu sourit au sacrifice, mais ne voulut pas qu'il fut consommé.

* * *

Héloïse est libre de nouveau, et de nouveau, Marcel a repris le travail ardu mais calme des champs. Ils vont se rencontrer au réveillon de Noël, chez un ami de leurs familles. Est-ce un piège tendu à leur amour ? Je le crois. Leur âme, encore toute remplie des échos divins de la grande fête chrétienne, vibrera comme ces lyres merveilleuses où passent les brises chantantes du soir. L'heure est bien choisie pour la réconciliation...

Vous qui aimez ; vous qui nourrissez dans vos cœurs purs des sentiments nobles ; vous qui avez souffert à cause de vos tendresses profondes, et qui mettez votre plaisir à répandre la félicité autour de vous, jeunes filles douces et constantes, jeunes garçons francs et loyaux, qu'auriez-vous fait à leur place ?

Ce que vous auriez fait, ils l'ont

fait. Ils ont passé une longue vie ensemble à travailler et à prier, à souffrir et à chanter, à espérer et à aimer. Et c'est lui, l'heureux vieillard qui s'échappe par la route ensoleillée pour aller, une dernière fois, déposer son honnête bulletin dans la boîte discrète. Et c'est elle, la vertueuse vieille femme, qui demande, d'une voix un peu goguenarde, s'il sait bien pour qui voter.

— Si je sais pour qui voter ? — réplique-t-il en brandissant sa canne comme il eut fait d'un étendard — si je sais pour qui voter ?... Hourra pour...

Une bouffée de vent emporta le nom qu'il allait dire.



OU

Voyage autour d'une bibliothèque

Illustrations de
Jobson Paradis.

C'était le soir. C'était un de ces soirs divins que parfument les fleurs blanches des pommiers, plantés le long des routes, comme pour faire naître le désir dans l'âme des Eves nouvelles qui passent parmi nous.

Sept heures sonnaient à toutes les horloges d'allure régulière et de tempérament réglé ; mais ici, le timbre vibrait joyeux et dru, et là, ses notes semblaient tristes dans leur lenteur. On eut dit que la vie était rapide en certains endroits, moins pressée de finir en certains autres. J'aime mieux le marteau qui frappe lentement

les heures de mon existence ; il me donne le temps de songer au dernier coup.

Je descendis sur la rive de notre fleuve aimé ; j'avais besoin d'être seul, car je souffrais. Une inquiétude profonde troublait toutes mes joies, et je regardais l'avenir avec effroi. La mer montait, calme, sans bruit, mais implacable comme la mort, et tout disparaissait, sable d'or et cailloux gris, sous un voile éclatant de lumière. Le soleil, en effet, apparaissait alors sur une des cimes bleues des Laurentides, comme un ostensoir céleste sur l'autel du sacrifice. Des nuages blancs, bordés d'une dentelle de feu, s'élevaient mollement comme l'encens du sanctuaire. Et mon âme, bercée par la foi, montait comme eux vers le Dieu trois fois saint qui fit le monde si beau. Je me laissai tomber sur les feuilles et les mousses nées avec le printemps. Une grive solitaire se mit à chanter au-dessus de ma tête, en regardant les flammes du couchant ; un souffle tiède passa sur mon front brûlant,

et mes esprits s'envolèrent je ne sais où...

Alors un homme s'approcha de moi. Je l'avais vu déjà, et plus d'une fois il m'avait aidé de ses conseils paternels. Ses yeux avaient les éclairs du génie, sa lèvre nue, un peu dédaigneuse, souriait avec douceur, sa tête noble s'inclinait légèrement vers l'épaule. Il me tendit la main et me dit :
— Venez !

Je les suivis. De temps en temps je me détournais pour regarder la férie du soleil et de l'onde, s'unissant dans un baiser de feu.

— Je ne vous arrache pas à la poésie, dit-il encore, mais j'ai pitié de vous et je vous sauve.

Et, quand nous eûmes longtemps marché par les chemins devenus sombres, il me fit entrer dans une demeure étrange où tout le monde venait, mais où personne n'avait son foyer. Nous traversâmes de longs corridors, et ceux qui nous rencontraient se découvraient en faisant de pro-

fonds saluts. Il souriait à tout le monde, et tout le monde paraissait l'aimer. Il ouvrit une porte rouge et, me poussant dans une pièce immense, il me dit en riant :

— Poète, voilà tes amis désormais.

La pièce, c'était une bibliothèque, les amis, c'étaient des livres. Un trouble singulier s'empara de moi, et j'étais ému jusqu'aux larmes. Il me semblait que tous les livres étalés sur les rayons bordés d'une dentelle rouge, me regardaient avec curiosité et m'interrogeaient. Je ne pouvais surmonter ma timidité naturelle, et j'allais implorer le secours de mon bienfaiteur, quand un bouquin ridé, poussiéreux, s'ouvrit de lui-même et me fit lire, sur ses pages jaunies, ces paroles remplies de sagesse :

— Choisis pour ton ami l'homme que tu connais le plus vertueux, ne résiste point à la douceur de ses conseils, et suis ses utiles exemples.

C'était Pythagore qui parlait ainsi ;

Pythagore, le plus extraordinaire des philosophes et le plus insatiable des savants de l'antiquité ; Pythagore qui découvre le carré de l'hypoténuse, qui enseigne le premier que l'étoile du soir et celle du matin sont le même astre, qui tantôt précède le lever et tantôt le coucher du soleil; Pythagore, l'apôtre de la métempsycose, qui sauvait un malheureux chien des coups d'une bande d'enfants cruels, en déclarant que l'animal était un de ses anciens amis; il le reconnaissait à la voix.

C'était Pythagore, qui, faisant dans un discours public l'éloge de la vertu, s'exprima avec tant d'éloquence et toucha si profondément les cœurs, que les femmes les plus richement parées coururent déposer dans le temple de Junon leurs bijoux les plus précieux. Quelle parole, aujourd'hui, pourrait opérer semblable merveille ?

Je crus qu'il allait commencer une de ces harangues admirables, qui sauvaient les Crotoniates de leurs ennemis et d'eux-

mêmes, et je prêtai l'oreille. Mais alors, une voix montant aussi des profondeurs de l'antiquité, se fit entendre pleine d'avertissements. C'était la voix de Bias, un autre sage ; de Bias qui croyait à un Dieu unique, mais ne voulait pas que l'homme raisonnât sur l'essence de Dieu ; de Bias qui, après le siège de Priène par Cyrus, alors que les vaincus se retiraient avec le butin qu'ils pouvaient porter, sortit de la ville les mains vides, disant qu'il emportait tout.

Or, la voix de ce philosophe répliqua :

— Avec ses amis il faut agir comme s'ils devaient être un jour nos ennemis.

Et d'autres voix, éveillées par les premières de leur silence profond, montèrent de tous ces livres anciens pour m'instruire et me guider. C'était Confucius, le grand législateur de la Chine, qui disait :

— Avertissez avec douceur votre ami qui s'égare. Si vos soins sont inutiles, ne vous rendez pas ridicules par une vaine importunité.

Isocrate, le seul disciple de Socrate qui osa paraître en deuil après la mort du maître ; Isocrate qui murmurait :

— Vous connaîtrez vos amis à l'intérêt qu'ils prendront à vos disgrâces, et au zèle qu'ils montreront dans vos détresses.

Puis, des voix plus jeunes : Saint-Evremond, Madame du Deffand, de Chesnel, La Rochefoucauld. Et les livres d'où sortaient ces paroles intéressantes, semblaient s'agiter sur les tablettes et se donner la réplique.

— Il n'y a rien qui trouble si fort le repos que les amis, si nous n'avons pas assez de discernement, pour les choisir, disait le premier.

— Les vieilles connaissances valent mieux que les nouveaux amis, affirmait Madame du Deffand.

Et de Chesnel répliquait :

— C'est aux deux extrémités de la vie qu'on est le plus sensible à l'amitié.

Puis, d'un ton goguenard, et comme pour égayer un brin la conversation, La Rochefoucauld ajoute :

— Ce qui fait que la plupart des femmes sont peu touchées de l'amitié, c'est qu'elle est fade quand on a senti l'amour.

A ce mot d'amour, un frisson passa sur tous les livres. Quelques formats légers dégringolèrent de leurs casiers, en haut, pendant que, en bas, des in-folios s'entr'ouvraient lentement. Puis il y eut, parmi les maîtres de la pensée, comme un feu d'artifice de brillantes paroles.

— L'amour est plus hardi que la haine, dit l'un.

— On ne connaît la force de l'amour qu'au moment où on l'éprouve, fit un autre.

Puis un autre encore, un infortuné peut-être :

— L'amour nous trompe presque toujours.

— Il n'y a guère de gens qui ne soient honteux de s'être aimés quand ils ne s'aiment plus.

C'était de La Bruyère qui faisait cette remarque.



Il me tendit la main et me dit : Venez ! (page 527)

La Rochefoucauld répliqua :

— Quand nous aimons trop, il est malaisé de reconnaître si on cesse de nous aimer.

Puis il ajouta :

— On est quelquefois moins malheureux d'être trompé de ce qu'on aime que d'en être détrompé.

Un blasé s'écria :

— L'amour est une passion plus utile au théâtre qu'à la vie des hommes.

Et Madame du Deffand :

Les imaginations vives aiment mieux de loin que de près.

Celui-ci observa :

— L'amour est comme la fortune : il est moins difficile de l'acquérir que de le conserver.

Un autre, un in-quarto pratique, sous sa peau de chagrin :

— L'amour platonique n'est qu'une imposture...

— Malheur à la femme candide qui se laisserait prendre à un tel piège...

Un loustic juché haut lança ce proverbe :

— L'amour apprend les ânes à danser.

Mon Mentor, redoutant sans doute les suites de cette causerie, à cause de mon inexpérience et de ma curiosité, m'invita à marcher encore. Je m'éloignai avec peine, à pas lents et l'oreille grande ouverte aux échos de l'amour.

— C'est ici, me dit-il, en me montrant des centaines de volumes au dos uniforme, c'est ici l'arsenal politique. Ici les candidats passés, présents et futurs viennent chercher des armes. Ici les lutteurs de la parole, en temps d'élections, trouvent tout ce qu'ils veulent pour accuser et s'excuser. C'est un pandémonium légal. Ces volumes s'appellent "statuts" et "journaux." C'est le recueil de la sagesse ou de l'ingéniosité de nos législateurs. Toute leur pensée est là. Le difficile, c'est de l'y découvrir. Là se trouve le droit de créer et de détruire, de me vendre et de vous acheter ; d'em-

prunter et de ne point rendre, de taxer le peuple et de le faire payer. C'est la preuve de la richesse de la nation... ou de sa ruine. Le second volume amende le premier, le troisième amende le second, le quatrième amende le troisième, et ainsi jusqu'à la fin. — Ceci avec cela — Il montrait les journaux que l'on est convenu d'appeler politiques, littéraires, industriels et cætera — Ceci avec cela forme une source de renseignements où tous les travailleurs de la plume viennent puiser. Ce qu'ils y trouvent ressemble à la manne biblique, en ce sens que cela prend toutes les couleurs et tous les goûts, selon le caprice ou l'appétit d'un chacun.

— Nul endroit de la bibliothèque, observa mon protecteur, n'est mieux connu, ni plus étudié. Voyez !

Et je vis, en effet, un grand nombre de personnes, de tout âge et de tout rang, qui feuilletaient avidement ces énormes livres.

— Tous ces hommes, me dit mon guide obligeant, se prétendent animés de l'amour de la patrie, et du désir de faire du bien à leurs concitoyens. Faut-il les croire sur parole? Ils iront sur les tréteaux populaires, verser des flots d'éloquence sur la foule ébahie qui ne les comprendra guère, et s'amusera d'autant mieux. Notre peuple aime les beaux diseurs. Il aime davantage, peut-être, les rudes diseurs, les violents, les féroces, car la charité chrétienne est encore bien peu répandue sur la terre, après dix-neuf siècles de culture.

Et, comme je regardais, un peu ahuri, ces enfiévrés travailleurs occupés à fourbir leurs armes et à remplir leurs carquois pour les luttes électorales, j'entendis une voix grave qui disait :

— La politique est un véritable fléau pour ceux qui s'en préoccupent à l'excès, lorsque leur rang ou leurs emplois ne leur en font pas en quelque sorte une obligation.

Qui parlait ainsi, je l'ignore. La voix semblait venir de loin. Et, comme encouragé par cette remarque, un autre penseur ajouta :

— Dans tous les partis il y a des gens qui font du bruit et du mal sans y rien gagner.

— C'est Bacon, me dit mon protecteur. Je reconnais son accent sévère.

Approchons de l'endroit où il s'est retiré, nous entendrons d'autres observations qui pourront vous être utiles.

Et, en effet, aussitôt une parole amère frappa mon oreille.

— Comme parmi les hommes on est convenu que duper son semblable est une action lâche et criminelle, on a été chercher un terme qui adoucit la chose, et c'est le mot "politique" qu'on a choisi.

— En voilà un qui n'y va pas par quatre chemins, m'écriai-je, ce doit être un dupé, un...

— Oh ! que non ! reprit mon maître, c'est Frédéric le Grand.

Je me mordis les lèvres jusqu'au sang. Nous allions nous éloigner quand un autre livre, un livre portant couvert violet marqué d'une croix d'or, s'ouvrit à son tour. La page qu'il montrait était souillée d'une large tache de sang. Il disait :

— Le jour où un évêque prêchera une politique, même raisonnable, sa parole deviendra un objet de contradiction, et sa personne un objet de haine et de dédain.

J'étais presque scandalisé.

— Voilà un fier impie, remarquai-je

— C'est un martyr, répliqua mon protecteur en me jetant un regard de pitié, c'est Monseigneur Affre, archevêque de Paris.

Alors il se fit un bruissement semblable à celui qu'auraient produit des feuilles vivement tournées.

— Le prince de Talleyrand, ajouta mon compagnon : écoutons ce qu'il va dire.

Aussitôt nous entendîmes :

— Les diplomates ne se fâchent pas, ils prennent des notes.

Un instant après :

— En politique il ne faut pas dire "jamais."

Et mon vieil ami, fixant dans le lointain de la pensée son œil rêveur, murmura lentement un nom qu'il est inutile de répéter.

Alors ceux qui étaient penchés sur les feuilles politiques ou les journaux de la chambre, levèrent tout à coup la tête, les uns souriant, les autres paraissant ahuris. Puis, ils se mirent à parler entre eux si bruyamment, que, pendant plusieurs minutes, je ne pus entendre les réflexions de mes livres.

Je le regrette, car à voir l'entrain avec lequel ils s'ouvraient, se fermaient, tournaient leurs feuilles, trépignaient sur leurs tablettes, je devinais une discussion des plus animées et des plus amusantes. Comme ces livres, mis en émoi par la remarque de mon Mentor, étaient presque tous des *livres bleus*, j'en conclus qu'ils s'accusaient, et s'excusaient tour à tour. Je m'avançai alors vers un endroit de la

bibliothèque, où plus d'un vénérable bouquin portait, sur son vêtement de cuir gaufré, une croix d'or.

Voici les vrais sages, me dis-je, il doit être consolant de les entendre.

Quelques voix s'élevèrent, graves et puissantes, et, par curiosité ou par respect, les autres gardèrent un silence momentané. C'était Cicéron qui s'écriait :

— En écartant la superstition, conservons la religion inaltérable.

A quoi l'abbé Prévost répondait :

— C'est prendre une mauvaise voie, pour arriver à quelque chose de certain en matière de religion, que de chercher des démonstrations et des preuves. Les plus grands esprits ne sont pas communément les meilleurs chrétiens. La foi demande de la simplicité et de la soumission.

Puis il ajoutait après un moment :

— La religion n'apprend pas qu'il soit facile de vaincre les passions qu'elle condamne ; mais elle offre, à tous moments, des secours qui peuvent assurer la victoire.

Un autre reprit, et son accent était sombre et sa parole lente :

— Je n'entends pas qu'on puisse être vertueux sans religion. J'eus longtemps cette opinion trompeuse, dont je suis très désabusé.

C'était le célèbre Jean-Jacques Rousseau.

A peine avait-il fini qu'une voix ardente, mais un peu aigrie, martela ces paroles :

— Quand la philosophie a voulu fonder un Etat sans religion, elle a été forcée de lui donner pour base des ruines ; elle a établi le pouvoir sur le droit de le renverser, la propriété sur la spoliation, la sûreté personnelle sur les intérêts sanguinaires de la multitude, les lois sur les caprices.

Qui parlait ainsi ? L'abbé de Lamennais, qui ne sut pas, comme son ami Lacordaire, dompter son orgueil, et mourut en reniant une religion qu'il avait si vaillamment défendue, quand son illustre ami mourait en la bénissant.

Après lui, un protestant d'une science profonde et d'une grande honnêteté, Guizot, affirmait avec l'autorité qu'on lui connaît :

— En fait, il n'y a jamais eu de gouvernement plus conséquent, plus systématique que celui de l'Eglise romaine. La cour de Rome a tenu une conduite bien plus cohérente que la Réforme. Celle-ci n'a pas respecté tous les droits de la pensée humaine ; au moment où elle les réclamait pour son propre compte, elle les violait ailleurs.

Et comme je m'éloignais lentement, je cueillis comme un dernier écho, cette superbe observation de Meunechet : — On ne tue pas une religion de conscience, d'amour et de vérité. En lui créant des martyrs, on l'épure, on la multiplie, on la conserve, on l'éternise. Le christianisme l'a prouvé.

* * *

Un flot d'harmonies qui n'était pas seulement un divin mélange de sons, mais

une gerbe de pensées hautes revêtues de brillantes paroles, s'éleva tout à coup, et je sentis un frisson de plaisir courir dans tout mon être. C'étaient Homère et Virgile qui récitaient aux siècles nouveaux leurs sublimes épopées ; c'étaient Pindare et Horace qui chantaient leurs odes incomparables ; c'était Tasso, génie sombré dans dans un océan de douleurs, qui racontait les merveilles des jardins d'Armide ; c'étaient Klopstock, le pieux, et l'aveugle Milton, qui célébraient en des vers magnifiques, l'un, la Chute de l'homme, et l'autre, le Messie promis et attendu ; le Camoëns, le plus illustre enfant du Portugal, aussi étonnant par ses malheurs que par son inspiration ; et d'autres encore, et par-dessus tous, peut-être, Dante Alighieri, poète, sculpteur et peintre, qui sur les ailes de son ardente imagination, avait osé monter jusqu'au ciel pour en surprendre les joies, descendre jusqu'aux enfers pour en voir les tourments, et qui maintenant faisait entendre,

en des stances merveilleuses, un écho des alléluias célestes et des infernales imprécations. Et ces strophes inspirées que le génie de chaque langue avait burinées pour les temps futurs, ces strophes montaient sans se confondre, douces ou sévères, gracieuses, souples, ondoyantes comme un tapis d'avoine blonde, ou sombres et désolées comme des temples en ruine.

Je marchais toujours. Je ne sais quelle fatalité m'entraînait ; j'aurais voulu m'arrêter, écouter religieusement ces poèmes divins ; impossible.

Mais d'autres chants s'élevaient, d'autres chants ou d'autres récits. J'entendis ces vers que vous reconnaîtrez bien ; mais ce que vous ne saurez jamais, c'est l'accent plein de douleur et de colère du vieux Corneille.

.... Pleurez l'irréparable affront
Que sa fuite honteuse imprime à votre front ;
Pleurez le déshonneur de toute notre race
Et l'opprobre éternel qu'il laisse au nom d'Horace !

Et, quand Julie lui répliqua tristement :

— Que voulez-vous qu'il fît contre trois ?

Il eût fallu entendre le tressaillement de toute la bibliothèque à ce mot sublime :

Qu'il mourût !

Puis aussitôt une voix onctueuse comme l'innocence murmura :

Celui qui met un frein à la fureur des flots,
Sait aussi des méchants arrêter les complots.
Soumis avec respect à sa volonté sainte,
Je crains Dieu, cher Abner, et n'ai point d'autre crainte.

Je reconnus Racine.

A ces paroles solennelles succédèrent des rires et des trémoussements. C'était Molière qui lançait comme des fusées ses mots d'esprit, et se moquait des travers et des ridicules, en amusant ceux qui en étaient affligés. Cyrano de Bergerac lui reprocha de l'avoir pillé, de s'être approprié ses scènes les plus originales ; il l'appela même plagiaire ; mais le joyeux censeur provoqua un nouvel éclat de rire, et ce fut pour lui le pardon.

Plus loin, sur la poussière des rayons,

un livre tout parfumé semblait dormir, et l'or de ses feuilles rayonnait comme un nimbe.

— Ce fut une lyre vivante, observa mon guide, une lyre presque divine. Nul n'aima, ne jouit, ne souffrit autant que ce poète. Il semble avoir divinisé dès cette vie la poussière dont tout homme est pétri.

J'avais deviné Lamartine.

— Et, près de lui, continua mon vénérable compagnon, sous ces feuillets innombrables qui frémissent et font jaillir des gerbes d'étincelles dans la nuit qu'ils crèvent, il est un génie littéraire incomparable, mais un génie fait de lumière et d'ombre. Sa parole sonne comme un clairon, mais quelquefois elle sonne faux ; son invective frappe comme un marteau de forge ; ses idées éclosent comme la foudre. Il aurait voulu refondre le monde entier dans son creuset de diamant. Vivant, il a vu son apothéose ; mort, il est entré dans l'éternité comme le plus

humble d'entre nous, la conscience nue... Vous avez deviné Hugo.

J'éprouvais une indicible émotion. Il me semblait que j'allais entendre, comme un écho mélodieux de l'autre vie, quelques-uns des vers immortels de ces immortels auteurs.

Ce fut Musset qui jeta d'un air un peu narquois, comme pour s'excuser de n'avoir guère cru, d'avoir beaucoup aimé l'alcôve et le vin, cette strophe joliment philosophique sous son costume badin :

> L'âme et le corps, hélas ! ils iront deux à deux,
> Tant que le monde ira, pas à pas, cote à côte,
> Comme s'en vont les vers classiques et les bœufs,
> L'un disant : tu fais mal ! ... et l'autre : c'est ta faute !

Pauvre Musset ! mort si jeune par la faute de son âme et de son corps... Pauvre Musset ! l'un des plus grands déjà, et le plus grand de tous, peut-être, s'il eût voulu...

Je vis un peu à l'écart, sur des tablettes encore modestement garnies, des noms chers à notre jeune patrie. Tout à coup plusieurs volumes, des petits encore

timides, des grands déjà prétentieux, se groupèrent autour d'un vieux compagnon, un humble, un infatigable travailleur dans le champ de l'histoire, Garneau. Et lui, il se mit à leur raconter d'une voix vibrante d'émotion, et avec une fidélité que rien ne pouvait intimider, la longue suite de nos luttes sur les champs de bataille ou dans l'arène politique, nos sacrifices, nos douleurs, nos espérances et nos gloires.

Après lui Ferland, grave et replet dans son habit sacerdotal, prit la parole et raconta aussi les choses de notre histoire, qu'il avait longuement méditée. Hélas ! il n'avait pas eu le temps de finir son œuvre

Mon guide me dit :

— D'autres viendront qui rempliront toutes ces places vides. Notre jeunesse commence à travailler et ses aptitudes sont remarquables. Le goût de l'histoire et des lettres, de l'industrie, des sciences et des beaux-arts se réveille chez nous comme il s'est réveillé, un jour, chez les

nations plus grandes. Nous aurons notre heure.

Et je vis, comme à demi perdus encore dans une brume lointaine, des groupes nouveaux qui célébraient les sciences, les découvertes, la marche de l'humanité. Les uns vantaient les révolutions qui guérissent les sociétés par le fer et le feu, comme le chirurgien fait d'un membre gangrené ; les autres regrettaient les âges glorieux, où les grands capitaines donnaient à leurs souverains des royaumes et des esclaves. Ceux-ci demandaient des jours de paix et des chefs sans ambition, afin de laisser le laboureur à sa charrue et le savant à ses livres ; ceux-là s'imaginaient qu'un jour, sur la terre, il n'y aurait qu'un peuple, qu'une langue et qu'une religion. D'autres, plus curieux et plus audacieux, se promettaient de voir bientôt ce qui se passe chez nos voisins de l'infini.

J'aurais voulu m'attarder plus longtemps, désireux de m'instruire,et de mieux connaître les hommes au milieu desquels

je devais vivre. Ils m'auraient sans doute ouvert des horizons nouveaux, des trouées lumineuses dans les ténèbres de l'avenir ; mais je me sentis touché au bras par une main pesante. Je me détournai vivement. Mon protecteur aimable était disparu, et devant moi se dressait, impassible comme un masque, un homme de haute stature. Il portait une barbe grisonnante, caressée souvent ; et cette barbe dissimulait un peu le travail des ans sur la joue de marbre qui se creusait. Son maintien était fier et son regard qui aurait voulu paraître doux, peut-être, s'allumait d'un rayon d'orgueil.

— Mon ami vénérable n'est plus là ? fis-je avec inquiétude.

Il ne me répondit point ; mais son bras s'étendit majestueusement et son doigt me montra une tombe.

Et comme j'allais m'agenouiller, l'âme serrée par une angoisse amère, la porte aux deux battants rouges, par où j'étais

entré, s'ouvrit de nouveau, et le doigt implacable me fit signe de sortir.

Je poussai un sanglot et... m'éveillai.

La grive solitaire chantait encore au-dessus de ma tête, en regardant les flammes du couchant ; un souffle tiède passait sur mon front brûlant, et mes esprits revenaient je ne sais d'où.



TABLE DES MATIÈRES

Pages

Maison Hantée

I. Le hibou 5

II. Spectre de Babylas 29

III. Baiser fatal 57

IV. Sang et or 79

Le bœuf de Marguerite 119

Baptême de sang 159

Le jeune acrobate 183

La dernière nuit du père Rasoy 213

Mariette, (conte de Noël) 235

Les marionnettes 259

L'anneau des fiançailles 303

Le loup-garou 321

Petite scène d'un grand drame 339

Le coup de fourche 353

Le réveillon, (conte de Noël) 373

La croix de sang 393

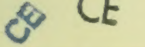
Fantôme 411

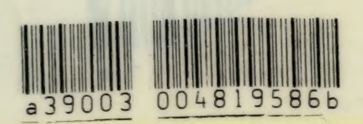
Le marteau du Jongleur 447

Fontaine vs. Boisvert 465

Patriotisme 493

Un rêve, ou Voyage autour d'une bibliothèque 525


CE


a39003 004819586b